This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

LE PÈRE F. IMBERT

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juillet 1895.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 588.

GIFT

UN ARTISTE

LE PÈRE F. IMBERT

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE

PENSÉES, FRAGMENTS ET LETTRES

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1895

Tous droits réservés

GIFT

BX1756
I56

PRÉFACE

Le souvenir m'est resté de ma première rencontre avec Francisque Imbert, lui jeune homme presque, moi tout enfant. C'était dans une cour du collège de Riom, un chaud après-midi. Mourant de soif, et trop petit pour atteindre au jet de la fontaine, j'implorai ce « grand ». Il emplit en souriant mon gobelet. Bien des années après, quand je le revis prêtre, je me rappelai ce verre d'eau.

Comment m'accorda-t-il son intimité? Je ne m'attarderai pas à des choses personnelles. Une affinité de goûts nous rapprocha. Puis, sa bienveillance abrégeant le stage de l'amitié, il me donna vite une affection dont il me faut taire ici les bienfaits, mais dont je dois me prévaloir comme de mon seul titre à ce rôle d'éditeur.

Le Père Imbert était entré dans la Société de Marie en octobre 1866, à l'âge de dix-huit ans. Il est mort en avril 1894. Déduction faite du noviciat et du scolasticat, c'est à peu près vingt-quatre années qu'il vécut dans les collèges, professeur, puis supérieur, et les deux à la fois. Le présent volume contient presque tout ce que l'écriture a sauvé de sa riche pensée. Ceux qui le connurent s'étonneront du peu qui reste de lui; mais ce peu leur sera d'autant plus précieux. Ils savent, d'ailleurs, à quelles besognes multiples il dut se prodiguer; ils savent surtout quels courts répits lui laissa la souffrance.

Il n'a jamais rien publié. Il a observé et dirigé des âmes, éveillé des intelligences et aussi contemplé le monde en artiste. Il a médité beaucoup, écrit à peine, pour deux ou trois intimes. Quelques réflexions ou maximes détachées, de courts fragments, deux sonnets, une cinquantaine de lettres, c'est tout ce que nous avons pu réunir. De quoi faire un peu plus qu'un *memento* à offrir aux amis.

Les « Pensées » qui ouvrent ce livre

furent inscrites dans un carnet d'élève, au jour le jour, sans méthode ni ordre quelconque. Il y en a sur la religion, sur l'art, sur l'enseignement, sur la vie, sur les choses et les hommes et les femmes du monde. Je les connais, la plupart, depuis longtemps. Maintes fois, il me fut permis de les feuilleter, non par la vanité de l'auteur, mais par son amitié très simple. Jamais il ne songea à mettre au net ce brouillon, encore moins à le porter chez l'imprimeur. Ce sont ses idées impromptues, celles qui se levaient toutes seules, au hasard des rencontres.

J'aimais ce recueil. J'y trouvais, serrées au contour de brefs alinéas, des observations de philosophe, une psychologie exercée à l'immédiat contact des âmes, aiguisée à la pointe de l'esprit, une critique allègre et franche, en éveil sur toutes choses; enfin de la finesse, de la grâce, une forme rare. Et je m'attristais de songer que tant de morceaux exquis ne sortiraient pas, sans doute, de ce livret de papeterie écolière. En novembre dernier, malade, à la veille d'une opération terrible qui ne pou-

vait pas le guérir, le Père Imbert me donna ce cahier.

Depuis, quelques papiers m'ont été remis, trouvés dans ses cartons; plans d'études, esquisses, essais fragmentaires; notes hâtives crayonnées au pied levé, entre deux classes, entre deux appels au parloir, — combien de fois entre deux assauts de la maladie! — puis jetées pêle-mêle, en attendant l'heure tranquille de la mise en œuvre. Parmi ces travaux, ébauchés simplement ou jalonnés, une conférence sur Octave Feuillet, une autre sur « la charité par l'enseignement », ont à peu près figure de choses finies. Je laisse les menus discours conservés malgré lui, réponses à des vœux de fête ou de nouvel an, toasts, bienvenues, allocutions de toute sorte, simples mots dont il soulignait les incidents de la vie scolaire. Non certes que je songe à les mépriser. Quelques-uns sont de petits chefs-d'œuvre; tous se sauvent de la banalité présumée par une marque personnelle.

Mais peut-être lira-t-on avec un intérêt plus soutenu celles de ses lettres que l'obligeance

de quelques personnes m'a permis de recueillir. Jolis jets de prose colorée, souple, spirituelle, gaie souvent, malgré le retour pressenti de la crise à peine passée. Les familiarités cordiales et les sollicitudes du directeur de conscience s'y mêlent aux vues d'art et de littérature. Tels jugements rapides sur Louis Veuillot, sur Pierre Loti, sur le vicomte de Vogüé..., sont des pages d'une étonnante coulée de verve. Je ne connais guère, en ce temps-ci, d'épistolier plus élégant et plus prompt.

A mon regret, j'ai dû faire des coupures, — non sans dommage. On ne taille pas impunément dans ces chairs vives.

Tout cela va composer une publication singulièrement morcelée, un assemblage de bribes. Telles quelles pourtant, ces feuilles volantes colligées montreront ce que fut le Père Imbert, le prêtre, l'homme, le lettré. Et même, si je ne m'abuse, sa caractéristique s'en dégagera vite, pour qui sait lire.

*
* *

Un tour d'esprit esthétique, une habitude

de tout ramener au point de vue de l'art, spécialement au point de vue pictural, c'est là le pli significatif, le signe physionomique qui frappait à première vue ceux qui l'approchaient. Jeune, il avait passé par un atelier et, bien qu'ensuite les rares loisirs de sa vie religieuse lui eussent permis à peine de dresser son chevalet, il avait gardé profonde l'influence de ce milieu traversé.

Et d'abord, la nature physique l'affectait à la manière des peintres. Il ne la percevait guère que par les yeux. Toutes ses impressions portaient, selon le terme, « la marque visuelle ». Et sa sensibilité optique affinée le faisait susceptible aux fortuites rencontres de lignes, aux délicates relations de valeur entre les tons. Ce n'est pas tout. Dans ce monde de formes éparses, son regard opérait des sélections rapides, éliminant, disposant, ordonnant l'œuvre d'art. Combien souvent, à la promenade, l'ai-je vu s'arrêter au banal coin de paysage où il démêlait l'accident fugitif, l'éphémère combinaison, le jeu passager de phénomènes qui valait d'être noté : la tache d'un

nuage, une percée de rayons dans une masse d'ombre, un échevellement de branchages, un reflet dans une flaque d'eau... Si bien que le tableau conçu lui apparaissait bientôt tout seul, qu'il le détachait, le découpait et l'emportait, si j'ose dire, entoilé et emborduré. Et jamais salle de musée n'eut ses murs mieux garnis que cette cellule où il accrochait ses peintures de rêve.

Je ne parle pas de ces larges horizons de la campagne riomoise qu'il aimait mieux que d'un amour d'artiste. Tout lui plaisait de ce pays, les ondulations molles et la grasse fécondité de la plaine, le profil violent des montagnes, la déchirure des cratères, la brûlure des laves. Il trouvait un charme même à ces contrastantes, à ces heurts de tons si durs parfois, qui se résolvent en accord, le soir, lorsque descend la douceur de ce violet qui peu à peu enveloppe tout, rochers, terrains et verdure. De sa fenêtre, il embrassait le vaste dessin des dômes, la royauté massive du grand Puy qui commande la chaîne avec une couronne de ruines romaines sur la rondeur de son sommet,

la jolie courbe du Pariou, l'évasement du Chaudron, l'écorchure fauve du puy Chopine, les deux Jumes, la Bannière avec sa Vierge de pierre volcanique aux bras éployés et la silhouette romantique de son Tournoël... Qu'il les connaissait, ces monts, leurs bosselures, leurs pointes, leurs faîtes tronqués, l'entaillure de leurs gorges, tout le détail de leur anatomie géante ! Et qu'il savait choisir l'heure de ses contemplations, attentif aux états transitoires de l'atmosphère, aux épisodes de clarté changeante...

Je trouve, dans une de ses lettres, une fine remarque sur les ciels de là-bas : « Nous avons, ces temps-ci, des couchers très orangés, incandescents, mais jetant dans le vague tout ce qu'ils touchent. Ils durent si peu ! Nous n'avons chez nous la chaleur, la couleur dorée, qu'aux dépens de la netteté. Notre soleil auvergnat est trop peu poli pour aller visiter tout ce qu'il rencontre. Il ne touche la main qu'aux grandes masses, qui sont pour lui les bourgeois du pays. Le peuple des détails se dérobe dans une brume d'un jaune violacé et s'y perd humblement. »

Un autre jour, c'est un océan de buée qu'il décrit, la fuite des objets dans « le vague désespérant de l'étendue,... un chaos d'images grises, douteuses, s'enfonçant les unes dans les autres... », l'envahissement de tout par ce gris qui « s'est amassé dans les rues, dans la plaine, dans les bois, ossuaire de squelettes décharnés et raidis, et se prolonge lourd par delà les croupes invisibles des volcans éteints ».

*
* *

Mais ce choix dans la vision, cette aptitude à discerner le beau dans la confusion des spectacles, n'est que l'ordinaire et superficielle manifestation d'une faculté native développée par l'exercice. Voici qui est plus intime et plus rare. Artiste dans son fond, le Père Imbert pense en artiste. La *forme* de ses conceptions procède de là, — je prends le mot au sens des scolastiques. On saisira sur le fait, à chaque page de sa correspondance, une transmutation des choses de l'ordre intellectuel ou moral dans l'ordre sensible : « Votre Veuillot me

semble un peu morcelé, — écrivait-il à un ami qui venait de lui soumettre un projet de conférence. — Il est un peu trop partout, pas assez concentré. Vous en faites de charmants petits ruisseaux qui bavardent sur un cailloutis bien blanc et bien poli. J'aurais mieux aimé un torrent d'une seule venue, sans tributaires. » Et comme il joignait à sa critique une provision d'idées : « Je n'ai pas besoin de vous le dire, ajoutait-il, s'il y a, par-ci par-là, dans la hottée d'herbes que je vous envoie, quelques fleurs sauvages qui vous plaisent par leur sauvagerie même, piquez-les où vous voudrez. »

Parlant des relations banales, des familiarités de hasard, il les appelle « les branches mortes » ou « le menu feuillage » de l'amitié. « Que de gens en ce bas monde se chauffent avec ces broutilles ! »

Il médit quelque part de la prose d'images, lui dont la pensée s'illustre si brillamment, et qui a toujours au bout de sa plume un de ces « termes lumineux qui font tout voir ». Et qui donc a chanté cet hymne à la couleur : « Je ne sais si je contemplerai jamais l'Orient et

réaliserai ainsi le rêve de ma vie. Ce que je sais, c'est qu'à mille lieues de distance, j'ai avalé goutte à goutte ses flots de lumière, j'ai dans les yeux, dans l'âme, des Marilhat sans nombre, des palettes luxuriantes d'or, de rouge, de bleu intense... » Un de ses amis, de nos amis, M. Charles Goyon, dans un discours exquis de grâce et d'émotion, a prononcé, à l'occasion d'une de ses pages, le nom de Pierre Loti. Plus d'un morceau justifie le rapprochement. Mais je veux insister sur ce qui distingue le style du Père Imbert, presque toujours issu de l'atelier.

A tout instant, il emprunte ses métaphores et son vocabulaire à la technique de l'art. Lorsqu'il dissuade des « empâtements » de jeunes barbouilleurs de thèmes et de versions, leur recommandant « le léché », c'est pur badinage. Il plaisante encore lorsque, souhaitant à un confrère plus de gaieté, il l'engage à « pousser dans les teintes lumineuses ». Mais lisez ces conseils à un débutant de lettres : « Il y a (dans votre étude) des esquisses pas assez terminées. Vous vous arrêtez trop sec et

trop court... En cherchant le vif, vous avez mis à nu le rocher, sans laisser, pour l'habiller, un brin de verdure. Du relief, il y en a, presque trop. De la couleur, beaucoup moins. Puisque nous en sommes au roc vif, on en fait de bonnes bases, de bons premiers plans, mais froids, durs. Il faut y ajouter des herbes qui ondulent, et des eaux qui ondulent encore mieux, et de beaux tons. » Il compare les Ordres religieux, qui s'efforcent diversement à réaliser l'idéal de la vie chrétienne, aux « écoles » dont chacune interprète la nature à sa manière. « Un Jésuite, un Dominicain, un Franciscain, un Mariste... peignent Dieu, le ciel, la terre, à leur façon, qui est la façon d'un esprit à part, mais reconnu, accepté par l'Église. » Je voudrais pouvoir citer davantage. Jusqu'en ses lettres de direction, on retrouvera cette plasticité de style. En même temps qu'il écrivait, une vignette se dessinait à travers sa page, envahissant le texte même le plus proprement spirituel. Qu'on n'ait garde d'y voir une affectation. Qu'on y reconnaisse plutôt la marque d'un esprit constamment sollicité aux choses

d'art. Il concevait ainsi. Cela se faisait spontanément. En lui, les idées se transposaient de la sorte, sans qu'il y songeât.

Sa simple causerie, d'ailleurs, abondait en trouvailles pittoresques qui y mettaient une saillie toute neuve, et son enseignement en prenait un relief qui mordait sur les intelligences les plus distraites.

*
* *

A peine l'ai-je connu par des notes confuses, mais je l'ai deviné par ses conversations, ce cours de lettres si brillant et si plein, avec ses larges tracés d'ensembles, ses vues d'époques, ses chronologies éloquentes, ses analyses d'hommes et d'œuvres. Ce n'est pas qu'il en parlât volontiers. Professeur, nul n'évita mieux les travers des professeurs. On verra de quel ton il raille les pédants et les régents. Il faisait bon marché de son magistère de rhétorique. Mais l'ouverture de ses aperçus familiers sur les plus modernes, même les plus *modernistes* des écrivains, laissait entrevoir ce qu'en des matières plus classiques, pouvait être sa mé-

thode : vérifier, en toute création de l'esprit, les lois de l'esthétique générale, et spécialement celles de la peinture, chercher l'unité des lignes, le balancement des masses, le mode du clair-obscur. C'est dire en quelle estime il pouvait tenir certain enseignement sans généralisation, ni compréhension haute.

Chaque année, à son premier jour de classe, il faisait jeter par la fenêtre tout ce qui, de près ou de loin, avait mine de *manuel*. Il en passait de toutes les sortes, de tous les formats, de tous les cartonnages et de tous les entoilages.

Il avait horreur de ces compilations indigestes, banales, de ces classifications factices de faits, d'idées, groupés seulement par l'artifice des accolades. Ces petits ouvrages proprets, pas méchants, même agréables à l'œil, par la variété des caractères gras ou fins, des lignes en vedette, lui semblaient les pires agents de déformation intellectuelle, d'ailleurs conseillers de paresse, en même temps que modèles de niaiserie : « Le chef-d'œuvre, c'est le tableau synoptique... Figurez-vous Platon, Bossuet, en tranches bien coupées, en

rondelles... Pauvres livres et pauvres élèves condamnés à en retenir la lettre ! »

Un livre, il en méditait un; il l'avait en tête, esquissé, arrêté dans son dessin essentiel, mieux que cela, achevé en quelques-unes de ses parties, pour lesquelles le temps de l'exécution matérielle lui avait seul manqué. Il m'en montra en portefeuille les études d'approche et l'ébauche première. Un membre éminent de l'Académie des inscriptions, séduit par la nouveauté du plan, lui avait offert une préface. C'était une large synthèse, une sorte de *schéma*, qui embrassait dans son ensemble l'art littéraire, situait ses parties, en marquait les points d'attache et les correspondances, enfin lui assignait sa place parmi les modes multiples de l'expression des idées.

Il ne concevait pas que l'enseignement de la rhétorique n'eût point pour préface des vues sommaires sur la science du beau et sur les arts qui ont pour objet de le traduire. Il voulait que l'élève s'habituât à voir dans le langage un système de signes qui a ses égaux, sinon ses supérieurs. Comme les mots, sou-

vent mieux que les mots, les formes et les couleurs sont des signes. L'esprit humain s'exprime dans les pierres comme dans les syllabes agencées. Les pierres chantent, a-t-on dit. Et l'idée revêtant ainsi une forme sensible est presque plus à notre portée. Ajoutons qu'incarnée en cette dure matière, elle se prête moins aux altérations. Rappelez-vous les faux Grecs que nous avait donnés la seule étude des monuments écrits. Que de notions se sont redressées au progrès de l'archéologie... Et puis les littératures, même bien comprises, ne donnent pas tout l'esprit ancien. Les idées générales, c'est beaucoup certes; mais le « fin de l'art », c'est l'étude de la nuance, et cette nuance, il la faut chercher dans les manifestations variées de l'être vivant. Par un certain fond de pensée, presque tous les peuples se ressemblent plus ou moins. C'est dans les choses journalières de la vie qu'est la marque distinctive. Par le caractère et la passion, le grec est humain; il est grec par le temple, l'*agora*, la maison, la statuaire, la glyptique, le vêtement, le meuble... Donc qu'on anime l'en-

seignement, qu'on l'illustre de gravures, de phototypies, de projections... et que l'archéologie accompagne les traductions de Sophocle ou de Thucydide, comme une glose ou une annotation de marge. Et qu'on n'objecte pas la surcharge des programmes; c'est là « affaire de goût plus que d'érudition ». On soulage les esprits en les intéressant. L'élève ne se rebutera pas si on lui présente telle qu'elle est cette antiquité faite de grâce, de souplesse, d'harmonie. Savoir montrer l'âme dans les choses, c'est les alléger, y mettre des ailes.

Je transcris ses notes çà et là, en y mêlant le souvenir de ses causeries. Il s'enflammait là-dessus. Bonne condition, pour un professeur, d'aimer ce qu'il doit apprendre aux autres.

« L'éducation chrétienne, disait-il, demande que l'on aime naturellement ce que l'on enseigne et divinement ceux qui sont enseignés. » Comment il remplit le second de ces devoirs, c'est affaire au prêtre, et à peine encore ai-je parlé du prêtre.

*
* *

On le trouvera pourtant à toutes les pages de ce livre, dans les essais littéraires, dans les allocutions, dans les moindres billets. On le trouvera plus encore, s'il est possible, dans ces dernières lettres qui pourraient s'intituler lettres de l'agonie; longue et vaillante agonie, toute d'abandon à Dieu, d'acceptation courageuse, sans raideur humaine, ni défi à la douleur.

Le religieux eut-il à souffrir de l'artiste? Non, certes; mais il le craignait. Il avait à cet égard des scrupules d'une simplicité touchante. Il fallait le rassurer contre lui-même. On ne vaut, pensait-il, que par l'effort incessant que l'on fait vers ce qui est plus grand que soi. On ne se prête pas impunément au monde extérieur. Que peut-il rendre? « L'art, écrivait-il, n'est pas bon pour nous, prêtres, si ce n'est dans une cellule de Fra Angelico, entre la discipline et l'oraison prolongée. »

Une envie le prenait parfois de renoncer à ce qu'il nommait un « fol enivrement », comme

s'il ne savait pas surnaturaliser ses enthousiasmes, comme si ses ferveurs esthétiques n'étaient pas une manière d'oraison.

N'a-t-il pas dit lui-même :

« Qu'il est facile de tout ramener à Dieu, lettres, sciences, arts! Il suffit de reporter chaque chose à son origine. »

Sa piété en avait une saveur toute personnelle et exquise. Un jour il se voyait en rêve, dans un cloître du quinzième siècle, occupé à peindre « saints et saintes dans l'échappée de leur gloire ». Je pensais à lui en visitant ces cellules de San Marco qui portent sur leurs murs, fixées dans l'azur et l'or, des visions de bienheureux. « Ah! les moines d'autrefois, qui trempaient leurs pinceaux en pleine pâte de la piété douce, naïve. »

Il fut le moine d'aujourd'hui, — tel qu'il le faut, — sorti du siècle, mais non point ennemi du siècle, soucieux de ses aspirations, attentif à son labeur d'idées.

« Connaître son temps, écrivait-il, pour un prêtre ou un religieux, c'est connaître le besoin qu'il a de Jésus-Christ. »

Sa direction était droite et large. Non qu'il atténuât le précepte pour le faire mieux accepter, ni que, selon le mot de Bossuet, il « déguisât » la dévotion pour la rendre plus agréable. Il présentait le Christianisme dans son « habit naturel », sans diminution ni retouche complaisante. Mais il avait pénétré en perfection son esprit de mansuétude, et il avait, à la conduite des âmes, des attouchements délicats, des ménagements ingénieux, de ces « industries » que Bossuet encore recommande à ceux qui ont charge de consciences. Il accordait à la vie du monde sa part nécessaire. On le verra déconseiller à une jeune femme de s'associer à un Tiers Ordre qui était — notez-le — celui de son Ordre à lui. Il estimait que le nombre est petit de ceux « qui peuvent assez s'abstraire légitimement des relations de société pour s'avancer dans la voie des conseils ». Et, répondant sans doute à des scrupules exprimés, il ajoutait : « Causer agréablement dans un salon, quand faire se peut (vous me dites que c'est rare), accepter, des plaisirs permis, tout ce qui forme, élève, charme, en un mot, vivre dans le monde

chrétien et spirituel, gai, sociable, affiné, n'emporte pas de défense. On peut s'y plaire, même à tout âge, puisqu'il y a, paraît-il, une science de vieillir avec esprit; on peut y réussir, s'accommoder des goûts qui ne répugnent ni au franc esprit de société, ni à l'esprit chrétien. Une femme du monde peut être admirablement une femme chrétienne. Je n'en crois pas l'espèce éteinte, si le nombre va diminuant. »

Et là encore, son sens d'artiste trouvait à s'exercer, en défendant ce qu'on pourrait appeler le bon goût dans la spiritualité.

Un jour, il s'avouait choqué par une manière d'orner le temple qui le fait ressembler à un salon : « A Paris, on décore une église comme un appartement. On facilite la transition du boudoir. Quelle envie de murmurer là un appel au bon Dieu? Il y deux Paris bien distincts ; il ne faut pas que l'un entre dans l'autre. »

Il ne perdait pas une occasion de dire sa pensée sur une littérature religieuse édulcorée dont les fadeurs l'irritaient autant que les sottises des manuels de rhétorique. « Petits livres dévotieux, fabriqués avec les raclures

avariées de la doctrine des bons auteurs. » On y trouve, « dans un encadrement rouge ou bleu, des exclamations quintessenciées, des pâmoisons de mots et de sentiments, et pas une raison au bout, parce qu'au bout ce serait la chute sans merci ». Ce genre de production lui semblait se classer au niveau de l'iconographie catholique qui fleurit au quartier Saint-Sulpice. Sa religion, d'ailleurs, répugnait à ces mièvreries autant que son sentiment de lettré et de philosophe. Il s'indignait qu'une foi professée par tant de virils penseurs subît pareil travestissement. En cet ordre de choses comme en art, il s'en tenait aux maîtres, aux modèles, aux purs originaux non défigurés par les maladroits copistes. Et à cette fréquentation choisie il devait l'ampleur et la mâle droiture de son sentiment religieux.

Par là je ne suis pas sûr qu'il n'ait point étonné quelques dévotes personnes; mais il a fait du bien, je le sais, à des hommes sincères, atteints de préjugé. Car plusieurs sont venus à lui. C'était sa meilleure joie de prêtre; détruire les faux obstacles qui séparent du christianisme

des esprits nés pour le comprendre, et, pour cela, le leur offrir grand et simple comme il est. Propager Dieu, « magnifier » Dieu, comme il disait, le « grandir » par l'affirmation, par la profession intelligente de la foi, cette idée est de celles que j'ai retrouvées le plus souvent soit dans ses sermons, soit dans les méditations intimes dont ses notes ont gardé trace. « Ouvrir à deux battants les portes du tabernacle et amener les convives qui ont faim et soif, leur criant au cœur : *Si scires donum Dei!*... Créer le Christ dans les âmes... » Il avait, pour traduire ce souhait ardent, des inventions superbes d'expression. Lisez son discours sur la charité par l'enseignement, lisez son plan d'instruction sur le *Magnificat*, lisez, çà et là, ses pensées religieuses. « Dieu le Père se connaît, et de cette connaissance procède Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si le prêtre se connaît (*Agnosce dignitatem tuam*), il est impossible qu'il n'engendre pas Jésus-Christ en lui et dans ses frères. » Sa vie fut le commentaire de cette parole.

Bon et utile ouvrier de Dieu, il s'était appro-

prié un mot d'Ozanam, que je reproduis de souvenir : « D'autres mènent la charrue; il faut que, moi aussi, je gagne ma journée. » Dure journée que la sienne, où l'âpreté de la besogne n'a pas manqué, ni l'intempérie. Je me rappelle encore une de ses images coutumières : « Si peu assurée que soit la récolte, il faut jeter son blé au sillon. » J'aime le revoir avec ce geste du semeur. Semeur de science, semeur de foi, non seulement au champ préparé et enclos qu'il avait pour tâche de fertiliser, mais partout, au hasard, à graine perdue. Et voici que ce petit livre va continuer l'œuvre interrompue. Car ce sont des semences vives, ces idées fines et fortes, isolées ou attachées au fil d'un discours. Et qui sait en quelles terres elles tomberont, pour peu qu'elles voyagent, à la façon de ces germes ailés que le vent porte?

Michel SALOMON.

PENSÉES

PENSÉES RELIGIEUSES ET MORALES

Les saints ne sont que la parole humaine de Dieu.

—

Le doute vient de l'impuissance de la raison, non moins que des faiblesses du cœur. Il semble à une intelligence qui a perdu son équilibre que douter, ce soit créer, que s'agiter au dedans, ce soit produire au dehors. Le doute n'est plus alors qu'une satisfaction inconsciente donnée par l'orgueil à la stérilité de l'esprit.

—

On croit pour avoir logiquement pensé.

—

Pour aimer les hommes, il faut ou ne pas les connaître, ou les jeter, connus, au pied de la croix. En ce qu'ils se connaissent et connaissent

Dieu, les saints sont héroïques à nous aimer. En ce qu'ils se connaissent en deçà de Dieu, les mondains nous refusent à bon escient créance et sympathie.

—

Le chrétien, à mesure que s'émiette sa vie mortelle, n'est pas sujet aux désillusions, n'ayant rien attendu des créatures, qui nous manquent toujours, mais tout de Dieu, qui ne nous manque jamais.

—

L'homme se plaint que l'homme l'abandonne, s'irrite et oublie. Dieu, sachant que l'homme l'abandonne, l'aime toujours, le rappelle et l'attend.

—

Ne point séparer l'aumône de la parole de l'aumône de la main.

—

Dieu le Père se connaît, et de cette connaissance procède N.-S. Jésus-Christ. Si le prêtre se connaît, (*Agnosce dignitatem tuam*), il est impossible qu'il n'engendre pas Jésus-Christ en lui et dans ses frères.

—

La meilleure preuve que le prêtre puisse donner au peuple de la vérité de la religion, c'est la sainteté de sa vie.

—

Il n'y a pas de grand apostolat sans un immense amour. Il s'agit ici d'un amour qui n'escompte en rien la reconnaissance, qui, pour des larmes silencieusement versées, des angoisses torturant le cœur, qui, pour des tristesses et des sacrifices de tout instant, ne demande aux âmes à conquérir ni un regard, ni un sourire, ni une larme, pas même l'ombre de la gratitude. Ce n'est qu'à ce prix que se crée l'apôtre. Sans doute, l'amour humain vit de réciprocité. Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « *Diligis me plus his;... pasce oves meas* » ? Nous ne devons pas aimer à l'égal de la créature; notre Maître nous demande d'aimer plus haut et plus large : « *diligis me plus his* ».

—

Que ceux qui sont au-dessus dans l'échelle humaine aiment ceux qui sont au-dessous. Voilà la solution de la question sociale. Il y a dix-huit siècles que l'Église l'a reçue de son fondateur.

—

L'esprit n'a rien à faire avec l'obéissance religieuse. L'esprit voit l'homme dans le supérieur; or, voir ainsi, c'est créer la lutte de chaque jour, ou décréter l'aplatissement de chaque heure. Le cœur voit Dieu qui commande par la bouche humaine, il soumet les révoltes de l'esprit et triomphe en Dieu. « *Vir obediens loquetur victorias.* »

—

Aimer la règle et ses confrères, c'est la seule habileté permise au supérieur.

—

Saint Thomas demande aux supérieurs des aptitudes pour le gouvernement : « *Si aptus gubernet.* » — C'est beaucoup. Il suffirait qu'à l'entrée en fonction, on leur fît dire comme saint Martin : « *Non recuso laborem.* »

—

Connaître son temps, pour un prêtre ou un religieux, c'est connaître le besoin qu'il a de Jésus-Christ.

—

Une nation qui n'a plus de force morale, qui s'abandonne, est une nation qui a abandonné Dieu. L'apostasie du courage suit l'apostasie de la foi.

—

Depuis Clovis, la France s'est unie à l'Église sous le régime de communauté d'acquêts. La fortune de l'une entraîne la fortune de l'autre.

—

Ce n'est que sur le cœur de Jésus que se signent les grandes œuvres.

—

L'étude peut rapprocher de Dieu, la prière seule le fait aimer.

—

Le vrai et le beau dans l'intelligence, le bien dans le cœur, c'est Jésus-Christ dans une âme, c'est ici-bas le ciel pour cette âme.

—

Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Encore plus heureux ceux qui ne

vivent qu'en lui. La vie sans Dieu, c'est la vraie mort, la corruption qui commence, gagne et ne jette à l'abîme que des âmes d'infection.

—

1er *janvier* 1886. — Une année qui commence sur une tombe qui se ferme (1). La vie qui sourit à la mort, quel contraste ! et comment unir ces deux termes du problème? Ces ossements-là, je les connais, je les ai mouillés de larmes, ils ont été ma vie, et il semble que ce qu'ils m'ont donné, ils le reprennent lentement, à mesure qu'ils s'acheminent à la poussière. Sont-ils donc la mort et m'attirent-ils à la mort? Dans le temple consacré, au-dessus de la colonne, l'Église grave une croix rouge qui rappelle que le sang du Christ a scellé la pierre et le marbre. Sur ces ossements, colonnes humaines d'un temple où Dieu a infusé son sang, je vois le sceau de cette même croix, et je lis : « *Ego sum resurrectio et vita.* » La vie, qui est le Christ, triomphera de la mort. Voilà le problème, voilà l'espérance. Laissons-nous donc aller sans tremblement, si nous vivons comme eux, à l'attirance de nos morts.

(1) Le Père Imbert avait perdu sa mère quelques mois auparavant.

—

Je n'ai pas été sans l'étudier, cette terrible question de la souffrance, j'en ai été le triste observateur et expérimentateur. Après des crises inattendues, insolites, qui renversent nos prévisions et notre courage, j'ai, moi aussi, jeté au fort de l'angoisse : « Mais pourquoi, mon Dieu? » Ah! pourquoi? Demandons plutôt à Dieu pourquoi il a décrété que l'homme ne souffrirait pas seul, pourquoi il s'est jeté, d'une folie divine, dans des souffrances qui donnent aux nôtres la mesure d'une réparation.

—

Dieu rentre par la voie douloureuse dans l'homme qui l'a chassé.

—

Je remets à Dieu le soin de me conduire à lui par la voie sanglante du sacrifice. *Mors et vita duello conflixere mirando.* La lutte de la mort et de la vie dans les choses humaines, je la connais... Et tout cela n'est rien si nous mourons tous les jours au monde pour vivre dans notre Jésus, le Christ, qui est la vie.

—

Aimer, affaire d'un jour où l'on rêve; souffrir, affaire des années où l'on pense; prier, unique moyen d'oublier le rêve et de supporter le vrai de la vie.

—

Vous avez là, tout près, des êtres dégradés dont la vue seule vous soulève le cœur de mépris, presque de haine. Qu'un de ces misérables vienne s'agenouiller devant vous et frappe sa poitrine. C'est fait en quelques paroles. Dieu vous a changé encore plus que lui. A l'un, il a donné le repentir, à l'autre, l'amour.

—

La direction des femmes réclame deux qualités indispensables, la vertu et le bon sens. La femme entame vite le bon sens du directeur, s'il n'est pas sous la sauvegarde de la sainteté.

—

A tout voir, tout entendre, on perd la fraîcheur de la vertu qui s'appelle la pudeur; à tout lire, tout étudier, on perd la fraîcheur de la foi qui est aussi une pudeur.

—

Il y a tout un monde entre les philosophes et les saints. Les uns parlent de Dieu, les autres parlent à Dieu. Le philosophe nous raconte ce que l'on dit de Dieu, le saint ce que Dieu lui dit.

—

Pascal ne connaît que l'Ancien Testament, et encore n'a-t-il jamais parcouru les rives du Jourdain et les sites enchanteurs de la Judée. Il a vécu solitaire sur les cimes de Sinaï, en intimité avec le Moïse de la loi inexorable.

—

Il y a une lumière douce, pénétrante, que le soleil verse amoureusement à tous les brins d'herbe, à toute créature qui chante ou qui pleure; il y a aussi une lumière éclatante, subite, la lumière de la foudre qui sillonne le ciel comme une traînée de sang lancée par une blessure, entr'ouvre dans la nuit de la terre des abîmes qu'à d'autres heures on n'a jamais mesurés. Telle est la lumière que projette sur notre âme l'âme de Pascal, toute pleine de grondements et d'éclairs.

—

L'homme de goût ne manque jamais à la raison, le philosophe demande souvent à la raison de le dispenser d'avoir du goût. La raison ne le dispense que de juger ce qu'il ignore.

—

Montesquieu ne semble-t-il pas un Girondin dont la Révolution a décapité les idées, n'épargnant que sa langue?

—

On ne fait fi de l'idéal qu'après l'avoir profané.

—

C'est un genre, quand on atteint l'âge mûr ou que jeune encore on se pique d'expérience, de douter de tout, de la franchise, de l'honneur, de ce qui est beau et noble. Triste scepticisme, qui ne blesse jamais ce qu'il attaque.

—

Que la vie soit tristesse ou bonheur, nous vivons le plus de ce que nous aimons le plus; mais c'est aussi ce qui nous aide le plus vite à mourir.

—

Si l'amitié vit de confidences, n'acceptez pour ami qu'un cœur généreux servi par une belle intelligence; comme le cœur, l'intelligence a d'intimes secrets.

—

L'égoïsme est un vice du cœur, la défiance une faiblesse de la raison. Celui-là ne s'inquiète pas des autres, celle-ci s'en inquiète trop.

—

Que de gens mettent tout le fin de leur esprit à soigner leur corps! et le corps se prête toujours à dévorer l'autre. Parfois, c'est l'affaire d'une bouchée.

—

Les guides *Joanne* ont transformé l'art de voyager. Voyages de touristes ou voyages de noce, peu importe; tout le monde désormais peut voyager sans fatigue et sans goût.

—

Dames et jeunes filles ne demandent jamais d'un orateur : « Comment parle-t-il? » mais : « Comment est-il? »

—

Il est des gens qui ne sont rien et ne veulent rien être. Égoïsme, dit-on, ou crainte de l'échec. Charité plutôt, faite à d'autres gens qui ne sont rien et veulent être tout; large et très large charité. Ces gens-là sont si nombreux et si pauvres!

—

La difficulté souvent n'est pas de faire réussir une œuvre, mais de faire croire à un milieu de vanités turbulentes qu'elle peut réussir sans lui.

—

Certaines gens se font pardonner d'avoir étalé leur incapacité dans une position supérieure, s'ils la quittent à propos. A racheter le reste du discours, ils consacrent la péroraison.

—

Voici une morale qui ne laisse pas d'avoir des partisans : on achète l'amour qui se vend ; on trahit l'amour qui se donne.

—

Que d'hommes cessent d'aimer une femme le jour où Dieu leur permet de le faire !

—

Madame, vraiment j'ai été bénie. Quel admirable directeur j'ai rencontré ! — Que vous dit-il ? — Il m'écoute.

—

La femme se crée une foule de timidités qu'on appellerait mieux des vanités.

—

Une femme n'a jamais cru à la beauté des autres.

—

Accordez d'abord un regard à la beauté d'une femme, puis un sentiment à son cœur, vous avez gagné sa vanité et sa tendresse, c'est-à-dire tout son être.

—

On caractérise un être, une chose, par la qualité la plus rare ; ainsi l'on dit : une femme de raison.

—

Quelques abus font souvent tomber un gouvernement. Des abus sans nombre retardent sa chute ; on ne sait par où commencer la réforme.

—

Aux gouvernants de toute sorte, il faut un conseil, et pas de conseil sans échange d'idées; vous, nos maîtres, choisissez-le bien, vous rappelant qu'on n'échange que des valeurs.

—

Madame de Staël prophétise que les institutions ne sont que l'intérim de l'homme de génie. Elles pourraient au moins en être la préparation, en attendant que les destructeurs patentés aient de quoi faire cesser l'intérim.

—

Chefs, supérieurs médiocres, répondent par la violence à la moindre contradiction. Ils n'ignorent pas qu'on est loin souvent d'attaquer leurs idées, mais ils tiennent trop à montrer qu'ils en ont.

—

L'homme qui abuse de son esprit ne manque pas d'être à charge; il semble faire l'aumône à son public, et le public s'y refuse. En matière d'esprit, personne ne veut s'inscrire au bureau de bienfaisance.

—

Je poursuis comme une proie les raisons que j'ai de mépriser certains hommes, et j'oublie les raisons plus fortes que j'ai d'aimer Dieu. L'orgueil a de telles inconséquences, mais terribles en sont les punitions. A mépriser les hommes, on n'améliore rien en ce monde, on ne gagne pas les âmes, et on perd Dieu.

—

Que de gens, n'ayant rien à dire, sont heureux de pouvoir proclamer au moins qu'ils sont nobles! Et comme ils ne sauraient mentir sur la seule histoire qu'ils connaissent parfaitement, force est de les croire sur parole. C'est là le triomphe de leur vie.

—

Il y a trois espèces d'amis : ceux qui vous aiment, ceux qui ne vous aiment pas, ceux qui vous détestent.

—

A Paris, on décore une église comme un appartement. On facilite la transition du salon et du boudoir.

—

Qu'il est malaisé d'être prudemment utile, et que l'homme se plaît malignement à défaire ce qui se fait sans lui et au travers de ses goûts... A mesure qu'avec la santé et l'âge l'intelligence descend son horizon, il y a, fondue avec la tristesse du dépérissement, je ne sais quelle joie dans cette incapacité qui, en ravissant le plaisir d'être parfois instrument salutaire, vous laisse la certitude de ne plus mal agir. C'est une consolation. Heureux, au fond de leur cloître, les contemplateurs qui gagnent les hommes par la prière, les soulèvent à leur insu, et ont le privilège de leur faire du bien, sans les voir !

—

Besoin immense de connaître et d'aimer, les deux termes de toute vie humaine, dit saint Thomas.

—

Indifférence, marque d'une intelligence qui ne comprend pas ou d'une volonté qui n'a plus la force de faire route avec la raison.

—

La contemplation est, dit-on, la marque des esprits faibles. N'est-elle pas plutôt le pain des forts? On ne raisonne que pour arriver à comprendre. A-t-on tout compris, ou mieux compris que la foule, on contemple.

La terre raisonne, le Ciel jouit.

—

On ne vaut que par l'effort incessant que l'on fait vers ce qui est plus grand que soi.

—

L'éducation chrétienne demande que l'on aime naturellement ce que l'on enseigne et divinement ceux qui sont enseignés.

PENSÉES SUR LES LETTRES

ET SUR L'ART

Les érudits, artisans de mots, poussent aux époques de décadence. La grande littérature est en faillite, ils en sont les syndics.

—

Que de gens à mal écrire, depuis qu'il y a tant de théories qui dispensent du métier !

—

L'art de bien écrire veut son apprentissage. Combien peu s'en doutent! Aussi la race des patrons diminue en raison directe de la race des bons apprentis.

—

L'art ressemble aux pierres des fondations; il doit soutenir l'édifice littéraire sur tous les points, ne se montrer nulle part.

—

On reproche à Nisard de ne vivre qu'avec les classiques, de dédaigner les écrivains inférieurs. Son *Histoire de la littérature française* est, en effet, une honnête femme, aux grands airs de vieille race, qui, au passage, ne salue que les honnêtes gens.

—

On n'analyse tant que parce que l'on sent peu et lentement.

—

Qu'est-ce que cela prouve? disait un mathématicien qui venait d'entendre une pièce de Racine. Cela prouve qu'un mathématicien sait facilement *dégager* quelques *inconnues,* mais qu'il est obligé de s'arrêter court devant le cœur humain, abîme de mystères et d'*inconnues*.

—

Rêver n'est trop souvent qu'impuissance de penser. Parfois la rêverie pourtant est voulue par ceux qui pensent bien. Ils cherchent une demi-teinte à leur tableau, ils jettent sur leur idée cette gaze de lumière dont Léonard a revêtu sa Joconde.

—

On ne doit jamais épuiser un sujet, l'exubérance n'étant pas la richesse. Un auteur qui, dans ses œuvres, entasse tout ce qu'il a de ressources en idées et en effets de langage, me semble un père de famille qui, pour faire valoir ses finances, les jette dans une dot. Il perd, le même jour, sa fortune et sa fille.

—

Les détails sont au fond du sujet comme le lierre au tronc de l'arbre. S'il l'enlace trop, il finit par l'étouffer.

—

La description est quelquefois pour le littérateur ce qu'est pour certains peintres le paysage ou la nature morte, le refuge de l'ignorance ou de l'incapacité.

—

L'image dans le style, comme la couleur en peinture, frappe et retient au point les vues faibles; c'est un verre grossissant. Mais un bon œil n'a que faire de lunettes.

—

A mesure qu'on avance dans l'intelligence et le sentiment du beau littéraire, on se dégoûte de l'image.

—

Mme de Grignan faisait des lettres de sa mère son passe-temps de philosophe. Elle condescendait à les lire et quelquefois à y répondre. Mme de Sévigné mettait à les écrire tout son cœur saupoudré de son esprit. Sa correspondance pourrait s'intituler « la coquetterie de l'amour maternel ».

—

Corneille a créé la langue de la tragédie française, Racine en a fait la musique. Il est regrettable pour ce dernier que la passion parle plus qu'elle ne chante.

—

Vouloir faire de Pascal un libre penseur, c'est condamner ce pauvre Pascal au supplice de Nabuchodonosor, mais sans espoir de retour.

—

Les citations multipliées dans un ouvrage (le livre de X...) témoignent qu'on a beaucoup lu et

peu réfléchi. L'auteur a négligé de penser par lui-même. Qui croyait trouver en lui un écrivain n'y trouve qu'un libraire.

—

« Je m'attache de préférence au fond, je vise à être simple. » Défiez-vous. Simple veut dire *pas travaillé*. Le fond et la forme sont deux jumeaux. Ils sont nés ensemble, ils doivent grandir ensemble.

—

Sait-il qu'il est naturel, un écrivain cesse de l'être.

—

D'où vient que certains lecteurs, professeurs, commentent, critiquent les grands maîtres de telle sorte qu'on ne les reconnaît plus? C'est que les grands écrivains ainsi frelatés ont subi le sort de la manne chez les Hébreux; chacun leur a donné son goût.

—

Donnez à la raison son aliment, des idées et leur enchaînement logique, des jugements; donnez à l'imagination de la couleur et de la lumière; donnez à la sensibilité des émotions et

des passions. Vous ne serez ni réaliste, ni roman tique, ni classique; vous serez tout simplement le peintre de l'homme, le peintre de la vérité.

—

L'œuvre de l'écrivain, c'est tout l'écrivain, son image parfaite. Mais l'écrivain, c'est l'homme avec son âme et son corps. Ne cherchez donc pas d'autre théorie de l'art que celle qui aboutit à peindre ces deux parties de l'être humain dans une subordination qui vient de la nature.

—

Les œuvres des maîtres s'expliquent d'elles-mêmes, sans théorie. Les écrivains de métier, Flaubert, Dumas, Zola, créent des théories pour expliquer leurs œuvres. Aveugles qui ne peuvent aller au public sans bâton.

—

Une idée qui se suffise à elle-même et à l'ar tiste, — école mystique, idéaliste; une idée qui soit le tableau, et la sensation, le cadre, — école classique; une idée qui soit un simple cadre et la sensation tout le tableau, — école réaliste.

—

On peut jeter toute une idée, toute une suite d'idées, toute une théorie en quelques mots (*sunt lacrymæ rerum*), comme l'âme jette tout un monde de sentiments dans un cri (meurs ou tue !). Mais ces résumés-là, il n'y a que les artistes qui les font.

—

Il me vient des éclats d'idées et de sentiments, rayons qui voltigent dans la poussière éparse, glacée, d'une longue nuit, gerbe de feu qui s'arrondit en foyer, étincelles qui crépitent en fusillades fantastiques, traînées qui serpentent en vifs rayonnements, en teintes assourdies, en points incandescents comme des tiges de fer sorties d'une fournaise... Enfin c'est l'heure des clartés.

Et tout cela accroche des atomes de conceptions, de plans, de rêveries, et il me semble voir ces mille riens de ma pensée prendre un corps, une âme, avec les transparences de la lumière flottant au travers, échauffant ce monde qui naît, grandit et s'anime.

O miracle de la lumière ! Je m'élance, je bondis, je saisis par leurs vêtements plus harmo-

nieusement teintés que les lointains de Smyrne et de Damas, ces vivants, ces ressuscités d'un jour! Je regarde, regarde encore. Tout est fini. C'est trop tard. Mais qu'était-ce donc? Mes yeux n'ont-ils rien vu?

Pauvre habitué des ténèbres, j'ai estimé un soleil ce maigre et frileux rayon venu par une fissure, secouant dans sa route les grains poussiéreux de mon esprit. Ce rayon moqueur, mon indigence un moment éclairée, s'est perdu dans l'infini de l'ombre.

—

Toujours inquiet de ce qui lui reste à dire, l'improvisateur ne sait jamais présentement ce qu'il dit. Trouvera-t-il un auditoire qui le sache?

—

Un groupe de visiteurs et visiteuses était arrêté devant un portrait en pied dont les chatoiements de la soie étaient assez vivement rendus. Mais, hélas! la figure ne valait pas le costume. Le peintre avait oublié le principal. Quelqu'un pourtant de se récrier : « Pardon, c'est superbe, c'est saisissant. M. X... est un peintre... Comme il a réussi son modèle! Quel peintre de nature morte!... » Le malheur est que souvent nous ne

faisons, nous aussi, que de la nature morte en travaillant sur les grands sujets.

—

Plus un sujet multiple est susceptible d'unité, plus il est beau.

—

Style normalien. Comme le tambour et le clairon de la caserne, il redit à des recrues les mêmes airs et aux mêmes heures.

—

Le bon critique est un homme qui sait lire et apprend aux autres à lire.

—

La critique souvent n'est pas un art; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie.

—

Il est de mode de recommander à certains malades des bains d'air à douze cents mètres d'altitude. Arome des sapins, brises des grands monts, vue des glaciers, de quoi réjouir l'œil et

la poitrine. C'est à ces bains qu'il faut envoyer la littérature en saison permanente.

—

En face de son élève H. Flandrin, Ingres regrettait de ne connaître le christianisme qu'à la surface. Il était naturellement chrétien, plus qu'il ne le croyait, et à la fin de sa vie, d'un bond, il arriva à Jésus-Christ. C'est que l'honnête homme est le mieux disposé des catéchumènes. Les personnages d'Ingres, même dans les scènes mythologiques, ont presque tous le baptême de désir.

—

Aux cinq premiers jours de la création, Dieu ne fit que de la couleur. Le sixième, il fit poser un modèle, Jésus-Christ, et créa l'homme. Ce jour-là, il voulut dessiner.

—

En peinture, on ne procède pas autrement qu'en philosophie. La rencontre de la raison et des êtres, c'est la science pour le philosophe. La rencontre de la nature et de toutes les facultés de l'artiste, c'est aussi la science du peintre. C'est le grand art.

—

La France, nation intelligente, qui fait profession d'adorer les arts, n'en sait ni les principes, ni la langue, ni l'histoire, ni la vraie dignité, ni la véritable grâce.

—

Lumière et couleur, liqueur qui monte au cerveau des faibles.

—

Faire passer un peu d'âme dans les sens.

—

Un sens esthétique exercé dès l'enfance se forme sans qu'on en ait conscience. On se trouve subitement en possession d'une faculté dont on n'avait pas remarqué les premiers développements.

—

Voir un paysage, effet d'optique, affaire de métier. Le sentir, le penser, épreuve d'artiste.

—

Sur Claude Lorrain.

Où donc a-t-il saisi ces lointains où la lumière se joue dans une gamme inoubliable? Tons de

turquoise descendant par des nuages d'un violet transparent, diaphane, jusqu'au rouge et à l'or qui inondent les dernières lignes fuyantes d'un paysage aérien. Et la poésie des premiers plans, ce bien-être, cette atmosphère de repos enchanteur que vous respirez dans ces coins choisis où l'ombre a des lumières et où les lumières ont des fraîcheurs qui attirent.....

—

Mettez en face de la *Transfiguration* de Raphaël, non point vos yeux avec leur soif de belles lignes et de couleurs harmonieuses, mais votre âme entière. Voyez se fondre, non plus des formes, des lignes, des groupes, mais deux mondes, la terre et le ciel. Notre-Seigneur s'élève dans le rayonnement de sa gloire. Et voici l'humanité tout entière dans la mère à genoux, dans l'enfant qui attend la guérison du Maître, dans les apôtres prolongeant ce regard qui est un cri d'espérance. La voici dans les poses extatiques, dans les membres qui tour à tour s'affaissent et se dressent. La voici dans les angoisses, les désespoirs, les appels à la miséricorde.

—

Le dix-neuvième siècle a vu éclore les cri-

tiques d'art, race nouvelle à qui manquent et l'art et la critique. Ils *éreintent* ou *poussent* un homme avec vingt phrases qui courent les ateliers et qu'on laisse en usage au laveur de palettes et de pinceaux. Ils vous mettent dans leurs sauces les primitifs, les *poncifs* de Raphaël à Ingres, les coloristes de Véronèse à Manet, sans transition, art qu'ils ignorent. Les journaux leur ouvrent leurs colonnes, ce qui les flatte; leur caisse, ce qui les habille et les nourrit.

—

Parcourez le Salon de peinture et écoutez ce qui se dit : ce qui se dit vous expliquera les horreurs qui se font. C'est, dans un sens différent, le mot de La Bruyère : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. »

POÉSIES

LE MOYEN AGE

Moi, je l'aime ce temps de nos luttes épiques
Où, sans peur, nos preux chevaliers
Pour « doulce France » et Dieu s'élançaient héroïques,
Au galop de leurs destriers;

Où la pierre chantait, en ses voûtes gothiques,
L'hymne du pauvre et des guerriers;
Où vierges et saints d'or peuplaient nos basiliques,
Où les cœurs valaient les aciers.

Oui, je l'aime ce temps où, sous l'épaisse armure,
Où, sous les rudes plis de la robe de bure,
S'enlaçaient le glaive et la croix;

Où chacun tour à tour, à l'Église, à la France,
Aux jours de deuil, jetait comme un cri d'espérance
Ces deux grands mots : J'aime; je crois!

CRUX AMOR (1)!

Quoi! vous plaît-il, mon Dieu, qu'à la coupe trop pleine
Où jusqu'à déborder s'emplit l'angoisse humaine,
Mon âme à longs traits puise, indocile aux douleurs,
Comme à Gethsémani, vos sublimes terreurs?

Vous plaît-il que broyé, sur ma route incertaine,
Interrogeant l'amour, interrogeant la haine,
Aux cieux voilés jetant d'inutiles clameurs,
Je sue un flot de sang et refoule mes pleurs?

Souffrir! toujours souffrir! Indicible mystère
Qui tour à tour arrache ou blasphème ou prière,
Abîme où l'on se perd, tant l'abîme est profond.

Souffrir! Drame effrayant, si, du sombre Calvaire,
Dieu, dans la mort vainqueur, ne criait à la terre :
« Bois jusqu'à t'enivrer, bois, l'amour est au fond! »

(1) Pièce composée par le Père Imbert pendant sa dernière maladie.

II

SERMONS ET DISCOURS

PLAN D'UN SERMON SUR LE *MAGNIFICAT*

Magnificat anima mea Dominum.

Marie vient visiter Élisabeth. Jean-Baptiste tressaille d'allégresse en face du Sauveur qu'il doit annoncer, et dans cette obscure demeure, dans le grand silence de la terre qui ignore les effusions du Ciel, la Vierge de l'humilité, la Vierge des abaissements, ne craint pas de donner comme exorde à son cantique d'action de grâces cette étonnante parole : « Mon âme agrandit le Seigneur. »

I. — Et qui donc peut donner à Dieu un accroissement quelconque? qui peut le faire grand, ainsi que parle Origène « Μεγάλον ἔχει » ?

Dieu, c'est l'infini, qui n'a pas de bornes L'immensité est son lieu, l'éternité son âge, la toute-puissance sa force, l'unité sa vie. Il est, et rien n'est sans lui ; il est la cause première, la cause nécessaire, la cause efficiente de tout ce

qui existe. S'il est lui-même l'être qui se suffit à lui-même, il est non moins, dans une suprême indépendance, au fond de tous les êtres créés, par puissance, par présence, par essence, et toutefois rien de ce qui existe hors de lui n'est-lui-même.

Mais si Dieu ne peut agrandir à ses propres yeux son être qui se meut dans la plénitude des perfections, il peut s'agrandir aux yeux des siens, il peut dévoiler quelque chose de sa grandeur et de sa gloire, il peut choisir une créature et en faire comme le rayonnement de sa propre lumière.

II. — C'est dans ce sens que Marie agrandit le Seigneur. Elle est la grande révélatrice des choses célestes; elle nous dit les secrets restés longtemps enfermés sous les voiles des décrets éternels; elle nous dit principalement la Toute-Puissance et l'Infinie Bonté de Dieu.

A. — *Toute-puissance.*

Dieu, en effet, unit en elle sans confusion le divin et l'humain, le monde de la nature et le monde de la grâce. Quel *fiat* créateur n'a-t-il pas fallu pour débrouiller ce chaos où l'intelligence et la volonté de l'homme, sans consistance, sans appui, se débattaient au hasard! Quel *fiat*

pour produire non pas seulement l'ordre, l'harmonie, la beauté dans les éléments disparates, mais le type suprême de la beauté, Notre-Seigneur Jésus-Christ! Et c'est Marie qui permet à Dieu le Père d'avoir un Fils dans le temps, comme il en a un dans l'éternité. C'est Marie qui permet à Dieu de vivre de la vie de l'homme, pour que l'homme vive de la vie de Dieu. Par elle la Sainte Trinité sort des insondables profondeurs du mystère et nous apparaît radieuse, jetant comme une attirance vers elle les communications de ses grandeurs visibles. Oui, vraiment notre Dieu a donné la mesure de la puissance de son bras, « *fecit potentiam in brachio suo* », comme il nous a donné la mesure de son amour.

B. — *Souveraine bonté.*

Messieurs, l'Incarnation est encore plus un prodige d'amour qu'un prodige de force. C'est par amour que Dieu le Père communiqua à la Vierge de Nazareth sa fécondité, que Dieu le Fils consentit à être engendré de sa substance sans tache, que l'Esprit-Saint devint leur lien, leur respiration, leur vie.

Dieu n'est-il pas agrandi? N'a-t-il pas immen-

sément reculé, dans notre intelligence, les bornes de la science divine, dans notre cœur, les limites autrefois étroites de la charité? Oh! ce Dieu de la crèche, de Nazareth, des bourgades de la Judée, ce Dieu du Calvaire et de l'Eucharistie, ce Dieu qui se voit, qui se touche, qui pleure des larmes de sang, qui agonise en homme et ressuscite en Dieu, ce Dieu qui devient chair et sang de l'homme, n'est-ce pas un Dieu nouveau, infini, immense, comme nos besoins et nos misères qu'il vient guérir, nos espérances qu'il vient satisfaire? Marie lui a donné un nouveau monde qui doit dépenser la vie nouvelle du Christ, fils et frère de l'homme. Elle a bien raison de chanter son poème magnifique.

III. — Votre rôle à vous est, à l'exemple de Marie, d'agrandir Dieu.

Oh! que Dieu devient petit, Messieurs, à notre époque de petitesse, et qu'ils sont nombreux ceux qui se plaisent à le raccourcir! Saint Paul, parlant aux Athéniens, leur rappelle l'inscription jetée au fronton d'un temple : « *Ignoto Deo* ». C'est vrai, Dieu était inconnu. Il n'y avait que quelques jours que le Calvaire avait bu son sang, et la grâce n'avait pu encore courir dans les veines de l'humanité...

Depuis dix-neuf siècles, tous les jours, Dieu appelle l'homme à lui, il appelle à lui la famille, les sociétés, les gouvernements, et, quand sa parole a reçu trop de défis et d'insultes, quand les histrions couronnés, ramassés sur le trône ou ailleurs, s'écrient, à la façon des Juifs : « *Nolumus hunc regnare super nos* », il y a de ces secousses qui nous ramènent à celles du Golgotha. Ce ne sont plus seulement les rochers qui se fendent, les ténèbres qui s'épaississent, les morts qui se mêlent aux vivants ; c'est un pays tout entier qui s'affaisse, qui rentre dans l'abîme et qui, incapable de reconnaître le Dieu de la vie, reconnaît le Dieu des morts.

A nous, mes amis, de faire l'œuvre contraire ; à nous de grandir Jésus qui est sauveur.

Dieu est petit dans son tabernacle, où l'Église conserve sa personne, sa divinité. Ouvrons les portes à deux battants et amenons les convives qui ont faim et soif, leur criant au cœur : « *Si scires donum Dei!* Si vous connaissiez le don de Dieu ! » Mon âme agrandit le Dieu de bonté.

Dieu est petit dans sa doctrine. Que d'intelligences dévoyées qui errent au caprice des systèmes les plus bizarres ! Qu'est-ce que la vérité? disent-ils comme Pilate. Et vous qui le possédez,

vous qui vous en nourrissez, vous le distribuerez aux affamés de tout genre. « *Magnificat anima Dominum.* » Votre âme agrandit le Seigneur, le Dieu de vérité.

Dieu est petit jusque dans son Église et ses œuvres. L'indifférence gagne de proche en proche. On suit Jésus-Christ de loin, on est de ses disciples, mais en secret, et si quelque reste de langage chrétien nous fait reconnaître, « *loquela manifestum te fecit* », on tremble devant la valetaille, on dit, la honte au front : « *Non novi hominem hunc.* » Je ne connais pas cet homme.

Vous ne serez pas de ceux-là, Messieurs. Vous aurez vos affirmations en face de la négation ; l'affirmation de l'intelligence : « Vraiment celui-là est fils de Dieu » ; l'affirmation de la charité : « Jésus, mon maître ». Puis vous vous glisserez à travers les faibles, les infirmes, les mourants, et vous les mènerez à notre Dieu. Voilà votre apostolat dans le monde, apostolat d'enthousiasme, de générosité, de sacrifice, et quand chacun de vous aura fait les conquêtes de la foi, il pourra tout joyeux répéter le chant de notre Mère : « *Magnificat anima mea Dominum.* » Mon âme a agrandi le Seigneur.

PROJET DE CONFÉRENCE[1]

LA CHARITÉ PAR L'ENSEIGNEMENT

La charité, image parfaite de Dieu, immense comme lui, embrassant de ses étreintes l'étendue des siècles, la multiplicité des natures et la variété inouïe des misères humaines, ne saurait être restreinte à une forme unique. Sans doute, elle n'a jamais négligé le corps, ses mille infirmités. L'Église, qui la dirige et la distribue, a sans cesse veillé sur la pauvreté et la souffrance. Le corps humain est trop pour elle un ressouvenir du Christ (*lineamenta Christi*), pour qu'elle n'essaye pas de le rendre à sa primitive beauté, qu'entament avec le péché les conditions misérables de la vie...

Mais est-ce là toute la charité? A notre époque de philanthropie et de prétendue commisération

(1) Cette conférence devait être faite à de jeunes professeurs.

pour les déshérités de l'existence, n'est-ce pas rabaisser la charité que de limiter son rôle au partage du pain matériel et au soulagement des maladies? A côté des foyers sans feu et sans pain, des lits où sont clouées les souffrances physiques, que de mendiants et d'infirmes d'un autre genre qui mendient le pain de l'enseignement, qui souffrent toutes les horreurs de la faim de l'âme! Et si ce pain est supérieur à l'autre de toute la supériorité de l'homme céleste sur l'homme terrestre, n'est-il pas bon de donner au peuple, alors surtout qu'on veut l'en priver et qu'à cette entreprise de haine concourent les pouvoirs aidés de l'apathie et de l'ignorance, n'est-il pas bon de donner à ceux que nous visitons, avec l'aumône ordinaire, l'aumône plus nécessaire de la parole qui alimente l'esprit et le cœur?... Entendre ainsi la charité, c'est l'entendre comme Dieu, qui s'est appelé charité : « *Deus charitas est* », c'est l'entendre comme l'Église, c'est l'entendre comme notre fondateur, c'est l'entendre comme tant de nos confrères qui, depuis des années, n'ont pas craint de se faire maîtres d'école pour opposer à l'école sans Dieu l'école avec Dieu et au nom de Dieu.

Le monde, Messieurs, veut aussi ses fêtes de charité enseignante où l'on puisse d'abord donner large place aux goûts raffinés d'un certain public, sauf, à l'heure où il faut solder les réclames et les effronteries de la mise en scène, à diminuer la part du peuple qui souffre et attend à la porte. Dernièrement, le journalisme, qui trouve là matière à écrire, d'autres disent matière à vivre, réunissait la fleur de ses dilettanti et annonçait, après conseil, une immense fête au profit des malheureux. Mais comme il est mieux d'enseigner en donnant, et comme, d'autre part, le goût du théâtre a l'heureux privilège de rendre la morale facile, on ressuscitait, à l'usage d'une clientèle choisie, quelques morceaux des grandes œuvres de l'antiquité. Tout en reparaissant par fragments sur la scène parisienne, elles feraient revivre pour une heure, avec la peinture du passé, les grandes émotions propres au génie grec et romain. Quels préceptes d'amélioration intellectuelle allaient en sortir pour l'ouvrier sans travail, pour l'infirme et l'affamé oublié dans un sous-sol ou une soupente? Je ne sais. Mais les profits et gains? me direz-vous. Les voici : Eschyle invité à la cérémonie et traîné de force fut le plus maussade des personnages. Il regrettait son

beau ciel de la Grèce, la grâce énergique qui y respirait de son temps et tenait ferme contre les barbares. Les indiscrets ajoutent même que sa journée passée à Paris lui fut particulièrement lourde, et qu'il s'enfuit au plus vite, se demandant (il avait tout entendu et tout vu) à quels titres nous étions les héritiers de l'esprit d'Athènes. Plaute y vint avec un lambeau du *Rudens*. Il se crut de nouveau condamné à la meule et alla rejoindre Eschyle, injuriant, par manière de vengeance sans doute, le public, les acteurs et les chorèges de la presse. Disons pourtant, à l'honneur de Paris, qu'il se trouva quelques lettrés pour annoncer au vulgaire que, si Plaute n'avait pas voulu se laisser séduire par les charmes du Tout Paris, c'est qu'il était resté l'*inurbanus* d'autrefois. La masse vit, dans cette réapparition du théâtre antique, une de ces farces dont elle se paye la fantaisie aux jours de dévergondage. Des résultats charitables, que dire? Ce jour-là, Messieurs, les pauvres, les lettrés et la vertu furent également victimes. La petite et la grande presse doublèrent les recettes.

. . . . . .

. . . . . .

Messieurs, ne pouvons-nous pas partir de ce

principe que la charité par laquelle nous aimons formellement le prochain est une participation de la divine charité? Saint Thomas, que je vous demande la permission de citer, ne définit pas autrement cette vertu : « *Est quædam participatio divinæ charitatis.* » Mais d'où procède la charité divine, l'amour divin? La charité, en Dieu, se sépare-t-elle de la connaissance? M'accorderez-vous de vous rappeler les sublimes enseignements que nous donne celui que l'on nomme l'Ange de l'École, et auquel nous renvoie toujours avec tant d'autorité la parole de notre docteur Léon XIII?

Dieu a une double vie, une vie qui reste pour ainsi dire dans le secret de son éternité et une vie par laquelle il nous manifeste l'immensité de ses perfections.

Dieu le Père, en se connaissant de toute éternité, a produit un acte de son entendement égal à lui-même, par conséquent une personne divine qui est le Fils, son Verbe, la parole qu'il s'est parlée, cette parole, dit Bossuet, qui retentit sans aucun bruit de parole. Puis le Père et le Fils, en s'aimant, ont produit le Saint-Esprit. Le Fils procède donc de l'intelligence à laquelle se réfère la connaissance, et le Saint-Esprit de la volonté à laquelle se réfère la charité. Tel est, Messieurs,

le mystère indicible de la Sainte Trinité; tel est ce premier chef-d'œuvre qui a été fait avant tous les temps. Si je dis chef-d'œuvre, c'est que Dieu a voulu modeler toutes ses œuvres sur cet exemplaire divin qui est lui-même en trois personnes. Et de fait, nous disent les saints Pères et les théologiens, « *Trinitatis vestigium in creaturis apparet* » (saint Thomas). Dans le monde créé se retrouvent des vestiges de la Sainte Trinité. Toutes les créatures raisonnables, douées d'intelligence, renferment l'image de cet auguste mystère et ont, au fond d'elles-mêmes, le Verbe conçu et l'amour procédant. C'est le langage même de saint Thomas que j'emprunte. Hé quoi! dans le monde de la charité, ne retrouverions-nous que le rôle unique de la volonté qui donne et non de l'intelligence qui enseigne? Dans la vie éternelle de Dieu le Père, la connaissance ou l'enseignement précède logiquement l'amour, et c'est par la connaissance que l'on arrive à la dilection. Saint Thomas ne craint pas même d'ajouter qu'à l'égard des choses qui sont au-dessus de nous, la connaissance est plus noble que l'amour : « *Nobilior est cognitio quam dilectio.* » Aussi concluons-nous avec le saint docteur que l'homme doit entrer en rapport avec tous les

êtres par la connaissance et l'amour. Principe lumineux et fécond pour la direction de la vie humaine. C'est dire que, dans la question qui nous occupe, à un point de vue essentiellement métaphysique, nous ne saurions séparer l'aumône de la parole de l'aumône de la main.

Mais si nous examinons comment Dieu a manifesté sa vie divine à l'homme pour faire monter l'homme jusqu'à lui, nous ne voyons pas que l'ordre de ses communications ait été changé. L'œuvre de la Rédemption est éminemment une œuvre d'amour sans doute, et elle se termine par une immolation qui est le dernier degré de la miséricorde qui pardonne. Mais qui est chargé de cette mission de charité? Dieu le Fils, le Verbe, la parole, celui qui nous enseigne, qui nous indique la voie, la vérité et la vie, celui qui nous apprend : « *Hæc est vita... ut cognoscant te, et quem misisti Jesum Christum.* » La Bible, qui est une préparation de l'Évangile, est une parole de beauté, une parole de bonté ; mais n'est-elle pas la parole de vérité? La Bible enseigne Celui qui doit venir, elle prépare les voies. Elle fait, pour le monde entier dans l'infirmité, ce que nous essayons de faire dans ces malheureuses intelligences dont nous soignons

les corps, en y déposant le germe du Christ futur « *Christi futuri* ». (A développer.)

Jésus-Christ, descendu sur notre triste terre et ayant rétabli ces ascensions divines qui mènent à son Père, s'est-il donc contenté d'être le guérisseur des infirmités? A-t-il oublié qu'il est la parole de son Père, son docteur? N'est-il venu que pour souffrir et guérir nos souffrances? Si les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, s'en remet-il à ses disciples du soin d'instruire ces misérables dont il redresse les membres? Il apparut pour nous instruire : « *Apparuit erudiens nos* » (TIM., II, 2). Quand Isaïe fait tressaillir Israël à la pensée du Messie, il lui montre son précepteur : « *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* »

Aussi bien, Messieurs, tous les hommes qui ont eu le sens de la charité sont venus demander à Jésus-Christ, avec la doctrine, le modèle de l'enseignement : « *Loquebatur illis de regno Dei.* — *Quotidie apud vos sedebam docens in templo.* » Jésus-Christ enseignait parce qu'il aimait. Eh bien! Messieurs, quelle doit être notre œuvre? Nous ne pouvons aller à Dieu et mener à Dieu ceux dont nous avons charge d'âmes que par les moyens que Dieu a pris pour venir à nous. Et

n'est-ce pas là comme le plus grand des privilèges que cette association à l'œuvre de Dieu? Dieu le Père crée le Fils et le Saint-Esprit par la connaissance et l'amour. Jésus-Christ, en se faisant connaître, fait connaître son Père et nous laisse le Saint-Esprit qui est charité. Nous aussi, nous sommes invités à une création, tant l'œuvre complète de Dieu se résout en une admirable unité. Nous avons à créer le Christ dans ces pauvres âmes abandonnées. Tout y est mort ou au moins somnolence. Il faut que la lumière jaillisse dans ces ténèbres : « *Fiat lux.* » — Nous sommes les continuateurs de Jésus-Christ enseignant. Les enseigner, c'est donc la meilleure manière de les aimer...

Le Père Éternel, dit Bossuet, en contemplant ses propres richesses, produit son Verbe qui est son image. Nous, en contemplant dans nos âmes les grâces que nous devons à une éducation chrétienne, nous formons également le Christ dans les âmes des pauvres, nous faisons passer de ces trésors dans le sein de ceux qui sont sans ressources. Nous produisons la connaissance de Jésus-Christ comme Dieu, nous épanchons notre intelligence et notre cœur. La charité, en effet, est-ce autre chose qu'une communication com-

plète? Or, comprendre et aimer, voilà l'homme avec toutes ses facultés, l'homme qui se donne tout entier. C'est ainsi que la vertu de charité sera absolument une, toute faite à l'image de Dieu. La bonté divine étant absolument une, ainsi que la communication de la béatitude éternelle, la vertu de charité qui s'y rapporte est absolument une aussi. Nous serons de la sorte en conformité avec la doctrine du saint docteur.

Quelle grandeur de notre mission!

La Très Sainte Vierge a eu cette prérogative de faire connaître son divin Fils aux hommes. Elle a été le trait d'union entre la divinité miséricordieuse et l'humanité dévoyée. Mais elle l'a fait connaître comme Dieu. Elle a instruit le monde. Aussi chante-t-elle avec allégresse : « *Magnificat anima mea Dominum.* Mon âme agrandit le Seigneur. » Que Dieu est petit, Messieurs, qu'il est restreint dans nos lois, nos mœurs, dans ce peuple surtout qu'on ne veut pas laisser approcher de lui! Que nos âmes agrandissent le Seigneur, c'est-à-dire lui ouvrent de nombreux cœurs et des intelligences nouvelles.

DISCOURS DE DISTRIBUTION DE PRIX

AU COLLÈGE DE RIOM, LE 28 JUILLET 1892

DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

MONSEIGNEUR (1),

N'est-ce pas une des traditions de l'Église et partant une des plus chères à Votre Grandeur, de suivre pas à pas, dans les secousses d'une époque, la marche des œuvres chrétiennes, où l'ardeur raisonnée du progrès se trouve satisfaite à l'égal du respect dû aux choses inébranlables du passé? Ces œuvres, si minimes soient-elles, outre qu'elles empruntent leur force primordiale à la pensée divine, leur suprême inspiratrice, à chaque heurt de mouvements contraires, rencontrent votre appui. Nous n'avons garde de l'ignorer.

En affirmant notre gratitude devant ceux qui

(1) Mgr Belmont, évêque de Clermont.

la partagent, nous sommes heureux, Monseigneur, de rendre hommage à l'activité tout apostolique qui nous permet, à nous, lutteurs perdus d'un grand combat, de croire, en dépit du nombre, le terrain bon à la défense. Le chrétien, a-t-on dit, est un homme pacifique qui se bat toujours ; et avec vous « la course n'est pas incertaine et les coups ne frappent pas l'air ». (SAINT PAUL.)

Messieurs, votre surprise ne saurait dépasser la mienne. Il y a quelques heures à peine, je comptais, par une habitude dont l'interruption fera plus que vous étonner, qu'il vous arriverait une parole charmante, allant plus loin que la nouveauté. Force vous sera bien, devant l'improvisé, de renoncer au charmant et au nouveau. Et La Bruyère qui s'unit à vous pour m'effrayer ! « Il y a certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le *discours public.* » Je me demande ce qu'eût dit le moraliste, s'il avait eu l'extraordinaire privilège de passer d'une lecture de décadents à l'Opéra-Comique, au Salon du Champ de Mars ou des Champs-Élysées, à la Chambre ou au Sénat ? La médiocrité (affaire de

progrès) se supporte dans les arts libéraux et peut-être dans les situations libérales. Elle s'acclimate un peu partout, comme ces maladies épidémiques dont l'intensité baisse en raison directe du nombre des sujets atteints.

Je redoute que La Bruyère ne m'offre pas une suffisante excuse. Jusqu'ici le discours public s'est présenté à vous, en cette fête, sous la forme d'un enseignement vif, chaud, humoristique, plein de ces saillies qui rassurent nos élèves en leur montrant qu'ils ne sont plus en classe. Et, vieux professeur, je traîne avec moi je ne sais quoi qui argumente, qui disserte, qui allègue sans souplesse, une façon de voir banale qui, à un examen, aurait pour pendant la banalité de la correction, je n'ose dire du correcteur. Et qui, alors, ne prendrait partie pour ces pauvres élèves, dont la raison s'étiole à grand renfort de mauvaises raisons, dont l'imagination se promène du manuel à mon discours public?

Et malgré tout, Messieurs, je vous demande de supporter la médiocrité insupportable, comme vous supportez les sons effarés d'un instrument mal touché, la vue d'une toile brossée au pouce ou mignardement peinte, en tons de porcelaine ou d'éventail, comme vous supportez discours et

discoureurs. L'accoutumance vous prédispose sans doute à vous montrer patients.

I

Je vais droit à un reproche, à une objection qu'il est de genre, sinon de bon goût, de lancer à la face de l'enseignement chrétien. Vous n'êtes pas de votre temps. Vous ne pouvez l'être ! Que prétendez-vous à la direction de jeunes gens que le présent jette dans une mêlée d'idées et de sentiments étrangers, que l'avenir réserve à des découvertes d'esprit et de cœur qui seront pour eux des déconvenues ?

Et de fait, en face de nous, cette jeunesse dont la direction semblait le moindre souci, on l'organise en associations d'hygiène morale et d'hygiène physique, on lui assouplit, on lui entraîne le corps. Elle a lendits, courses, manèges, sports. On cause avec elle en des entretiens étudiés, devenus des livres, qui naguère assuraient à un de ces directeurs de conscience l'immortalité d'un fauteuil, plus abordable que l'immortalité du bien dire et du bien penser. On traite, on

discute devant elle les grands problèmes de l'existence humaine, leurs solutions diverses.

On a compris qu'elle avait assez de l'affirmation incohérente ou de la négation brutale, du paradoxe artificieusement enchâssé dans les contours d'une langue chatoyante, voluptueuse à plaisir, que, par-dessus les couches du réalisme flatteur, de l'instinct avilissant, flottait chez d'autres l'idéal inassouvi.

Ibant obscuri soli sub nocte per umbram.

Ils allaient solitaires à travers les ombres d'une nuit ténébreuse.

Et, sur ces enténébrés, on a fait jaillir quelques rayons de lumière; à ces affamés, on a offert un pain quelconque.

Ce réveil, Messieurs, vous est connu, et je n'ai pas de noms à vous citer. Cette direction à la Sénèque, perdue dans des sentences de clair-obscur ou dégagée de pages de romanciers épris du *mystique,* du primitif, par besoin de sentir plus que de comprendre, par raffinement d'une esthétique langoureuse, suffira-t-elle à calmer les révoltes du cœur, à répondre aux exigences de l'esprit?

Parallèlement, Messieurs, avec la connaissance du temps où nous vivons, bien plus, avec l'amour de ce même temps où l'excellent coudoie le pire, nous avons la prétention de mieux connaître la jeunesse et de savoir à quelles sources puiser en vue de la double formation de sa volonté et de son intelligence.

Rude et en même temps délicate besogne que celle de l'assouplissement de la volonté au devoir! Vous vous rappelez ce tableau en raccourci de Bossuet : « Vous dirai-je ce qu'est un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne lui permet rien de rassis et de modéré. » Et c'est cette nature qu'il nous faut pétrir. Piété solide sous le contrôle du bon sens, courage dans la pratique de la vertu quotidienne, énergie dans la revendication de ses convictions, dans la défense des libertés nécessaires, zèle intelligent dans l'apostolat qui saisit tout ce qui entoure!

Croyez, Messieurs, que les théories de la raison, appuyées de l'honnêteté humaine, sont un fragile levier pour soulever ce monde de gloire et de grâce; croyez que l'Évangile, que les mo-

ralistes chrétiens nous en disent plus long et plus clair et qu'ils apportent plus riche moisson de doctrine et d'expérience.

Qui de nous a oublié cette incomparable scène où Notre-Seigneur, cheminant en Judée, s'arrête en face d'un jeune homme venu pour l'interroger? Ce n'est pas un simple regard qu'il dépose sur lui. C'est toute la profondeur de son regard divin. Puis il se prend à l'aimer : « *Intuitus eum dilexit.* » Oui, pénétrer bien à fond dans ces âmes de quinze ans, de vingt ans, y lire, en traits parfois sanglants, la lutte de l'homme céleste et de l'homme terrestre, apporter dans ce désordre la calme possession de Dieu qui est pureté et force, puis les aimer et les aimer toujours, n'est-ce pas notre rôle? Le chrétien ainsi a perfectionné l'homme. Que j'estime volontiers avec M. de Melun que « si l'on suivait à la lettre les préceptes de l'Évangile, non seulement on irait au ciel, mais on ferait le meilleur ménage avec la terre » !

On nous objectera que nous attendons tout de la grâce, et que la grâce implique la suppression de la volonté. Comme si le divin ne s'unissait pas partout à l'humain! comme si ces deux termes, le fini et l'infini, en perpétuel contact métaphy-

sique, ne devaient pas se ressaisir au domaine des faits moraux !

Ces phénomènes de l'être moral qui est le jeune homme n'ont-ils pas, d'autre part, la consécration de l'expérience consignée dans les études de nos moralistes chrétiens?

Relisez l'étonnante page où Nisard nous fait, en Bossuet, la peinture achevée du moraliste. Et vraiment, des saints Pères aux écrivains du dix-septième siècle, aux éducateurs de nos jours, quel imposant cortège! Hommes de foi et de science, vifs dans la familiarité la plus simple, féconds et puissants à analyser les mille replis où l'amour-propre dérobe les mystères de nos faiblesses, solennels quand ils commandent au nom du législateur.

Là, rien qui ressemble aux vagues exhortations de l'école néo-mystique. Si l'on n'a garde de rebuter la parole évangélique coulant en lait et en miel, on se garde non moins de bercer et d'endormir l'âme aux balancements d'un scepticisme rêveur.

Voilà notre force. Qu'on place donc, conclurions-nous avec le critique idolâtre de Bossuet, une conscience sous ce triple regard des Livres saints, des Pères, d'un confesseur, homme de

génie, quels replis pourront la dérober? Quel est l'abîme dont cette lumière ne percera pas les profondeurs?

II

Soyons justes. On nous accorde encore de façonner les volontés à notre guise, que l'on n'estime pas la meilleure; on nous accorde de faire des croyants; mais, retenus par la foi, nous échappons à la science et la science nous échappe. Le moraliste ne saurait aller de pair avec le savant. Directeurs de la conscience du jeune homme, nous demeurons impuissants à diriger son esprit.

Quel chapitre étincelant de verve gauloise, quelle ample comédie en des actes divers on pourrait écrire sur les mille façons dont on se prend, depuis cent ans, à manipuler la pâte intellectuelle qui s'appelle l'écolier? Je sais bien que le progrès s'accuse partout, que la culture se manifeste, à la fois intensive et extensive, que lettres anciennes et modernes, mathématiques, sciences, beaux-arts, forment aux programmes un superbe encadrement.

Les résultats nous rendent songeurs. Ce qui nous effraye, ce n'est pas la vraie science, la science large, rationnelle, documentée; c'est la fausse science, ou plutôt l'enchevêtrement des sciences sans méthode assurée qui puisse en asseoir les conclusions légitimes.

Les droits de la science, qui les conteste? La méthode la plus stérile pour les sciences, comme la plus nuisible aux intérêts de la foi, serait de vouloir résoudre par la Révélation des problèmes qu'elle livre tout entiers aux recherches de l'esprit humain.

Cette affirmation, que développait magistralement, au Congrès international des catholiques, un évêque dont l'éloquent souvenir s'unit à la splendeur des fêtes de Notre-Dame du Port, cette affirmation de Mgr Freppel, nous la faisons nôtre. La foi qui revendique les devoirs maintient la réalité des droits.

Et qui profiterait plus que nous, Messieurs, de la liberté du savoir? Pauvre liberté, on l'émiette, on la sert en petites tranches sur des plats peu artistiques qui s'appellent des plans d'études, et à nous, à notre tour, de servir solennellement ce menu à des convives dont l'appétit n'est pas friand de cette cuisine obligatoire.

Libres, convaincus que le champ du travail s'élargit et que, dans ce champ, le jeune homme chrétien doit se creuser un sillon, l'inactivité tuant le cœur en tuant l'esprit, que de progrès nous aimerions à tenter!

Cette histoire de l'intelligence humaine, dans ses rapports avec le vrai du philosophe, le beau du lettré et de l'artiste, le bien du moraliste, comme on nous la raccourcit à plaisir!

L'enseignement n'est-il pas incomplet, sans fondement philosophique sérieux, sans appel à l'histoire si riche de découvertes, donnant la vie à ce qu'elle touche, sans recours aux arts dont la manifestation de couleur, de lumière, de lignes, de sons, représente la pensée en une langue harmonieuse?

L'enseignement n'est-il pas isolé, rigidement emmailloté dans de vieilles formules de grammaire et de littérature? Ne sent-il pas son pédant de cent lieues?

Nous ne voulons pas plus de la routine que nous ne voudrions des nouveautés peu durables. Mais qu'on élargisse sagement les cadres, qu'on améliore en consultant et la valeur du nouveau et la force de l'esprit qui se forme.

Merci à vous, Messieurs, qui nous avez confié

sans crainte la formation de ce que vous avez de plus cher; merci à tous ceux qui accordent à notre apostolat l'appoint de leurs sympathies et (ce qui, pour nos élèves comme pour nous, a son prix) l'exemple de vies diversement mais énergiquement consacrées à relever notre pays. N'est-ce pas vous qui nous insinuez, sans fausse modestie, sous le couvert de l'amitié la plus consolante, que nous avons peu de peine à connaître vos enfants quelquefois mieux que vous et grand plaisir à les aimer comme vous?

C'est bien, en effet, de vous qu'il s'est agi, mes enfants, dans ce trop long entretien, et c'est à vous que je veux laisser ma dernière parole. Le jeune homme chrétien, ce que vous êtes et resterez, un artiste en a coulé dans le bronze le superbe modèle.

Frémiet pose fièrement son personnage (un chevalier armé) sur un socle étroit : les pieds ont si peu besoin de toucher la terre! C'est si bien le cœur, la tête, les mains qui doivent agir! De la tunique souple, dégagée, pend un bouclier, accosté à gauche d'un lion au repos, le regard tourné en face : la force qui attend. Mais c'est la partie supérieure qui trahit, qui fait jaillir l'âme. La poitrine se dilate, les bras

s'étendent aussi loin que le permet l'armure, et les mains serrent, à ne pas la lâcher, cette devise aussi vieille et aussi jeune que l'Église : *Credo,* je crois.

Foi de la prière ; — aux Catacombes, on priait debout, les bras en croix, comme des lutteurs en éveil ; — foi large, immense ; — foi d'apôtre que l'on sème des deux mains, à droite et à gauche, que l'on ne peut garder pour soi, tant elle déborde de la poitrine. Et le regard profond s'incline amoureusement avec la tête. C'est que cette foi armée s'appelle l'espérance ; c'est que cette foi étendue par ces deux mains qui propagent le *Credo* s'appelle la charité ; c'est que ce chevalier de Frémiet, ce chrétien jeune et fort, crie de toute son âme épanouie sur tout son être :

JE CROIS, J'ESPÈRE, J'AIME.

RÉPONSES

A DES SOUHAITS DE NOUVEL AN

Janvier 1890.

MES CHERS AMIS,

L'expression vive, généreuse, de votre reconnaissance, je puis aisément l'accepter. Notre mission est trop grande, trop au-dessus des vulgarités où se coudoient les travailleurs des œuvres humaines, pour qu'à chaque instant nous n'ayons pas à remonter avec vous jusqu'à Celui de qui vient tout don parfait.

Oui, mes chers enfants, c'est Dieu qu'il faut remercier, quand il ouvre à vos maîtres le chemin qui va droit à vos intelligences et aboutit non moins à vos cœurs; et, pour nous, quand nous avons pu, dans la tristesse ou la joie, peu importe, vous façonner à la foi, aux vertus chrétiennes, c'est ce même Dieu que nous venons bénir à deux genoux, lui portant, à lui, le maître

de la moisson, les gerbes faites du meilleur de ce que vous pensez, du plus pur de ce que vous aimez.

Tout n'a-t-il pas été merveilleusement arrangé en vue d'un avenir qui vous est confié?

Les dons de l'esprit, plus rares que ceux de la fortune, les clartés de la vérité chrétienne, auxquelles s'ajoutent les clartés de la vérité arrachée par l'homme aux lettres et aux sciences, quel ensemble de largesses où, à puiser, il n'y a qu'un facile effort!

Et pourtant, ce courage commun requis pour mettre à profit ces ressources est bien ce qui fait le plus défaut à notre époque. Et puisqu'il m'est si doux de répondre à vos souhaits par des souhaits, laissez-moi demander pour vous à Notre-Seigneur, de concert avec vos maîtres, d'être les jeunes gens forts, les triomphateurs de l'esprit du mal. « *Juvenes fortes estis et vincentes malignum.* »

Devenez avant tout, Messieurs, des hommes d'action. Vous avez certes des exemples qui ne sont pas sans vous donner confiance et fierté. Dieu est le grand ouvrier qui agit incessamment. Créer et conserver les millions d'êtres venus à l'existence, c'est sa vie. Il agit si bien

que la philosophie l'appelle l'action, l'acte pur.

Dans le cercle de vos études, ne donnez-vous pas la préférence aux genres littéraires où l'action domine, gouverne, met tout en relief? L'orateur dépasse l'écrivain, parce que sa voix, son geste, son regard, c'est son âme mise en action, parce qu'en lui ce n'est plus la parole à moitié morte, incomplète, mais agissante et souveraine.

Le drame va plus loin que l'histoire. Les personnages pleurent, luttent, se sacrifient, agonisent sous nos yeux, et cette action, traduite par le spectacle de la vie au théâtre, nous saisit et nous retient à plaisir.

Messieurs, il se dresse un théâtre plus vaste où nous voulons vous voir des hommes d'action, celui du monde. Là, chacun prend forcément sa place. Combien se cachent, répugnent à s'armer et jouissent de ce qu'ils ont, et de ce qu'ils sont; — c'est bien peu!

D'autres se couvrent d'une lâche, mais fréquente formule : « Laisser dire, laisser faire. »

Que leur importe si Dieu leur remet aux mains l'honneur de son nom, celui de son Église, s'il réclame les enthousiasmes et les forces de leur jeunesse?

Donner sa parole, ses œuvres, tout soi-même,

son sang, et cela avec la simplicité, la loyauté qui ne calculent pas, d'un bond héroïque..., allons donc! « *Quæ utilitas in sanguini meo, dum descendo in infernum?* » Qu'est-il besoin de mon sang? Vous me criez de monter, et je descends de corruption en corruption! Plus de sang, plus de vie, Messieurs; ce sont des cadavres qui se traînent.

Vous avez bien voulu rappeler la mémoire de notre bienheureux martyr (1). S'il s'agit de force, c'est à bon droit. Quand, il y a quelques jours, je vénérais ces ossements qui triomphent sur l'autel, au milieu de tristesses de tout genre, je ne pouvais désespérer de notre œuvre. Nous avons bien certes quelque droit à ne pas être oubliés dans les grâces d'une protection toute fraternelle.

Mais, élargissant le cadre de nos pensées, ne trouvez-vous pas étrange à la fois et consolante cette résurrection de ce que l'on appelle la poussière humaine? L'Église a parlé, et le temps s'est arrêté; et tout s'anime, prend une âme. Ce que l'on baise, ce n'est plus seulement ce front fendu par la hache, cette épaule brisée, c'est le

(1) Le Père Chanel, Mariste, béatifié en 1889.

témoin de Dieu, le saint qui a agi héroïquement, presque à son insu, et qui meurt dans un acte dernier, le martyre.

Messieurs, cette année qui se termine a vu, après cent ans, la glorification, en notre chère France, de ce que l'on est convenu d'appeler les droits de l'homme. En même temps, deux martyrs français se levaient de leur sépulcre. Glorieux et sans fracas, avec le calme du divin, dans la lumière qui est le vêtement des bienheureux, ils affirmaient, la palme à la main, d'une voix qui dépasse toutes les voix humaines, les devoirs de l'homme et les droits de Dieu.

Janvier 1891.

MES CHERS AMIS,

J'accepte avec joie et gratitude tout ce que vous aimez à me dire. La chose m'est facile. Quand j'aurai fait la part de vos maîtres, qui tous s'unissent dans une œuvre commune, — votre formation, — avec l'espoir de consoler l'Église et de relever la France, il ne me restera, à votre

service, qu'un peu de bonne volonté et de dévouement.

Vos souhaits (je n'examine que la pensée qui les dicte) ont le privilège de nous faire sortir du cercle des banalités de chaque heure, de la littérature des étrennes.

Qu'est-ce que le monde peut promettre, mes chers amis? Rien pour le présent, rien pour l'avenir. Le temps ne lui appartient pas; il ne le domine pas, il en est dominé. Le temps ne ménage pas plus les prévisions humaines qu'il ne ménage les œuvres du monde; il en fait des ruines semées de toutes parts, à l'égal de nos illusions.

Mais si nous appelons Dieu à notre secours, Dieu, le maître absolu du temps et de l'espace, si nous n'oublions pas que ces choses, qui d'elles-mêmes passent et meurent, peuvent, grâce à lui, faire œuvre qui dure; si nous n'oublions pas que cette durée est, sous les doigts divins, un instrument souple, remarquablement harmonieux, si nous laissons à N.-S. Jésus-Christ le soin de réaliser nos vœux et nos espérances, nous ne sommes plus de vulgaires complimenteurs, nous devenons les coadjuteurs de Dieu.

Vous avez raison, Mes enfants, de mêler sans

cesse et ce qui vient de vous et ce qui descend de Dieu. On ne vaut que par l'effort incessant que l'on fait vers ce qui est plus grand que soi.

Ce matin, pendant le chant du *Te Deum*, je ne pouvais m'empêcher de songer à vous, à chacune de ces élévations du cœur humain dont est rempli cet admirable cantique. « *Extolle illos usque in æternum.* » Seigneur, élevez-les donc jusqu'à ce qui est éternel. Qu'ils ne se laissent pas séduire par les fausses lumières de l'esprit, toucher par les fanges des cœurs en corruption. Qu'ils se dressent bien hauts, bien droits, par-dessus tout ce qui s'agite confusément, ce qui s'abaisse et n'a plus la force de regarder au delà. « *Extolle illos usque in æternum.* »

TOASTS

PORTÉS AU BANQUET ANNUEL DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE SAINTE-MARIE DE RIOM.

Toast du 15 *avril* 1891 (1).

Il est vraiment facile d'accepter l'éloge quand, les parts loyalement faites à ceux qui nous entourent, il ne nous reste que le charmant privilège de l'entendre délicatement donner. C'est bien là, je suis heureux de l'affirmer, le propre des œuvres qui, à l'égal de la nôtre, image de la famille, ont conquis dès la première heure les affections qui les créent et les dévouements qui les sauvent.

Avions-nous raison, Messieurs, en pensant à vous, d'écrire fièrement un peu partout notre

(1) Par suite d'une décision ministérielle dont nous n'avons pas à apprécier ici le caractère, les Maristes avaient dû abandonner le local municipal qu'ils occupaient depuis de longues années, et l'existence du collège Sainte-Marie avait été mise en question.

vieille devise : « *Fortis fiat et constans* » ? Courage et confiance ! Nous sommes forts, vous l'avez vu, de la force qui ne brise pas, mais ne se laisse pas briser ; et nous sommes forts parce que nous sommes ou plutôt vous êtes des ouvriers de longue durée, les ouvriers de Dieu qui ne finit pas, de l'Église que l'on nous dit mourir à tout moment et qui ressuscite toujours. En faut-il davantage pour nous trouver réunis à l'aise, tranquilles même au milieu des choses qui passent, vivant, non des opinions qui se heurtent, mais de la pensée chrétienne qui nous a créés et nous féconde?

Aussi bien, tous, vous êtes ici chez vous entre ces murs que vous avez relevés, sous ces cloîtres qui uniront les souvenirs de leur passé aux souvenirs du nôtre. Et qui, parmi vous, serait étranger? Tout ici se passe au grand jour, à la bonne façon française. On s'y pique encore, pour ne pas vous oublier, d'aimer les lettres, les sciences, les arts, sans trop grand souci des théories qui changent, estimant que nous, les anciens, nous n'avons pas été à mauvaise école. On s'y pique non moins d'y donner l'hospitalité au progrès, quand le progrès nous arrive avec l'estampille du bon sens et du bon goût.

Vous le voyez, Messieurs, c'est bien une œuvre commune que nous avons entreprise.

Comme aux siècles des cathédrales, l'architecte est le plus ignoré, et c'est justice. La pensée qu'il va faire chanter aux pierres, il l'a empruntée à tout un peuple, à toute une époque. Chacun apporte son bloc, sa journée, ses sueurs, plus que tout cela, sa foi, son inébranlable espérance, qui montent encore plus que les colonnes, s'élancent par delà les arceaux et les voûtes.

A vous donc, Messieurs et chers amis, nos vœux et nos remerciements, à vous les fondateurs de la maison nouvelle, à ceux qui ont été vos maîtres et les miens, architectes, professeurs, supérieurs et qui, hélas! ont cru qu'il suffirait d'aimer autant qu'eux pour bâtir après eux; à ces jeunes gens enfin désireux de confondre avec vous, par une tradition que vous ne laissez pas péricliter, l'amour sans bornes de l'Église et l'amour invincible de la France.

Toast du 5 *mai* 1889.

MONSEIGNEUR (1),

C'est bien à Votre Grandeur qu'appartient ma première parole, avec tout ce qu'elle peut contenir de filial respect et de gratitude. Nombreuses sont les œuvres que soutiennent et le zèle de votre foi et les merveilleuses industries de votre charité.

Et c'est à cet ensemble de travaux incessants que vous n'avez pas hésité à arracher quelques heures pour les donner à notre fête de famille et nous laisser, avec le charme de votre présence, le souvenir du plus bienveillant patronage.

Vous avez vu naître la nouvelle Institution Sainte-Marie, vous l'avez bénie et, avec elle, les dévouements de ceux qui vous entourent, de tous ceux qui, en un triste jour de départ, ont affirmé bien haut qu'on pouvait nous enlever de vieux murs, mais que nous garderions, toujours jeune, l'attachement de nos anciens élèves et de nos amis.

(1) Mgr Boyer, alors évêque de Clermont.

Grâce à vous, Monseigneur, grâce à ces gardiens éprouvés, l'espérance est restée notre force, d'autant mieux que devant le spectacle des abattements de tout genre des sociétés et des hommes qui s'abandonnent, l'espérance est encore plus un devoir.

Et pourquoi désespérer? Depuis le moment, Messieurs, où s'est opérée en vous l'heureuse rencontre d'esprits droits, de cœurs généreux, nous avons marché hardiment notre chemin. Tenir école de vérité, apprendre à démêler dans les chefs-d'œuvre les nuances et les exquises finesses de la beauté, aimer par-dessus tout nos enfants et créer en leur faveur un parti qui risquerait fort de sauver un pays non moins qu'un collège, le parti du sacrifice, voilà notre science. N'est-ce pas faire bon métier de professeurs, et facile métier, quand nous avons, pour sanctionner notre enseignement, la force de votre exemple?

Messieurs, on parle volontiers de progrès, de nouveautés qui s'imposent. L'Église les accepte, elle les recueille et les bénit quand ils sont, non les élucubrations d'utopistes et de rêveurs, mais la conquête de chercheurs de génie. Que craindrions-nous? Il n'y a pas de progrès contre la

vérité; il y a seulement, à l'heure signée par Dieu, des vérités se dégageant de l'obscurité et de la demi-teinte, et rayonnant triomphantes.

Au domaine des lettres, qui est proprement le nôtre, croyez-vous, Messieurs, que nous soyons des retardataires, que nous restions insensibles aux acquisitions qui n'entament ni notre caractère ni notre langue? Sans doute nous aimons la tradition, mais la tradition qui se renouvelle. Et, au besoin, vous seriez là pour nous le rappeer. Dans cette maison qui est la vôtre, que d'agréables causeries dont j'ai pu garder le charmant bénéfice! . . . . . .

. . . . . .

Avec vous, on parle de tout ce qui unit, de religion, de belles-lettres, d'art, des questions anciennes et des questions du jour, de pittoresque et de classique; on glose notre dix-neuvième siècle, sa passion de couleur et de lumière, et quand on lui a bien reconnu la trop franche allure de ses inspirations, sa vivacité, son relief, on lui en veut, à ce siècle, même dans son langage, de ne point éviter le cliquetis, les heurts et les faux apparats.

Quand vous aurez besoin de calme et de solitude, quand il vous semblera bon de reprendre,

sous nos cloîtres, un regain de vos premières années, vous serez les bienvenus, et nous les heureux. Pourquoi vous cacher que quelques-uns d'entre vous, pour bien affirmer cette intimité qui est notre joie, ont écrit ici d'excellentes pages, ou y ont préparé des conférences débordantes de vie et d'humour?

Toutefois, Messieurs, ne vous semble-t-il pas étrange qu'arrivé le dernier, sans ressources, après des maîtres qui ont été les vôtres et les miens, dont la pensée s'entoure, pour moi comme pour vous, de reconnaissante affection, j'ose parler avec tant d'abandon et de confiance? C'est que l'ouvrier n'est rien, c'est que, bâtie de dures pierres et de ferme ciment, venue de Dieu, l'œuvre est tout. Pour terminer, laissez-moi vous rajeunir une scène d'histoire. Des députés, pèlerins de Rome, demandaient au Pape des reliques qui fussent le palladium d'un royaume prêt à tomber. Ne faut-il pas au salut d'un peuple cette germination des saints ou dans des corps vivants ou dans des ossements devenus semence d'immortalité? Le pontife les conduit au Colisée, se baisse, prend une pincée de poussière et leur dit : « Allez, vous avez des reliques, de la terre des martyrs, pétrie de leur sang ; allez, ne crai-

gnez rien. » Il y a deux cents ans, Messieurs, dans ce monastère, à son début, on remuait le sol à la place où un pauvre hangar abrite provisoirement notre Dieu. La Mère de Bréchard, la fondatrice, était couchée là, morte? non, vivante dans la gloire qui suit l'héroïsme des âmes fortes, rebelles à ne pas poursuivre un dessein une fois arrêté sous le regard du ciel. Après de longues années d'ensevelissement, le corps se dresse, souple, harmonieux dans ses lignes, et le sang jaillit sur cette terre à jamais consacrée. Nous l'avons, nous aussi, notre poussière sainte, notre préservatif des chutes et des ruines. Avec elle, avec votre appui, Monseigneur, avec votre concours, Messieurs et chers amis, nous attendons fièrement le lendemain. Faite d'un tel ciment, embrassant dans un même amour l'Église, la France, nos élèves, jeunes et anciens, notre œuvre, je le proclame en jetant sur vous un regard qui rassure, notre œuvre est de celles qui ne meurent pas.

Toast du 12 *avril* 1891.

MESSIEURS,

Si la variété est le secret de plaire, jugez de mon embarras à la pensée que, depuis quatre ans, j'ai à vous répondre, et que vous ne me laissez pas même le privilège de l'imitation. Puis, coïncidence que je me garderais bien de qualifier, n'est-il pas arrivé que ma réplique a toujours trouvé en face d'elle, non un professeur (entre collègues, l'indulgence est facile), mais un avocat? Et vraiment ma cause que serait-elle devenue, si elle n'était pas la vôtre, si elle n'était pas la nôtre à tous; cause faite de dignité commune, groupant les durs à la peine, les prodigues d'efforts, les intéressés du savoir?

De plus, je me suis rappelé un vieux souvenir classique, qui n'est pas sans me mettre à l'aise. Au théâtre grec, un premier personnage donne au rôle toute son étendue, sa force; si vous le voulez, il chante en majeure; tout près de lui, ne le quittant pas, dans le même ton, mais plus adouci, presque à voix basse, un second person-

nage se borne à prolonger l'écho des émotions tragiques. — Vous comprendrez, Messieurs, ce qu'avait pour moi de charme et d'avantages ce précieux dédoublement, et je me suis hâté d'en faire ma part la meilleure.

Un des professeurs les plus largement titrés de l'Université, à deux pas, paraît-il, de la coupole Mazarin, écrivait récemment : « Si je savais un lieu où les jeunes gens se réunissent, j'irais, car j'ai beaucoup de choses à leur dire. » — Pour moi je connais ces réunions qui n'ont rien perdu au changement des murs; je viens à vous, et qu'ai-je à vous dire? Vous êtes de ceux qui ont appris, de ceux qui savent, de ceux qui retiennent.

Et n'est-ce pas le ravissement de ces intimités où l'on ne se répète rien, où l'on se dit tout, où le cœur et l'esprit se mêlent dans des affections toujours nouvelles, sans raideur, sans convention, sans rien qui refroidisse des moments où la famille ne se compte que pour n'oublier personne, dans l'échange d'une mutuelle affection?

Qu'il nous siérait mal ici, d'ailleurs, d'être sermonneurs ou régents!

Il est vrai que des associations du genre de la nôtre se propageant à l'infini, un critique se de-

mandait (gaiement sans doute) si, en réglementant les menus des banquets, on ne réglementerait pas aussi la pièce littéraire qui les termine. Un toast sur le pied d'un sonnet sans défaut!

Que, depuis Molière, on a raison d'estimer que tous les genres sont permis, sauf le genre ennuyeux! Mais, hélas! ce genre-là n'est pas celui qui a le moins de règles. Les excellentes gens qui viennent pompeusement vous annoncer qu'ils ont beaucoup à vous dire ne manquent pas de les observer.

Il faut pourtant avouer, Messieurs, que les règlements de repas sont moins dangereux que les règlements de programmes, et que volontiers, pour les premiers, en faveur de la compétence, on passerait condamnation, si on nous épargnait les seconds. Que vous auriez de peine (je m'adresse aux plus anciens) à retrouver cette rhétorique d'autrefois, simple, un peu bon enfant, mais solide, bien constituée, où le cadre ne mangeait pas la toile! A cette heure, enseigner n'est pas apprendre deux fois, mais cinq et dix fois. C'est au moins le métier du professeur. Croyez (je le dis tout bas) que les élèves simplifient le leur et modèrent les programmes.

Notre ressource serait qu'avec nos leçons ils

suivissent les vôtres, qu'ils apprissent de vous qu'il n'y a à changer que ce qui ne porte pas en soi la force de la durée, que, dans les incessantes variations de l'esprit humain, s'il faut aller hardiment où marche le progrès dûment estampillé, il y a modestie et vérité à croire que sinon tout, au moins beaucoup est dit « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent ».

Aussi bien, laissons faire ceux qui veulent penser à neuf, en un coin, avec je ne sais quel air dédaigneux pour le voisin. Ils rappellent le bonhomme de Dourdan ne pleurant pas à un sermon qui faisait verser des torrents de larmes à tout l'auditoire, et disant froidement : « Je ne suis pas de la paroisse. » Notre paroisse, à nous, grâce à Dieu, est assez grande.

S'agit-il de cette foi qui semble maintenant, de haut en bas, saisir les masses, les fondre sous les explosions ardentes de la charité évangélique? Notre paroisse, c'est l'Église.

S'agit-il d'une terre où chacun veut un lambeau de ciel au-dessus, et tout autour, avec la maison qui demeure forte du passé, cherche la vie qui ondule, s'agite en prairies, en moissons, en usines, dans tous les plis d'un sol fécond? Notre paroisse, c'est la France, la France qui a

trop bu notre sang et nos larmes pour ne pas porter d'autres fruits que ceux d'un dévouement une fois stérile et vaincu.

Enfin, Messieurs, nous sommes les hommes du savoir, de la parole divine et de la parole humaine. Le génie qui modèle la beauté dans toutes les souplesses de la grâce, celui qui l'enferme majestueusement dans la puissance, Athènes et Rome, le génie qui sait à la fois les choses de la guerre (ces choses que je retrouve si bien connues ici) « *rem militarem* », et les finesses de la parole claire, d'un son pur comme l'argent « *et argutè loqui* », le génie gaulois, le génie français, le nôtre, composé de finesse et de grâce, ce que vous n'ignorez pas, voilà notre paroisse.

Ah! Messieurs, comme il y a là de l'espace, de l'air, de l'éclat, de la couleur! comme il y a le mouvement qui fait la vie dans ce patrimoine immense, et qu'il fait bon s'affirmer en ces fêtes qui nous ramènent joyeusement l'espérance qu'avec vous il est en invincibles mains!

A tous les anciens élèves, à tous les élèves du vieux et du nouveau collège Sainte-Marie!

III

ESSAIS ET FRAGMENTS

ESSAIS LITTÉRAIRES

OCTAVE FEUILLET

(ESQUISSE D'UNE CONFÉRENCE)

Octave Feuillet disparu, c'est de la vieille école romantique que nous menons le deuil. Du romantisme en effet, fervent jusqu'au bout, il a gardé le spiritualisme vague mais sincère, la sentimentalité flottante, l'amour d'une religion qui n'est que de la religiosité, un mysticisme éthéré qui semble prolonger les horizons de l'infini, et tout cela avec une note triste qui sème à chaque pas ces larmes des choses dont l'humanité est prodigieusement féconde. Par le charme contenu de passions idéalisées traduites en une langue fine, noble, voilée à dessein quand l'homme cesse de faire l'ange et va à la bête; par l'entente raisonnée et sentie (deux choses qui semblent s'exclure) des ressources du roman

moderne, qui chez lui, sans nuire à l'observation journalière logiquement pénétrée, à la couleur plus harmonieuse que contrastante, devient un composé savant d'imagination et de sensibilité amoureusement émues, Feuillet résume bien un monde et une école. Puis c'est un oublié, un enseveli. Pensez donc que *Sibylle* et *Madame Bovary* sont contemporaines.

A ce titre, à ceux fournis par une nature riche, cultivée avec rigueur et conscience, soucieuse de l'art plus que du métier, en souvenir de succès qui ne sont pas seulement l'aumône de l'aristocratie bien traitée, le romancier, l'auteur de drames, de proverbes si délicatement tissés, de vaudevilles à esprit ténu mais français, mérite plus que le plat entrefilet d'un journal ou l'éloge banal des hostiles mettant coquetterie de vainqueurs à moins charger les morts.

Pauvre Feuillet ! Je ne sais si quelques grandes dames du faubourg Saint-Germain, de celles qui ont donné tant de larmes à M. de Camors ou à Julia de Trécœur (je ne parle pas des jeunes), lui auront fait la grâce d'une dernière visite...

... Messieurs, nous causerons du romancier, de lui seul, à notre aise et au courant de nos impressions. Le peu que j'en sais, je vous le

dirai, presque sûr de vous apprendre quelque chose (1), bien plus désireux de vous laisser une émotion bonne, franche, telle qu'en provoquent des figures sympathiques, mises à découvert, dans le jour moral qui les fait valoir.

Et d'abord, Feuillet n'eut pas même à rompre avec la bohème ; il la méconnut. Les fortes têtes du réalisme et du naturalisme, les robustes convaincus comme Flaubert, les détraqués qui forment légion, ne lui en ont-ils pas voulu d'une existence débutant placide et sereine en pays normand, s'imprégnant de classicisme à Louis le Grand, avec la honte des prix de concours, se continuant malgré les incertitudes du prélude, en dehors des secousses morbides qui, quoi qu'on en ait, sont moins la provocation, l'éveil de facultés maîtresses, que leur développement anormal et monstrueux?

Feuillet a le tort de manquer d'aventures, de celles qui vous classent à part des bons bourgeois, des philistins, des poncifs. En lettres, il ne sacrifie pas à la mode qui donne plus au pinceau qu'à la plume, plus à l'atelier qu'à la bibliothèque. Et, de fait, la mode est au genre atelier.

(1) Cette conférence devait être faite à des élèves.

Du peintre, on prend plus que la palette. Il faut que la vie déborde, halète, crie comme, la plume à la main, crieront désormais les mots, les pensées, les couleurs. Convulsions d'idées et de termes, par où s'éparpille l'être moral, vrai désordre, vrai chaos, image de cet intérieur faussement artiste où les bibelots, les plâtres, les palettes chargées, les chevalets, les toiles s'entassent en incohérence d'un goût nouveau.

Là Feuillet ne trouve point son compte. J'hésite à l'en blâmer. Il sentait trop son cru français et son cru normand.

A franchement parler, si le pays de naissance vous infuse son suc, ce je ne sais quoi qui en fait un individu bien ou mal constitué, riche ou pauvre de sang, les registres de Saint-Lô peuvent légitimement garder les noms et prénoms de Feuillet. J'ai vu cette grasse terre normande où corps et esprit respirent en vigueur, où rien n'est démesuré, heurté, où l'on ne s'agite que pour le tien et le mien. Ciel peu profond, mais clair aux beaux jours, paysages limités et par la haie prudente du voisin qui les resserre en carrés souvent peu gracieux et par les pommiers qui en étreignent l'horizon. Avec cela, de la fraîcheur par la verdure et l'eau qui babille dans les ver-

gers. Quelques jolis coins, estompés en tons effacés, surtout le soir, quand le soleil descendu noie de vapeurs violettes tournant au bleu turquoise routes toutes droites, arbres et prairies, coins que je retrouvais, effets d'imagination ou de lumière mourante, dans *Sibylle* et autres tableaux de même genre. On en sort avec la sensation du bien-être, sur un terroir opulent, aristocratique.

De cette façon, vous voyez que Feuillet doit être un écrivain bien portant et rêveur... comme un Normand pratique, me direz-vous. Non. Mais ne doit-il pas au fond robuste de sa Normandie de rêver sans que le rêve entame trop ce tempérament bien assis? Au reste, je vous abandonne cette conséquence plus ou moins péremptoire de la loi des milieux.

Voyons Feuillet dans ses livres.

Au moment même où avec Feydeau, Champfleury, Flaubert, l'esprit moderne (je me garde bien de dire l'esprit français) se révolte ouvertement contre la convention de l'école romantique, aussi démodée que la convention classique, quand il proteste avec *Salammbô, Madame Bovary, Bouvard et Pécuchet,* contre l'idolâtrie froide et fastidieuse des sentiments chevaleresques, quin-

tessenciés, contre le bric-à-brac espagnol, grec et oriental, Feuillet saisit hardiment le vieux moule et y fond son métal. Lutte qui n'est pas sans grandeur. On en compte tant qui font litière du passé et du présent qui menace de le rejoindre !

A bien chercher, on retrouverait le romancier en passant par Sandeau, G. Sand, Lamartine, Chateaubriand, Mme de Staël, jusque dans les princes et princesses de Mlle de Scudéry. Et si ce n'était faire injure à Racine, on montrerait en Feuillet la descendance de ces créatures hardies, sous le couvert du solennel, victimes de passions trop fortes et se tordant à la fin, après de sourdes luttes, dans le désespoir d'un amour criminellement consenti. M. J. Lemaître a-t-il forcé le rapprochement en laissant tomber le nom de Phèdre ?

Mais procédons par ordre. Où s'agite le monde de Feuillet ? De quelle matière pétrit-il ces caractères d'une époque, d'un temps qui va en sens inverse de l'actuel ? Et, puisqu'il se pique d'être moraliste, dans un ordre établi de passions, de sentiments, d'instincts, quelle place fait-il à la morale ? De tout cela compose-t-il une œuvre ? A-t-il une langue, un parler d'or ou d'alliage ?

N'est-il que le distributeur de pièces sans arête, où l'on démêle l'effigie usée de Sandeau, de Musset et d'autres?

Disons bien haut que le peuple qui souffre, chemine dans l'ornière des vulgarités qui tout bonnement deviennent sublimes quand, jour par jour, faites de sueur et de sang, elles constituent le devoir; que le peuple, celui de Veuillot, rude travailleur, résistant comme son mâle outil, ou celui de l'*Assommoir* et de *Germinal,* de la *Bête,* ne lira pas son roman dans Feuillet. *Roman d'un jeune homme pauvre, Sibylle, M. de Camors, Julia du Trécœur, la Petite Comtesse,* etc., continuel défilé de patriciennes, de gentilshommes et de leur monde, que l'on est convenu d'appeler le meilleur, pour peu qu'on se désintéresse de morale. On dirait d'une descente des paroissiens de Sainte-Clotilde ou de Saint-Philippe du Roule, au jour d'un mariage qui empile les bijoux et les chiffons dans la corbeille et trente-six quartiers sur le même écu.

... N'oublions pas les châteaux (Paris et la Province, on disait autrefois la Cour et la Ville), châteaux remplis de belles amazones, de jeunes élégants, qui rêvent sous un ciel d'un bleu chimérique à je ne sais quelles chimériques ren-

contres. On chasse, on se montre au Bois ou à sa loge, on flirte un peu partout, au salon blanc et or de la marquise X... ou sous les ombrages mystérieux d'un parc gentillet, d'une roche aux fées. Entre temps, les vieillards, châtelains et châtelaines, marquis et marquise de Férias, mirent les derniers restes d'une vie attristée dans un passé de chimères radieuses.

Monde aveugle, bien étroit, partant difficile à saisir, se prêtant mal à l'analyse, monde passablement monotone.

Étroit assurément: J'estime l'humanité plus vaste qu'un faubourg. Si Feuillet a pensé faire vivre l'homme sous un masque de satin, nous lui objectons que là surtout (à quelle heure s'appartient-il?) il est travesti, il pose, il se grime; temps et espace lui manquent pour se mouvoir à l'aise dans la mâle envergure d'un corps et d'une âme épanouis. Là ne s'agite pas la vie...

... Quoi d'étonnant si bientôt nous n'avons à analyser que des caractères effacés, tournant dans un même cercle de passions fausses, précieuses, raffinées!...

... Étroit, ce monde est encore plus monotone. J'en crois Feuillet passé maître en l'art de

le connaître. Que tout y est étudié : gestes, attitudes, convenances sociales et religieuses, le parler et l'écrire, et que c'est même l'étude la plus sérieuse! Vous pressentez, ainsi que dans Molière, les trois saluts, toutes les leçons des maîtres de philosophie, des maîtres de danse et d'escrime. On répète la pièce de salon mieux qu'au théâtre, dont on prend, par amour de la copie, les cabotins de choix. Et puisque, dans ces derniers temps, l'on s'est piqué de largeur, vous figurez-vous que l'entrée de l'acteur en vogue et du Juif doreur de blason mette en ce tableau la variété qui est le secret de plaire? Banque et théâtre, lieux où l'on se resserre à s'étouffer, où l'on devient automate, où, avec le même profil, on passe au guichet, à la rampe, au foyer. Voilà ce que me dit Feuillet, non pas tout; voilà ce qu'il me suggère. Là-dessus pardonnez-moi un fait divers, une historiette d'atelier, un peu vive, mais savoureuse comme la vérité.

Un peintre que je me garderai bien de nommer (je ne veux compromettre ni le peintre ni ses élèves) ne savait comment faire poser esthétiquement une de ces agréables mondaines qui accordent à sa chatoyante palette le privilège de

leurs portraits. « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite jolie. » Il n'arrivait pas même à résoudre ce problème d'une Minerve inférieure. D'ailleurs, on lui accordait si peu de temps, et, au cours de la séance, on minaudait si bien avec les mêmes airs invariablement calqués, non d'après l'antique, mais d'après le miroir!

Un beau jour, en désespoir de cause (il n'en est pas d'autre), il va droit au costumier, commande, peu importe la mesure, une toilette d'étoffe et de couleur à son choix, paye et attend. Une semaine écoulée, le portrait était fort avancé. Madame ne venant plus en séance, on s'étonne à l'atelier, on admire. Avec un large sourire médiocrement bénin, plissant ses lèvres où venait s'aiguiser l'esprit, puis, tirant un rideau qui cachait attirail et toile : « Voyez, j'ai tout ce qu'il faut maintenant, une mauvaise ébauche, la toilette et le mannequin. C'est cher, mais comme tout cela se ressemble! *Ça* servira pour les autres. »

Eh bien! ce terrain uniforme où poussent les bals, les soirées, les chasses entremêlées de conversations saupoudrées de politesse classique, d'esprit parfois, de grâce mièvre souvent, où il suffit, pour réussir, d'être l'homme et la femme

à la mode, ce terrain est-il propice aux caractères de marque?

Si un caractère (M. Taine l'exige à bon droit) a ses dessous énergiques, débordants, si le milieu est chargé d'humus, s'il absorbe le bon air et boit à souhait du soleil, la vie jaillira du moindre sillon, la créature (nous l'appelons le caractère) s'éveillera avec des os, des muscles, du sang, avec l'exubérance de la sève humaine, des passions singulières pour le mal ou le bien.

Que nous sommes loin ici, Messieurs, de natures ainsi trempées!

... Personnages gracieux jusque dans l'héroïsme, comme si les grands effets, les catastrophes accordaient le temps de compter et d'arranger les plis de son manteau pour tomber avec goût! On ne peut s'empêcher de songer à la Clélie et à Cyrus.

Il nous faudrait saisir tous ces acteurs des romans de Feuillet, les analyser, prendre un à un les éléments de leur constitution dramatique. Qu'il serait aisé de conclure que tout cela est sans doute nerveux, irrité, mais bel et bien exsangue et sans souffle qui dure!

(Ici faire l'analyse de deux ou trois caractères de Feuillet, première et deuxième manières.)

... J'ai parlé de nerfs. Eh bien, oui, ces beaux ténébreux, ces écervelés, ces rêveurs, accumulent les manies et les caprices des névropathes, et c'est pourquoi l'on peut douter de la fixité de leur conscience morale.

Vous expliquez-vous comment les romans de Feuillet qui débutent par l'idylle, l'étude à deux ou trois de la carte du Tendre, les promenades au clair de lune, sous les effluves langoureux d'une soirée attiédie, s'achèvent en crises atroces, dans les déchirements des âmes et les agonies diaboliques des corps?

Vous me direz qu'un contraste si violent n'est pas la moindre beauté du drame, que, s'il veut, Feuillet mène les grandes crises, les noue au moment le plus propre à frapper, les démêle à leur heure et nous écrase en maître sous l'épouvante, dans l'inattendu.

A porter de tels contrastes, il faut d'autres hommes. Oui, je l'admets; pas de beauté durable sans contraste, puisque le contraste, c'est la lutte d'éléments qui s'attirent et se repoussent incessamment. Nature même de tout drame, nature des passions contraires qui s'accrochent, s'enlacent jusqu'au triomphe ou à la défaite. Mais alors pétrissez-moi dans la pâte humaine des

lutteurs de palestre, et non des disloqués qui subitement, sans pudeur, dépouillant et conventions mondaines, et espérances de la foi, en habit de bal, en toilette claire, du haut d'une falaise font à cheval l'horrible saut dans l'ombre. Pour moi, je ne comprends ni Julia de Trécœur, ni Jeanne Bérangère, ni tous ces monstres extravagants dont la fin s'harmonise avec les données les plus rigoureuses de l'école naturaliste et expérimentale.

La passion ne se comporte pas ainsi avec l'homme, et l'homme est moins ignorant de ses brusqueries pour y céder à l'improviste, par un coup dernier. Caractères trop faibles et passions trop violentes. La loi des proportions est violée. La maison ne peut loger son hôte. Cariatides légères, presque ailées, qui ont beau fièrement tenir la tête, dresser les bras; l'entablement, le fronton les écrasent. Perpétuel problème de l'alliance de la grâce et de la force, Feuillet a trop manqué la charpente de son œuvre pour le résoudre. Les Grecs lui auraient donné de salutaires leçons...

. . . . . .

... Eh bien, malgré tout, malgré l'ignorance de la vie réelle, la fadeur des sentiments, le

léché, le trop peigné des paysages, malgré le superficiel de l'analyse psychologique, Feuillet n'est pas près de nous déplaire. Dites que le romantisme a vécu. « Il fallait bien que Sibylle fût charmante, puisqu'elle me charmait », avoue M. Lemaître, très peu tendre pour l'auteur, s'il l'est pour l'héroïne.

Et d'où vient ce charme dont nous nous laissons sans peine envahir? Du talent fin, délicat, souple de Feuillet, de son grand art de nouer une intrigue, de composer un drame à la façon d'Alexandre Dumas, de ces apparitions diaphanes, idéales rêveries d'une imagination riche à souhait, d'un dialogue où l'on parle allègrement, et avec la politesse de jadis, la langue la plus choisie, la plus harmonieuse.

Pourquoi cacher aussi que nous sommes aises de faire connaissance avec une société qui, sans Feuillet, nous recevrait mal, et qui, pour quelques heures, nous arrache aux réalités de la nôtre?

Je ne parle pas de notre goût inné de la fable, de la fiction, des mensonges bien brodés, et Feuillet brode sur son canevas la plus gracieuse dentelle. Que de ces romans ne sont que des contes de fées à l'usage des enfants et des femmes!

Et puisqu'il faut nous analyser nous-mêmes, le grand charme, et le charme dangereux, ne vient-il pas d'une facilité exquise d'esprit et de cœur à suivre, par attirance du mystère, les impulsions, les enthousiasmes, les extases, les désenchantements et jusqu'aux défaillances des vies les plus séductrices? On ne se gare pas, comme dans Flaubert et autres, des atrocités du terme et de la sensation; on va à l'aventure, et l'on va au bout.

FANTAISIE SUR LES *PLAIDEURS*

Lettre de Boileau à un avocat de ses amis qui n'avait pu assister à la première représentation.

Me voilà, Monsieur, décidément obligé de vous plaindre, vous si habile à rire avec esprit des parlements, des conseillers, des avocats, de toute la gent chicanière. (Vous les connaissez si bien pour avoir pris à tâche de ne pas les imiter!) Vous avez à cette heure un terrible rival. Ce qui se disait tout bas, ce qui excitait votre verve, la verve de nos amis, de La Fontaine, Furetière, Molière, ce qui égayait nos repas du *Mouton blanc,* est venu subitement éclater sur la scène. M. Racine nous a donné ses *Plaideurs*. Ah! Monsieur, comme vous reconnaîtriez avec plaisir les personnages que vous coudoyez chaque jour! Ils sont là avec leur rage du papier, des exploits, des sergents, des procureurs, avec leur langage sans fin comme les procès, plus longs et non

moins endormants que les sermons de l'abbé Cottin. Ce pauvre abbé! je m'en veux presque de l'avoir si maltraité, surtout ne l'ayant presque jamais entendu, et je me demande, à cette heure, si, même quand il y parle, il ne vaut pas mieux prendre le chemin de l'église que celui du Palais. Si vous aviez assisté à cette représentation des *Plaideurs*, comme vous auriez remercié M. Racine de n'avoir pas inventé de couleurs, mais d'avoir peint au vif ce monde d'affaires qui nous apprend fort peu le droit et vient à M. Racine d'apprendre la comédie ! D'office vous auriez nommé notre ami maître passé, votre collègue. Ne faut-il pas, en ce corps renommé des avocats, des gens avisés pour rire aux dépens de ceux qui y prêtent? Plaider la cause du bon sens et du bon goût, c'est rare au Palais. M. Racine et vous, vous en donneriez le spectacle. Cette cause, au moins, M. Racine l'a plaidée à l'hôtel de Bourgogne. L'a-t-il gagnée? Vos confrères, qui avaient envahi la salle, ont persisté à ne pas le croire, ont protesté contre ce qu'ils appelaient une attaque, une insulte, « un crime d'État », et n'ont point voulu se reconnaître en compagnie de Dandin, l'Intimé, Petit-Jean. Tout au plus, à l'exemple de leur juge,

faisaient-ils grâce à Isabelle, la seule qui ait eu les honneurs de la scène et ait gagné son procès. Il est vrai qu'elle ne plaidait pas, ou plaidait à moitié, et avait choisi Léandre pour arbitre. Ces messieurs étaient à la gêne; ils n'ont pour public que les plaideurs, et ils ne trouveront jamais que cette race-là soit gênante au Palais. Quant à se deviner sous des traits que la satire mordante de M. Racine a poussés un peu au noir, ils s'en garderaient fort. L'attaque est si nouvelle! Et n'ont-ils pas, depuis cinquante ans, pu débiter à l'aise le même grimoire? Si Aristote lui-même a daigné donner les règles, ils les appliquent en conscience. Peuvent-ils supposer que leur éloquence décline? Ne voient-ils pas M. Chapelain compter encore plus de sots lecteurs que de méchants vers?

Donc la pièce a échoué et n'a obtenu, en guise d'applaudissements, que de la froideur et quelques sifflets. Si vous me demandez pourquoi, je vous dirai que je n'y entends pas plus que vous et que je vous renvoie à M. Racine, qui vous expliquera ses torts. Certes ils sont nombreux.

Pour être sûr, chacun les comptait sur ses doigts. Et d'abord que n'a-t-il laissé de côté

Aristophane et ses *Guêpes?* C'est juste. Les bouffonneries du théâtre d'Athènes, si remplies de sel attique et d'observation, pouvaient bien suffire au peuple le plus spirituel, mais notre théâtre et notre public, sans doute plus affinés, n'en avaient que faire. Quoi! l'auteur d'*Andromaque,* cet esprit délicat, subitement si bas descendu! — Parlez-nous du *Menteur,* s'exclamaient les partisans de M. Corneille. Voilà une comédie fine et suivant les règles! L'Académie, qui a boudé le *Cid,* n'y trouve rien à redire. — Et vous, mon ami, connaissez-vous des règles pour rire? On rit des sots quand ils se présentent, voilà tout, et c'est de la comédie. Or je ne sache pas que M. Racine ait oublié de les faire paraître. Ils sont venus à temps et en nombre. Ceux qui accusent notre poète d'avoir volé Aristophane oublient que, plus qu'Aristophane et Racine, certaines gens ont travaillé à la pièce. Ce sont juges et plaideurs. — Mais leur langage? dit-on. Est-il rien de plus grossier, de plus barbarbare? Trouve-t-on au Palais

... Ces mots longs d'une toise,
Ces grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise?

Périodes bizarres, jargon que M. Racine a créé

tout exprès pour piper ses ennemis, toutes choses qui ne se sont jamais vues sur terre.

Eh bien! Monsieur, j'en appelle à vous qui du Palais savez le langage et les détours, qui retrouverez dans les *Plaideurs* quelques traits que M. Racine, toujours en quête de bonnes sources, vous a empruntés, tels que votre aimable raillerie savait nous les servir. Avez-vous oublié qu'en nos réunions, on nous punissait de dix vers de la *Pucelle,* que vingt vers étaient la peine capitale? Vous, vous protestiez; la peine de mort, vous la réserviez pour deux discours de nos juges. M. Racine, qui perd plus ailleurs qu'au théâtre, a dû perdre contre vous, et j'imagine que sans rémission vous l'avez condamné à subir deux audiences. Que faire? Il rend au Palais ce que le Palais lui a prêté.

Mais tout n'est pas fini. Il n'y a pas que les juges qui aient manifesté hautement leur désapprobation. J'ai vu gens de lettres et gens de cour hausser dédaigneusement les épaules. Je crois même que Mme de Sévigné en a dérangé sa toilette et se propose d'en écrire une longue lettre à Mme de Grignan. Mlle de Scudéry et plusieurs gentilshommes en ont retenu la première lecture. Grands dieux! on a insulté son vieux Corneille!

Puis à tous les regards n'a-t-on pas traîné sur la scène une dame de qualité? Mme de Sévigné était hors d'elle-même; elle croyait avoir rencontré naguère la comtesse de Pimbesche à l'hôtel de Rambouillet, et semblait la reconnaître, depuis son langage jusqu'à sa robe. Et comment ne pas la rencontrer? Elle plaide depuis trente ans et plus. Certes elle a commencé tôt. Un conseiller du Parlement m'a juré sur son code qu'à l'église, pour ménager à son mari le privilège d'un premier procès, la belle comtesse avait esquivé le *oui* du sacrement. Que reprochent donc MM. de la Cour à M. Racine? Lui en veulent-ils pour avoir pris parmi eux une dame qui, malgré les années,

Hé! j'ai quelque soixante ans!

chicane du matin au soir? Qu'il est difficile de satisfaire tout le monde! Aux gens de qualité les matières du Palais ne sont pas un divertissement; les affaires et leurs termes les ennuient. Aussi, en homme de bonne compagnie, notre ami introduit auprès d'eux la comtesse. Elle plaide fort, il est vrai,

Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

Elle donne volontiers la réplique, ne ménage ni notre langue ni les gens qui ne lui reviennent pas, mais elle est dame de qualité, et Chicanneau qui ignore une rivale se garde bien de tout lui refuser :

... Vous avez bon visage...

Elle a ses soixante ans.

... Mais c'est le bel âge
Pour plaider.

Et d'ailleurs, s'il le faut, M. Racine est tout disposé à diminuer quelque peu ses années, ne fût-ce que pour être agréable à ses défenseurs. Personne n'aura plus à se plaindre.

Je dois même dire, à l'honneur de la vérité, que les ennemis de M. Racine n'ont pu conserver leur maintien de réserve dans la dispute de la comtesse et de Chicanneau. Ils essayaient furtivement de sourire; ils l'eussent fait si Chapelain ne les eût menacés d'Aristote. Au dernier moment, la comtesse avait contre elle et gens de lettres et gens du Palais. Ils étaient gagnés. J'avais envie de prendre parti pour la Cour et cette pauvre comtesse et de m'écrier :

Ah! messieurs, peut-on voir souffrir des malheureux?

Mais on m'eût répondu avec Dandin :

Bon, cela fait toujours passer une heure ou deux.

Enfin, Monsieur, pour ne pas imiter l'Intimé et remonter au déluge, je vous avoue que M. Racine a contre lui moins la Cour et les juges que le goût public. Ce goût ne saurait apprécier les finesses d'une comédie qui n'en est pas une à la manière du jour, mais qui est pleine de cette franchise et de cette gaieté sans recherche prises pour de l'extravagance. « Ceux qui se moquent de cette pièce mériteraient qu'on se moquât d'eux », me disait hier M. Molière, qui s'y connaît en comédie. Je crois que M. Racine gagnera sa cause quand il trouvera de bons juges. Vous et moi, nous passons notre temps à lui en chercher. De ces personnages il en est au moins un sur lequel nous pouvons compter. Isabelle n'est certainement pas du goût du public, qui s'est demandé ce que venait faire, en cette occurrence, une aventure amoureuse. Isabelle répondrait au public qu'au milieu des procès sans nombre de son excellent père, elle n'est pas fâchée d'en gagner au moins un dans sa vie, ce dont elle n'a pas à remercier les juges, mais Léandre et M. Racine.

Nous aussi, Monsieur, remercions notre ami de nous avoir donné en français les grâces légères d'Aristophane et attendons patiemment que l'hôtel de Bourgogne se contente de ce qui charmait les Athéniens.

FRAGMENTS

SOIRÉE D'HIVER.

Ce soir, 20 décembre, notre soleil d'hiver s'est mis en frais de représentation. Il a jeté par tout le ciel des masses de lumière dorée qui descendaient petit à petit jusqu'à l'horizon.

Étaient-ils heureux, nos volcans, de chauffer pour une heure leurs crêtes refroidies! Le Puy de Dôme se pavanait en prince, ayant bu le premier à cette pluie de tièdes rayons lancés sur ses neiges comme un chaud baiser sur des lèvres glacées. Les autres qui s'étagent à la suite, plus humbles, mais avec des lignes plus douces, aux ondulations plus caressantes à l'œil, ondulations qu'on prendrait pour des torsades dénouées de cheveux s'échappant d'un casque, semblaient se redresser jusqu'à ce bienfaisant soleil. N'avaient-ils donc pas reçu, eux aussi, leur carte

d'invitation? Comme ce monde peu nombreux d'invités étalait sa toilette de bal!... C'est si rare, en décembre, que le soleil donne soirée, et d'ailleurs, cette soirée, elle est si courte, hélas!

La plaine y assistait de loin; elle tendait en vain, vers les sommets, ses arbres, ses maisons, ses toits pointus, jusqu'à ses fumées qui montaient en spirales grisâtres. Pour elle, pas un rayon. Les rayons s'arrêtaient à mi-côte ou venaient mourir langoureusement aux pieds des dômes. S'il est vrai que la nature fait encore plus penser que regarder, est-il étonnant que je me sois mis à la plaindre, cette plaine baignée dans des vapeurs d'un noir cendré qui, en guise d'écharpe, jetaient un crêpe à ses flancs? Elle était là triste, pauvre mendiant qui, à travers la clarté des lustres, voit les tourbillons de la féerie gagner de proche en proche, saisir les poitrines, monter à la tête, et lui, oublié, grelotte sur le seuil.

En une demi-heure, le ciel avait fermé les portes du salon, et les invités reprenaient leurs manteaux de brume, moins frileux, s'endormant dans une dernière caresse qui leur suffit pour huit jours.

JOUR DE BRUME.

16 janvier 1887.

Vraie journée d'hiver, froide, brumeuse, sans un coin de ciel qui s'étoffe en deux ou trois plis de rideau et laisse par là le soleil se glisser à la dérobée, ne fût-ce que le temps d'un sourire.

Aux choses ne demandez pas de formes, de couleurs, de transparences. C'est un chaos d'images grises, douteuses, s'enfonçant les unes dans les autres, se perdant à deux pas de vous comme si votre souffle suffisait à les faire se fondre et s'évanouir.

Par delà les toits d'une non moins grisâtre uniformité, sans arête un peu ferme qui les fixe en un ton plus solide sur le vague désespérant de l'étendue, par delà ces toits que les fumées de l'âtre enveloppent encore plus d'une atmosphère de vide, tous les objets fuient à tire-d'aile. Nul ne soupçonne où ils sont allés pêle-mêle, troupe dispersée, cacher leurs silhouettes embrouillées... Le ciel est pleinement gris, de ce gris sale, moite, suant l'humidité qui pénètre

les os, le froid qui glace le sang, de ce gris mêlé fadement à un noir de plomb ou d'ardoise boueuse. Impossible de lui trouver un atome de jaune lumineux qui l'échauffe.

Ah ! les gris charmants teintés de rose, ah ! les gris qui se nacrent de vert, se piquent de bleu aux extrémités des fleurs, comme au coin des lèvres ou dans le demi-jour mystérieux de la paupière des enfants et des femmes, ces autres fleurs à qui il faut si peu pour s'ouvrir. Cherchez-en même le plus léger soupçon dans cette masse cotonneuse, longue suite de buées se succédant en steppe immense, à l'infini, dans l'horizon insaisissable de ce jour qui meurt au fond bien loin dans les bras de la nuit.

Sur cet océan du vague, pas une échancrure plus blanche à simuler un morceau de voile, pas une marbrure quelconque qui le coupe et repose l'œil fatigué à la recherche d'une ligne ou d'un point. Où sont-elles, les visions de l'automne, les courbes gracieuses des collines qui, parées comme des fiancées, viennent doucement, timidement, au-devant des vallons et baignent leurs pieds moussus aux mêmes eaux? Ondulations de tous les plis de terrain, méandres de montagnes ruisselant d'émeraude qui semblent se noyer, se

fuser dans des flots orangés de lumière, montagnes dont les renflements sans nombre sont autant de palpitations de la vie échappée à leurs entrailles de pierre, lignes sévères et soutenues ou lignes aux balancements harmonieux de l'éphèbe incliné, l'affreux gris a tout envahi, tout confondu. C'est l'horreur dans l'unité.

Et le silence lui-même ajoute... Il s'est amassé dans les rues, dans la plaine, dans les bois, ossuaire de squelettes décharnés et raidis, et se prolonge lourd par delà les croupes invisibles de nos volcans éteints... Que ce sommeil ressemble à la mort!

Si au moins la rafale roulait en saccades ses sifflements aigus dans les branches gercées des arbres à nu, si elle leur arrachait en retour un cri fiévreux... Cela certes, c'est l'agonie, mais c'est encore la vie qui lutte.

... Toutes trempées de l'humidité qui tombe sur elles et se glace à leurs flancs, les cloches se taisent, pauvres vases fêlés qu'un son trop fort ou trop rapide ferait partir en éclats ou bien, indifférentes pour le deuil et la fête, essayent des semblants de hoquets, de râles qu'elles laissent à l'abat-vent le soin de compter.

Et les petits oiseaux, ces clochettes du bon

Dieu, se creusent de leurs ailes ramassées et de brins de paille un petit nid, n'ayant plus, eux aussi, dans le bleu du ciel, les envolées de leurs trilles joyeux.

Au bas, sur la terre, la neige épaissit son linceul. Tout ce qu'elle a touché, elle l'a enveloppé, serré, étouffé. Tout au plus, le long des routes, voit-on, à force de tendre le regard, des lacets noirs se profiler en s'éteignant dans la brume. Traces des piétons besogneux, des voitures dont les roues fixent aux ornières déjà faites quelques gerçures de plus.

Ce sont aussi les arbres dont les troncs dessinent richement de grandes taches enjambant les unes sur les autres et continuant de chaque côté, un peu moins effacée quand ils sont robustes, la traînée du milieu. Que l'homme allume sa lanterne, qu'il jette sur ses épaules ou à l'échine de sa bête une loque d'un rouge ou d'un bleu intense, le brouillard saisit aussitôt ce rayon tremblotant de flamme, le givre ce chiffon qui vient faire saillie ; ils les couvrent et les grisaillent. Une minute a suffi.

Tout cela, est-ce le jour? Mais quel jour n'a pas une percée diaphane, un frôlement de rayon, une vapeur moins dense qui tout à coup s'étire,

s'amincit, fine dentelle, tissu ajouré jeté sur les cimes?

Est-ce la nuit? Mais la nuit a, jusque dans ses ténèbres, une vie qui court à la sourdine. Elle promène toujours quelque ombre, larges bandes noires, hachées, fantastiques, comme les maisons enchevêtrées des ruelles avec leurs brisures découpées vivement sur le sentier de cailloux jaunâtres, ou, faute d'espace, s'allongeant sur les murs. Cela peut se lire, se dessine; cela se sent, cela fait rêver.

Ici, devant moi, par derrière, ni lignes, ni lumière, ni couleurs, ou plutôt, couleurs, lumière, lignes, tout a été enseveli sous l'abîme de l'incohérent et de l'inconnu. Rien ne résiste, rien ne se soutient, rien ne s'ordonne avec la régularité souple des choses qui vivent.

... Et devant cette nature incompréhensible, on hésite, on s'approche, on recule, on s'arrête sans mouvement. On n'a plus la force de penser, ou plutôt on pense, effrayé, à ces obscurités indécises dans lesquelles le Florentin plonge au hasard ceux qui n'ont su rien être ici-bas. Et revenant transi, haletant, traînant après moi ce cortège d'apparitions étranges, ce spectacle désolé de beautés mourant dans le froid de l'im-

puissance, de visions dantesques subitement évoquées, je me disais : « Que la terre, hélas ! en compte de ces journées grises, même aux meilleurs des hommes ! Et qu'il fait bon croire que demain le gris ne sera plus qu'une toile de théâtre qui se lève, que sur la scène de notre âme, Dieu, l'éternelle lumière, versera en éblouissants décors l'harmonie de la force et de l'amour ! »

EXTRAITS D'UN JOURNAL.

Sainte-Foy, 8 décembre 1876.

Je travaille, doucement retiré dans ma petite chambre à fresques, essayant, sans trop de fruit, de profiter de la solitude du noviciat pour le bien de mon âme et mon rétablissement physique, si la sainte Vierge me l'accorde...

J'essayerai de me faire un plan, de jeter des jalons dans ce champ des belles-lettres, si inconnu pour moi, de m'y ouvrir une route, et de commencer une exploration que j'aurais dû faire plus complètement au collège. Pauvre littéra-

ture! Que d'illusions et de regrets ne m'a-t-elle pas valu!... Allons, respect à ma simplicité d'autrefois.

J'ai eu la malencontreuse idée de continuer mes classes de dessin, que la fatigue m'obligera à interrompre sous peu. De plus le Père D..., notre hôte pour l'hiver, tout en reconnaissant le genre sérieux de M. Væsen, adopte carrément le système de M. T..., c'est-à-dire le travail seul à seul, sans guide, etc. Tout cela serait très beau si je voulais devenir rapin, mais mon ambition ne va pas même jusque-là. Comprendre le dessin, l'art, comme développement d'intelligence, crayonner suffisamment pour manœuvrer avec des commençants de collège, c'est mon seul idéal. Le véritable idéal n'est-il pas pour moi d'accepter religieusement la souffrance, expiation propice et nécessaire, et de jeter dans ces rudes sillons du champ du sacrifice des semences de la pénitence qui sauve et régénère?

18 août 1878.

Mes pressentiments se sont réalisés. Depuis mon arrivée ici, une fièvre presque continuelle me brise le corps et n'épargne guère ma pauvre

tête. Les crises d'estomac ont passé à l'état aigu et se renouvellent deux fois par jour. Qu'en sortira-t-il? Ce qu'il plaira à la divine Providence qui se joue de mon orgueil, mais ne punit l'homme terrestre que pour relever le spirituel si vulgairement tombé. Il va sans dire que je n'ai pu toucher ni un livre ni un pinceau.

Mes forces physiques ont décliné d'une façon surprenante, et si le mouvement en baisse se continue, les difficultés dans lesquelles me jetait la licence seront définitivement résolues. Rien ou presque rien ne paraît au dehors, et l'on croit plutôt à l'amour du *farniente* qu'à la maladie. Depuis longtemps, j'y suis habitué...

Retenir bien ceci. Si l'on ne recueille pas des matériaux pendant la théologie, on ne pourra plus rien faire sur ces *matières supérieures* dans le tumulte des collèges, et l'horizon intellectuel se rétrécira tous les ans. La théologie pour le fond (en particulier *de Deo uno, trino*, surtout *incarnato*, *de B. Virgine, de Gratia*), Bossuet pour la forme. Tout est là. Mais l'union de la théologie et de la forme est indispensable. Savoir développer, éclairer, mettre en relief un sujet, voilà ce qui manque quelquefois.

24 septembre 1879.

Je m'habitue peu à peu à souffrir. La souffrance peut mûrir, mais elle m'a enlevé tout ce qui est nécessaire pour réussir dans un collège. Je ferai mon devoir en attendant, sans trop de préoccupation que ma santé s'améliore ou décline. Pourquoi ce dernier terme me plaît-il davantage? Mais, hélas! il faut avoir mérité pour dire le *cupio dissolvi et esse cum Christo*. Je n'ai aucune peine à accepter ceci ou cela. Il me semble être un caillou que l'eau roule à son gré. Si cet état où m'a amené la souffrance physique et morale se surnaturalisait, il me serait encore profitable.

IV

LETTRES

LETTRES

SUR JOUBERT. — SUR L'ART.

A Monsieur ***.

1er décembre 1881.

. . . . . .

Que Joubert, mon bien cher ami, soit devenu votre compagnon, dans vos promenades solitaires au Luxembourg, je ne m'en étonne pas. Il était bien fait pour vous gagner par lui-même. Si vous l'avez connu par nos entretiens, ainsi que vous le dites avec trop de bienveillance, vous l'apprécierez mieux sans moi. Vous n'avez qu'à vivre avec lui pour sentir tout ce qu'il y a de fin et de profond à la fois dans ses pensées si habilement ciselées qu'on ne saurait autrement les vêtir. On dit Joubert l'auteur des délicats; en cela, vous n'aurez rien à contredire. Ce

que je vous envie, ce sont vos longues séances aux musées. Ne vous estimez pas trop barbare, trop Auvergnat. Vous vous calomniez et, du même coup, vous calomniez notre pays. En dehors des études techniques que réclament les arts, peinture, sculpture, etc., il y a, dans toute intelligence cultivée, un goût naturel que la contemplation des belles œuvres épure sans cesse et qui parfois dépasse le goût des artistes de profession. Voyez Rio et Montalembert, tous deux acharnés à faire revivre les grandes figures du moyen âge. Rio n'a jamais tenu un pinceau et une palette, jamais broyé de couleurs. N'a-t-il pas mieux saisi l'âme de la peinture, l'idéal artistique, qu'une masse de peintres s'obtinant à ne pas étudier les maîtres et, au nom de la liberté, réalisant leurs rêves, c'est-à-dire le néant?

Continuez vos visites au Louvre et au Luxembourg. Vous serez étonné (vous l'êtes déjà) des larges horizons qui s'ouvriront devant vous. A. Tonnellé et Ch. Blanc vous seront d'un grand secours pour achever, perfectionner ce que vous aurez appris par vous-même; mais rien ne remplace la méditation personnelle, cette deuxième vue de l'intérieur qui réforme les vues étrangères. On comprend le beau, vous le savez, non

tel qu'il est, mais tel qu'on est. Vous voilà donc muni des meilleurs outils.

Et votre étude sur *Tartufe*, où en est-elle? S'il m'était donné de pouvoir écrire et parler, le sujet me tenterait, tant il a suscité de pages mal pensées, de déclamations ridicules. Si notre Molière revenait, il aurait ample matière à nous créer un nouveau Rabagas, un Tartufe de la politique. Vous me direz le résultat de la conférence, qui sera, j'en suis convaincu, beaucoup plus à votre avantage qu'à celui du personnnage de Molière.

. . . . . .

J'ai appris le départ pour Rome de M. l'abbé Perraud. J'espère que son absence ne sera pas que momentanée, et qu'il pourra vous aider de ses conseils et de son expérience si autorisée. Ce sera ma consolation de vous savoir à meilleure source. Quel immense besoin nous avons de caractères fortement trempés, de natures chrétiennes! Remerciez Dieu qui vous a grandement préparé à la lutte. « *Certamen forte dedit ei ut vinceret.* »

A PROPOS D'UN MARIAGE. — PROMENADE ET PEINTURE.

Au Père ***.

Riom, 30 novembre 1882.

Que vous avez eu raison de préférer, ainsi que vos parents, une position ordinaire, mais toute pleine d'honnêteté, à quelque chose de plus brillant (1) ! Que d'horribles misères sous les dehors de la fortune, de l'aisance, pour ne pas parler du luxe ! L'union dans la communauté de la même foi, des mêmes espérances, dans les mêmes sympathies, c'est là le grand secret d'être heureux, au moins de ce demi-bonheur que Dieu donne sur la terre. Une de mes grandes tristesses, à mesure que j'avance dans la connaissance de ce pauvre monde, est d'être arrêté, à chaque instant, par des spectacles dont je prie Dieu de vous épargner la vue...

. . . . . .

En plus des longues causeries qui me retenaient auprès du Père..., j'ai profité à Belley de

(1) Le Père *** venait d'annoncer au Père Imbert le mariage de sa sœur.

trois ou quatre jours moins mauvais pendant lesquels j'ai fait trois petites études que je vous montrerai. Le paysage était superbe. Avec la solitude, que l'on peut peupler à ravir (quand votre nom vient à la mémoire), des teintes d'automne, des jeux de lumière sans fin à travers une nature qui semblait se parer pour une fête presque avant de mourir. Quelles heures délicieuses j'ai goûtées, et qu'elles auraient été plus belles, si nous avions pu échanger nos pensées! J'ai peint trois croûtes sans nom. Qu'y faire? Au moins j'ai joui, j'ai compris confusément ces scènes ravissantes que seul sait peindre le pinceau de Dieu; et, à défaut de bonnes toiles, j'ai emporté de mes courses le désir de refaire les miennes. Assurément, la solitude vaut mieux que le tapage humain. De travail sérieux, il n'est pas question. A ma décharge vous savez que ma tête s'en va, comme les feuilles d'automne. Plus de mémoire, peu d'idées, l'impossibilité absolue d'en coordonner. Avec les apparences d'une maison qui ne demande que des réparations, je suis tout en ruine. Aussi vous me féliciterez d'avoir rempli ces pages. Il me fallait du courage, et l'attachement que je vous ai voué. A vous, bien cher, il faudra, si vous

allez au bout, plus de courage encore et de dévouement. Me répondrez-vous? Je le mérite peu. En tout cas, sachez que tout ce qui me viendra de vous me sera baume et joie dans l'âme. Nous serons ensemble. Avec les gens qu'on aime, cela suffit. Or qu'est-il besoin de vous dire que je vous aimerai comme un frère, autant et aussi longtemps que vous me le permettrez?

Croyez donc, non à l'efficacité de mes prières (j'attends plus des vôtres), mais à la sincérité de mon dévouement en Jésus et Marie.

EXHORTATION AMICALE A UNE PRÉPARATION DE THÈSE

Au Père ***.

Novembre 1888.

Comme votre lettre m'a fait plaisir! Elle est si bien vous, avec votre douceur qui efface les angles et voit en lumière les natures, même les plus sombres, comme la mienne! Pourquoi me répétez-vous sans cesse que nos vieilles causeries vous seraient bonnes, utiles, etc.? Et moi, je ne reçois rien sans doute! Si vous n'étiez si

franc, si vrai, je vous mettrais dans la catégorie des gens à épithètes. « Amas d'épithètes, mauvaises louanges. »

Mon pauvre ami, plaignez-moi et priez pour moi. Voilà ce que je vous concède à mon égard. Humainement parlant, je suis, cette année, dans d'excellentes conditions de calme. J'ai refusé tout ce qui ne touche pas à ma classe, et me sens bien dans ma petite chambre, où malheureusement il y a trop de vide pour Dieu...

A propos, pensez-vous à préparer vos thèses de doctorat? Il le faut à tout prix, parce que vous pouvez composer et que votre modestie (au reste, la modestie, c'est le bon sens) n'aura rien à souffrir. Mettez-vous doucement à l'œuvre. Le *dolce* est même un moyen de voir juste. Choisissez deux sujets et recueillez à loisir des matériaux. A vous je puis dire ceci : 1° apprenez à écrire le français, et 2° n'oubliez pas qu'il faut écrire latin. Vous avez, mon bien cher, et j'ai comme vous le style conventionnel de fabrique normalienne, long, sans vie, sans couleur. Allons, passez au métier. Je vous promets de revoir les épreuves... Si je pouvais quitter cette vie des collèges et étudier tranquillement à l'abri de la règle des grands séminaires ou ailleurs, et me refaire !

THÉATRE DE COLLÈGE. — ADAPTATION D'UNE PIÈCE DE FRANÇOIS COPPÉE.

Riom, le 18 avril 1886.

MON CHER AMI,

Je vous en voulais de ne pas m'annoncer le résultat de votre soutenance. Enfin tout est pour le mieux, et vous voilà débarrassé d'un gros souci... Que vous devez trouver le Luxembourg mieux feuillé, causant mieux avec vous...

... Que vous dire de moi que vous ne sachiez? Tout y est vieux comme un palimpseste. Comment! vous me parlez de *scène?* C'est une honte. Figurez-vous donc que j'ai été chargé de préparer je ne sais quelle soirée littéraire, dramatique, dont l'imprimeur et le costumier des Français ont fait les frais principaux. Tout est tombé à plat. Mon morceau de résistance, ce que les peintres nomment le *clou*, est encore tout épeuré des sifflets qui lui ont été administrés à foison. C'était un pauvre rapport. Rien de plus triste qu'un pareil sujet académique. Je comptais faire passer les chiffres en assaisonnant le tout d'une pointe d'esprit. Mal m'en a pris. L'auditoire, qui doit descendre des Athéniens

de Périclès, m'a renvoyé aux calendes grecques. Malheureusement pour les écoutants (je parle de quelques-uns), quand il y avait *esprit,* j'avais emprunté, et à bonne banque. Peut-être que cette monnaie-là n'est pas encore dans le commerce. Je plaisante. En somme, j'ai ce que je méritais. Et pourtant, en retors que je suis, je me proposais de vous envoyer les deux premières pages de cet abominable morceau écrit en un quart de nuit.

La soirée s'est terminée par quelques scènes de François Coppée, un des meilleurs de l'école des Parnassiens. C'est vous dire que je partage votre opinion sur les stylistes. Grand culte de la forme, non de la forme venant d'un seul bloc, en grande coulée, mais de la forme en pièces dentelées, ciselées, ouvragées comme des nielles du seizième siècle.

Coppée était inconnu par ici. Mon innovation a semblé maladroite. Je prends mon bien où je le trouve. Le plus grand malheur a été que ce pauvre Coppée a dû subir des opérations de la dernière gravité. J'ai taillé, coupé, cousu, etc. J'ai même dû insérer quelques horribles vers à côté des siens, et, pour l'honneur littéraire de quelques amateurs, on s'est trompé à l'embran-

chement des routes; je veux dire qu'on a donné des coups de pied au lion et qu'on a épargné l'autre... Pure affaire de famille. Je doute que Coppée ait jamais subi pareille avanie. Et si j'ajoutais l'interprétation!... J'avais présidé aux exercices.

Est-il possible d'aller à ce comble d'audace?... Enfin, mon cher ami, pardonnez-moi, et croyez que c'est à contre-cœur que j'ai opéré ce massacre des innocents. D'ailleurs, il en est qui s'attaquent à Racine. J'invoque les circonstances atténuantes.

Je vous glisse un programme de notre séance. Vous pourrez au moins juger du papier et de l'impression. Un excellent sujet eût été une de nos causeries. Je vous aurais fait chorège. Une circonstance ne m'a pas permis de faire lire le devoir sur les *Précieuses*. Heureuse circonstance! Fléchier aurait été froissé. De tout cela, il me reste de la fatigue et le plaisir d'avoir employé à l'étude de bonnes heures qui, avec vous, fussent devenues excellentes. En juin, nous reprendrons nos promenades et nous nous disputerons sur Bourget, Coppée, Sully-Prudhomme...

Que vous devez me trouver peu sérieux, mon cher ami! Mais pourquoi m'avez-vous accordé le

droit de tout dire? Je suis un peu prédicateur, j'abuse plus du temps que de l'éloquence. Je sors d'une préparation d'examen et j'ai plaisir à divaguer. Arrêtez-moi.

Les vacances de Pâques me permettront de vous ennuyer encore longuement. Tenez-vous sur vos gardes.

N'oubliez pas de confier à la sainte Vierge toutes les misères, les tristesses de celui qui est tout heureux de se dire

Tout à vous.

MALADIE. — USAGE DE LA SOUFFRANCE.

Au Père ***.

Riom, 30 avril 1886.

Je suis en retard avec vous comme avec beaucoup d'autres dont le souvenir me trouble moins que le vôtre. Qu'y faire? Je renonce à répondre aux amabilités qui me sont dites et qui me sont faites, tant ma mauvaise santé m'oblige à compter avec le temps. Vous le savez d'autant mieux que vous n'êtes pas des plus valides. Que de fois on n'a à sa disposition ni son corps ni son esprit! Quand les vacances arrivent, c'est la prostration

qui fait place à la fatigue du travail ordinaire. Je me jette alors sur un fauteuil, et j'attends que les nerfs aient joué. Si j'avais été plus fort, je n'aurais pas manqué d'aller passer avec vous quelques bonnes heures, sûr de me retremper un peu. Mon pauvre ami, tout va mal, très mal. Me voilà réduit à ne pas pouvoir dire la Sainte Messe, à traîner dans l'ornière de la vie religieuse, etc.

Vous allez me croire triste, assombri. Au fin fond de l'âme, oui. A l'extérieur rien ne paraît. Je vais mon petit chemin sans trouble.

... Je ne crois pas avant bien des années à la possibilité d'une résurrection. Soyez, mon bien cher ami, de ceux qui la préparent. Science et foi, tout est là. Mais il faut des deux un mariage indissoluble.

Je me connais, et demande plus que jamais la plus modeste obscurité. J'espère, avec le secours de vos prières, que cette année me profitera pour le ciel plus que pour le monde des lettres. Toutes ces épreuves me trouvent habitué, mais toujours aussi mal préparé. Je suis convaincu que le bon Dieu, dans son incompréhensible miséricorde, m'accorde en elles un moyen efficace de quitter les bas-fonds où je

languis tiède et sans vie divine, pour respirer l'air de la forêt du surnaturel. Priez pour que je corresponde à ces voies de miséricorde et de salut.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE.

MON CHER AMI,

J'aurais voulu répondre plus tôt à l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez. La maladie et mille autres choses m'ont retenu jusqu'à la dernière heure. Puis, faut-il vous l'avouer? je traîne avec moi un tel fardeau de misères que je redoutais pour vous mon souvenir, en un jour où tout est joie, pureté sans nuage.

Vous allez monter à l'autel, *ad Deum qui lætificat juventutem,* et que de fois il m'a fallu interrompre cette sublime ascension que m'interdisaient mes faiblesses physiques, me punissant de mes faiblesses morales! Mais Dieu soit béni pour vous et en vous! Demain le Seigneur sera avec vous, et dans toute sa plénitude. Ce sera le terme de la course qu'il a tentée, pour arriver à votre âme. Il me semblait bien, il y a une quinzaine d'années, qu'il vous avait marqué du sceau

de sa prédilection, qu'il vous cherchait, qu'il disposait des ascensions en votre cœur, qu'il marchait, qu'il courait en ce cœur pour en atteindre les sommets et y disposer son autel, où demain vous allez vous unir dans les liens du plus ineffable amour. Et si tout ce mystère se dévoilait quelque peu à moi, jugez si j'aurais voulu assister à son entière révélation, à l'illumination, à la transfiguration de votre être par la communication de Notre-Seigneur, *Dominus tecum*.

Cette joie m'est défendue, mon cher ami, et je m'accommode de cette peine comme de tant d'autres. Je sais qui vous assistera ; les anges que saint Jean Chrysostome voyait inclinés devant le Dieu de l'Eucharistie, et peut-être, je l'espère, d'autres anges de la terre qui vous ont préparé à l'autel, qui ont pétri votre âme pour offrir dignement le pain, pur froment céleste, et le vin qui fait germer les vierges. Voilà la meilleure couronne à votre jeunesse sacerdotale. Je ne revendique qu'une chose, un souvenir de bonne et sainte amitié quand vous tiendrez en main l'Auteur de toutes grâces. Oh ! oui, mon cher ami, j'allais dire, mon cher enfant, et pourquoi pas ? Vous savez si je vous aime, mon cher ami.

Vous souvenant que je vous ai précédé dans la voie sainte, que je vous ai donné la main, que j'ai pensé et souffert avec vous, demandez avec supplication : « *Ne, postquam aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* »

C'est le seul mémento que je réclame de la sympathie que vous m'avez toujours généreusement accordée. Si ce mémento ne peut retomber sur moi en bénédiction qui me relève, qu'il efface au moins en vous les impressions moins bonnes que ma vie a pu y jeter.

Il est doux de marcher côte à côte, d'échanger des joies et des tristesses, des aspirations sans fin ; mais aussi, pour l'aîné, pour celui qui a vu davantage, quelle lourde responsabilité !

« *Væ autem illi per quem scandalum venit.* »

Ainsi je ne vous offre pas de prières ; je vous en demande.

Que ces prières effacent la malédiction, et ce sera tout.

Je ne vais pas plus loin, ma tête me refusant son service. Depuis la sortie, ma santé a encore baissé, et je suis tant et si souvent découragé que les forces me manquent même pour vous.

Adieu, mon cher ami, marchez fortement dans la grande voie qui s'ouvre devant vous, et

restez toujours celui que vous serez demain. Lundi votre saint patron vous aidera. Quelle heureuse coïncidence !

Je vous embrasse en N.-S.

Tout à vous.

RÉPONSE A L'ENVOI D'UN MEMENTO.

A Monsieur ***

Décembre 1887.

MON BIEN CHER AMI,

Je vous remercie de votre bonne lettre et des deux memento qui me rendront plus présent, s'il est possible, le souvenir de votre excellente Mère. Vivre avec ceux qui sont vivants de la vraie vie, quelle douce chose ! Le cœur et l'esprit y retrouvent tous les épanchements d'autrefois avec la sérénité que donne la pensée de l'infini.

Bénissez et bénissez mille fois Dieu de vous avoir mis, trente ans de votre existence, en face d'une âme dont toutes les délicatesses vous feront oublier les vulgarités de la vie.

Mes prières et mes larmes (j'en ai plus que de prières), je vous accorde tout cela et pour votre

bien et pour votre succès. Votre conférence réussira, j'en ai la conviction. Le sujet est plein d'intérêt, et votre manière de l'entendre n'en diminuera pas la richesse. Je vous demande de m'annoncer le résultat sans fausse modestie. Nous pouvons nous parler à l'aise. Ni l'un ni l'autre ne savons nous regarder comme des oracles en belles-lettres. Mais la modestie ne va pas jusqu'à ne pas être content d'avoir fait quelques pas de plus dans le chemin du bien dire et du bien peindre. C'est plus que fini en ce qui me concerne. Raison de plus pour jouir de vous-même dans ce que vous écrivez. Vous me passerez cette fierté qui en vaut d'autres.

CONSEILS LITTÉRAIRES.

Mai 1888.

MON BIEN CHER AMI,

Quelques mots avant de vous renvoyer votre manuscrit. Je l'ai lu et relu. Vous avez des choses excellentes, bien trouvées, bien senties, bien vues, mais... (il y a un mais, puisque je dois être franc) il manque un peu de métier. C'est bien à moi à vous faire la leçon ! Enfin, vous le voulez.

Voici quelques observations que vous saisirez au vol, si vous le jugez à propos :

1° La description est maigre à certains endroits, incomplète, pas assez *vue*. Remarquez que ce serait assez, si vous n'annonciez pas que vous allez faire de la *couleur documentaire*. Vous entrez en plein dans le genre des coloristes à petits tableaux; donc il vous faut faire œuvre d'atelier de genre.

2° La description fait défaut là où elle est le vêtement obligé de votre personnage, où elle le fait valoir. Ainsi cette femme, cette ombre rencontrée, où la placez-vous ? Vous ne lui donnez pas de fond pour votre rencontre. Elle doit avoir un *coin de préférence*, une *clientèle de préférence*. Il faut à tout prix que les lieux parcourus, les personnes vues la saisissent au cœur, rendent sa mendicité plus poignante en réveillant ses souvenirs de jeunesse passée. Dans son *Rêve*, Zola (que je n'ai jamais lu que dans cette œuvre passable) vous colle son orpheline contre le porche d'une église, en fait une statue de pierre froide comme celles qui garnissent les niches de la cathédrale. La mise en scène est parfaite.

3° Au dépouillement de ces papiers qui sont les joies anciennes, et qui sont encore celles du

présent, votre personnage est trop une ombre. Comme son âme doit s'agiter, se repaître de ces débris de la fortune de son esprit et de son cœur, comme elle doit être inquiète, pressée de saisir de vous un regard, un je ne sais quoi qui lui fasse croire qu'elle est comprise, comme elle attend l'heure d'être fière pour un instant, l'instant de votre sourire sur ces pages jaunies! Sa figure morale et sa figure physique sont trop dans le brouillard. Vous l'avez prise dans les ténèbres de Paris, cachant sa marchandise et sa misère, vous la reprenez dans un taudis. C'est toujours noir d'opposition. Je voudrais un peu de lumière, quand la femme de vingt ans reparaît, un rappel des clartés d'autrefois... Ce serait votre coup de soleil dans la nuit. Pourquoi ne feriez-vous même pas se glisser à la dérobée un rayon de lumière matérielle venant donner cinq minutes d'épanouissement aux loques, aux papiers, aux feuilles sèches, comme la revue de ces débris fait épanouir l'âme de la mourante?

Je vous écris à tort et à travers. Je n'avais qu'un quart d'heure. Je n'ai pas osé mettre des notes sur votre manuscrit. C'eût été plus pratique. Si vous m'envoyez la permission, je ferai le pédagogue.

En résumé, vous avez là un charmant morceau dont il serait plus long de détailler les qualités que les défauts.

On vient de me prendre les quelques minutes qui me restaient. Je termine par force.

A bientôt, j'avais beaucoup à vous dire.

SUR M. DE VOGUÉ.

Mai 1888.

MON BIEN CHER AMI,

Je vous en veux de ne m'avoir pas annoncé le succès de votre conférence. Ignorez-vous que je me mets au nombre de ceux qui jouissent le plus des heureuses choses qui vous arrivent? Et que pouvait-il vous arriver de mieux? Je laisse de côté le tapage flatteur de la masse (fût-elle aristocratique), toujours aise d'entendre bien parler d'un homme d'esprit et d'un fin lettré. Mais si l'homme d'esprit et fin lettré accepte l'éloge que l'on fait de son œuvre, admis que les gens de cette espèce se piquent d'aimer mieux le blâme que l'éloge des médiocres et des sots, il reste que vous avez su finement louer et que vous avez gagné plus que l'auditoire.

Le sujet vous a bien inspiré. Vous connaissez

mon faible pour M. de Vogüé. De la couleur, assez pour contenter les peintres; de la lumière, de l'éclat, mais qui charment les yeux en les reposant; un je ne sais quoi qui dégage l'artiste à la bonne manière, le moraliste, le critique, etc. Il y a de tout dans ce bazar, mais les articles, de vrai choix, sans contrefaçon, sont vendus en Orient par un Français de marque. Tout y est aussi honnête que bien travaillé. Voilà des diplomates qui font à ravir les affaires de la France, celles de son esprit et celles de sa politique. C'est si rare. Allons! Taisons-nous. Qu'est-ce que ce russophile parisien peut attendre d'un provincial auvergnat, et compte-t-il qu'entre des heures de fatigues, on guette des échappées pour lire en gourmet quatre ou cinq pages qui consolent des parloirs et des classes? Si je me flattais pourtant d'être encore un de ces bons lecteurs, de ceux qui goûtent d'autant mieux le régal, qu'ils savourent à loisir leur part dans un coin perdu, sans l'habit noir et les compliments d'usage dont les invités ont plein leurs poches, je serais passablement dans le vrai... Si vous n'aviez pas fait votre conférence, j'aurais essayé un article. Je m'en tiens à Jules Lemaître que je vais ébaucher pendant les vacan-

ces. L'opération terminée, je vous l'enverrai.

Adieu, j'ai volé une demi-heure à mes bulletins. Quarante heures d'examen! Il me fallait venir à vous et me reposer en si bon lieu.

Priez beaucoup pour moi.

QUESTION D'AVENIR. — A PROPOS D'UN FAUTEUIL ACADÉMIQUE.

Décembre 1888.

MON CHER AMI,

Je vous en veux de m'avoir écrit une lettre aussi découragée. Le temps passe. Et qu'importe, s'il passe bien? Vous savez qu'il est dur pour ce qui se fait sans lui. Si quelques esprits heureux lui échappent, se contentent de lui faire salut à la dérobée, et par là ont plus de légèreté, d'envolée, *rara avis*. Les pays et les tempéraments moyens, ceux qui ont de lentes moissons, mais abondance de grains, ne se plaignent pas que les saisons se succèdent en procession, sans marcher les unes sur les autres. C'est vous dire que je me demande en quoi votre vie est manquée. Je ne parle pas de son orientation vers les choses de Dieu. Elle a trouvé là un point fixe qui ne saurait lui faire

craindre les mille ébranlements de ce chétif monde. La formation intellectuelle, les lettres, les arts! Mais je ne vois pas que tout cela soit si piteux que vous voulez le dire. Vous n'avez rien produit, vous êtes seul, ne pouvant espérer vous établir à votre goût, votre position étant trop cosmopolite...

Je fais le tableau en brun noir pour vous satisfaire. En quoi tout cela est-il si affreux? Attendez patiemment, plein de confiance en Dieu qui vous mesurera sa miséricorde sans compter, et avec plus de confiance en vous. C'est ce qui vous manque, mon cher ami. Faites donc couler jusqu'à vous le trop-plein des voisins.

Je viens de lire d'une seule traînée (c'est bien le mot), de regard et d'esprit, votre nouvelle longtemps négligée. Je n'en ai qu'une impression, sortant d'examen la tête fort endommagée. L'impression est bonne. Vous me savez incapable, non de me tromper, mais de vous tromper en ce que je crois juste et vrai. Je vais reprendre votre travail page par page et l'étudier assez pour vous dire ce que j'en pense. Il ne m'est rien resté d'assez fixe pour vous le dire, en ce qui concerne les détails. Je vous l'enverrai par fragments avec les annotations qui me sem-

bleront justifiées. Vous êtes parmi les peu nombreux à qui j'ouvre aussi franchement l'esprit que le cœur, convaincu que l'un n'a pas plus à cacher que l'autre.

. . . . . .

En parcourant les nouveautés d'étrennes chez Ribou-Colay, j'ai découvert un ouvrage sur la Tunisie qui m'a paru des plus intéressants. Il est plein d'aquarelles habilement enlevées. On les dit très fidèles de coloris. Dans ce cas, l'Orient est encore plus violent que je ne croyais. De plus en plus ma pochade de rue à Alger me gêne. Gardez-la pour un effet de nuit.

Les aquarelles en question sont de Lallemant.

. . . . . .

Le Père *** n'a pu réussir près de Mgr d'Hulst, qui prêche à la cathédrale de Lyon le panégyrique de notre Bienheureux. Je fais pressentir Mgr Freppel ou le Père Monsabré. Pourrez-vous refuser de porter un toast ?

Décidément, on me croit quelque chose, mais je le payerai cher. D'excellentes gens, saisissant une place vide de correspondant à l'Académie de Clermont, n'ont pas estimé mieux faire que de penser à votre serviteur. Vous pouvez ima-

giner ce que je pense de ces réunions où, à tous points de vue, je n'ai pas ma place. J'ai refusé. En dehors des raisons graves qui nous rejettent dans l'ombre, je n'ai rien de ce que réclament ces réunions où l'étiquette, les manières de salon, jouent les jeunes premiers, et la littérature les duègnes. J'excepte les aimables qui me jugent trop bien. Au reste, c'est entre nous.

Je suis long, ce soir, plus découragé que vous et pour cause, et attendant que la Sainte Vierge conclue miraculeusement ce qui ne saurait bien se terminer.

Adieu.

SUR LOUIS VEUILLOT. — LE RÉALISME RUSSE.

A Monsieur ***.

Mars 1889.

MON BIEN CHER,

Que je suis heureux du succès de votre démarche et comme j'applaudis de grand cœur à tout ce qui sort de bon de votre esprit! M. *** pourra explorer la carrière en connaisseur et en extraire de solides blocs que vous taillerez en

fin. Nous avons besoin qu'on donne en nous le premier coup de pioche, qu'on tâte le sol et qu'on aille aux meilleurs gisements. Vous ne sauriez croire combien je vis de votre vie littéraire (je ne parle pas de l'autre), combien je jouis, moi qui jouis si peu, de votre pensée qui a pris corps et se met à marcher pour s'essayer au plein air des champs qui fortifie sans griser...

Que vous ai-je dit au sujet de Veuillot? Je l'ignore. Il me semble que nous avions reconnu ensemble qu'il devait son talent fait de force et de douceur grâce à une désespérante souplesse, à son sang de plébéien, comme une langue tire sa vigueur du parler de la foule, qui est un parler tout en sang, en nerfs et en muscles.

Le peuple donne le mot franc, l'expression franche, la pensée franchement solide. Ses mots, ses pensées, ce sont à lui ses enfants intellectuels qui naissent sans le secours du médecin. D'ailleurs, il a moins d'idées, moins de celles qui encombrent, les idées raffinées, mièvres, d'un jour, d'un salon, d'un ministère. Puis le peuple souffre, lutte, vit de peu avec rien, ignore le luxe, les détails de la vie. Qu'il donne un écrivain de sa race. Un Veuillot ne s'amusera pas à la parure des mots et des choses. Il parle comme

il vit, simplement, mais en ouvrier qui a des membres. Il ne raffine pas, sachant qu'il faut compter avec le temps quand on a son pain à gagner... Tout cela se fait inconsciemment dans les esprits d'élite qui naissent l'outil de l'artisan à la main, en attendant qu'ils en manient un autre. Vous auriez peut-être à dire que Veuillot naissait avec *tout ce qui crée ou conserve une langue,* sans les défauts qui amènent les langues à la décadence : son origine avec cet intérieur d'énergie à la lutte pour la vie, ses premières années au grand soleil du bon Dieu qui a un faible pour les enfants de la rue, qui n'ont guère que lui pour se réchauffer quand ils quittent les bras de la mère, pris par le métier et le ménage, ses façons d'athlète qui le jetaient au plein de la révolution et du journalisme qui la crée... Que de choses qui devaient aider un homme de si belle poussée...

Comment ne pas aimer quand on a souffert? L'enfant du riche ignore des mystères de tendresse que l'ouvrier murmure aux oreilles de ses enfants qui lui coûtent si cher. Là, le cœur se donne comme le pain, souvent à tranches plus larges. On ne vit pas là pour des vanités, des caprices, des tournées de bal.

L'arc, le jarret ne peuvent pas toujours être tendus. Quand l'ouvrier a été fort dix heures, à la chaleur qui le brûle, au froid, à la faim, il se détend en aimant à sa façon, qui est naïve, toute de lui. C'est bien en amour qu'il y a le plus de *fabrication*. Ce vin de l'amour, l'ouvrier le prend de sa propre vigne ; il ne l'achète pas, comme notre aristocratie, au journal, au théâtre du jour. Madame et Monsieur ne disent à leurs bébés, à leurs amis et amies, que le trop-plein de leurs lectures et de leurs auditions...

... De là, dans Veuillot, au cours de ses lettres, le charmant, le délicat, le vraiment tendre, l'effusion qui jaillit. Ayant besoin de jouir, quand jouir est si rare, on s'en donne à cœur joie.

... Et la campagne, qui est le salon des pauvres, comme elle est saisie ! Veuillot l'aime mieux que les grandes dames ; elle fait sa toilette avec moins de manières et de grimaces, bien qu'elle soit assez coquette pour changer souvent.

Rappelez-vous ce lever de l'aurore auquel Veuillot a été plus fidèle que les courtisans au petit ou au grand coucher. Il n'y a pas d'étiquette, on serait fort embarrassé de prévoir de quel costume se parera la nature. C'est le charme de l'imprévu.

Je vois que je ne sais plus ce que je dis. C'est un tout petit coin de Veuillot que je m'ouvre. Les grands côtés sont connus. Il y a une énorme livraison de la *Revue du monde catholique*, renfermant les appréciations diverses émises sur Veuillot après sa mort. Vous pourrez le consulter.

C'est plus que temps de m'arrêter. Ne craignez pas de m'envoyer tous les manuscrits que vous voudrez.

Excusez mon verbiage. Quand vous m'écrirez, vous ferez un acte de charité. Merci de votre beau volume de M. de Vogüé.

Adieu, mon bien cher ami. Une prière, un bon souvenir auprès de la sainte Vierge pour qui aime à se dire

Tout à vous.

Pensez-vous qu'une maigre étude de quinze ou vingt pages sur le réalisme français et le réalisme russe puisse être un sujet intéressant? J'y mettrais un peu de théorie. Mais écrire... Le peuple russe produit ce curieux phénomène : hiératique comme le byzantin dont il a hérité, il a des échappées vers le contraire. Comment expliquer ce dualisme? Outre que les mystiques ont souvent de

ces outrances, il s'agit d'un réalisme tout particulier, très significatif, etc., etc... Ce serait, après une exposition sur la nature du réalisme, à rechercher les nuances de l'élément russe que je m'appliquerais. Dickens est aussi réaliste, mais pas à la manière française, pas à la manière russe.

Chaque peuple y porte son tempérament politique, religieux, domestique. En France, l'individu étant presque tout, les variétés sont plus nombreuses, et la décadence arrive. Mauvais réalisme.

LE ROLE HISTORIQUE DES PAPES. UN TOAST.

Au même.

Avril 1888.

MON BIEN CHER AMI,

Pour me reposer des rudes journées de samedi et de dimanche, je viens à vous tout bonnement, sans trop de formules.

Il me faut d'ailleurs vous avertir que ma bête est en morceaux et que je ne puis que divaguer. Pensez à votre conférence, et choisissez vite un

sujet. Si vous voulez faire nouveau en politique, c'est chose rude. Savez-vous quel sujet me tenterait? Démontrer historiquement et logiquement la nécessité *politique* de l'intervention des Papes dans les choses humaines.

M. de Vogüe dit que J. de Maistre a eu des visions inexplicables. Lisez le livre du *Pape*. C'est clair et c'est vivant d'actualité. La solution de la question de l'équilibre européen est dans la médiation désarmée de Rome. Léon XIII en produit la preuve manifeste. Si, sur cette idée, l'on échafaudait la théorie du pouvoir dans le sens de l'Église, on ne ferait pas du nouveau, mais de l'inconnu.

Seule l'Église maintient en tutelle les passions de l'autorité monarchique, l'enivrement de l'absolutisme, et les violences de la masse qui veut son morceau de couronne.

Assez là-dessus. C'est une pensée qui a surgi au hasard; je ne l'ai pas même étudiée. Voyez ce que vaut mon coup de crayon.

Hier nous avons eu notre réunion. Elle avait été précédée la veille d'une cérémonie où j'ai dû parler sans écrire. Je sais ce que je vaux en l'occurrence. Comme Dieu et saint Joseph avaient à faire germer cette triste semence... Si au moins

on acceptait la parole pour le vœu qu'elle emporte avec elle, sans examen du costume! A midi, j'ai dû répondre à un toast. Là-dessus je vous demande un service. Vous trouverez le factum sous ce pli et le garderez pour que je puisse répondre que je n'ai plus rien. Vous savez que l'on imprime toutes les fantaisies de cette grande réunion. J'aurais volontiers pris un autre genre, moins tapageur, moins voisin de la rhétorique qui ne dit rien. Je me suis résolu à griffonner ces trois pages à la hâte, et à les lire telles quelles. On a trouvé cela *sérieux*. Mon bien cher, ne riez pas. Vous savez que, dans ces réunions, il faut le ton solennel. Dieu aidant, je ne me suis pas arrêté en route. Que je suis peu fait pour le monde, et combien je m'y sens et suis maladroit! Passe pour moi. Mais le bien ne s'y fait pas. Que je regrette, mon cher ***, nos bons, nos charmants entretiens...

L'heure s'approche et je n'ai plus de lumière. Me lirez-vous? Ce que vous ne lirez pas, mon bien cher, c'est toute l'affection que j'ai vouée à une intelligence qui lutte pour bien penser en Dieu et à un cœur qui bondit à la suite.

Je vous dispense de lire et d'apprécier mon factum.

DIFFICULTÉ D'ÉCRIRE.

Au même.

7 avril 1889.

MON BIEN CHER AMI,

Merci de l'empressement que vous avez mis à faire la démarche que j'ai osé vous demander. Qu'en sortira-t-il? Ce que Dieu voudra. Pour le moment, c'est la crise. La continuité des souffrances morales abat non moins l'esprit que le corps. J'ai lieu de m'en apercevoir. Sollicité par *** qui me presse aimablement, je me suis mis à écrivailler quelques pages en vue de la Visitation. Pas d'idées, et surtout l'instrument pour les rendre n'est pas maniable. L'ébauche de la préface est bien ce que j'ai commis de plus mauvais depuis longtemps. Outre que les idées sont sans netteté et forment à peine grisaille, j'abonde dans le pathos que je reproche tant en théorie aux débutants.

Qu'il est donc difficile d'écrire, même en une langue passable! Je ne comprends pas ***, qui ne voit plus de difficulté dès qu'il a saisi l'idée. A moi, elle arrive généralement dans un état fort

semblable à celui de nos premiers parents après leur faute. A la vêtir, je perds mon temps et ma peine. Vous me parlez de mon projet sur le réalisme dans le roman russe. Le sujet est beau comme le sont tous les sujets. C'est l'interprétation qui gêne. Que de charmants paysages faits avec rien... Pour habiller mes idées, je fagote à qui mieux mieux. Enfin je suis à un âge où je ne puis et ne dois plus avoir la moindre vanité littéraire.

Parlons de vous. C'est bien là que je suis le plus à l'aise, sinon avec la plume, au moins avec le cœur.

Et d'abord, l'Égypte. Je vous dis : Acceptez si le concours vous est favorable, ce que j'espère. La position est humainement belle, elle est des plus honorables. Vous ne serez pas si loin de Paris, puisque vos vacances sont assurées. Je crois même qu'à distance, si l'on a revues et journaux, on subit moins les tics, les façons, les conventions de la mode et du métier. De plus, le pays est à souhait pour le plaisir des yeux et de l'esprit, quand on sait lire et penser, voire même rêver. On rêve en Orient. Sans doute vous trouverez des gens qui n'auront rien vu en Égypte. Qu'y faire?...

Je vais me mettre à la lecture de votre conférence. Je vous demande deux jours pour l'étudier et vous dire ce que j'en pense. Du premier coup, je vois mal. Aussi je n'ai pas voulu la lire avant de vous envoyer cette lettre. Vous savez, mon cher ami, je vous ménage peu, assuré que je suis qu'on n'agit autrement qu'avec les personnes qu'on estime et affectionne peu. Quand je me trompe, ce qui peut arriver, soit en bien, soit en mal (je suis, dit-on, pessimiste), c'est inconscience et incapacité.

A bientôt. Demain je lirai votre manuscrit et vous le renverrai immédiatement.

D'UN PROJET DE CONFÉRENCE SUR LOUIS VEUILLOT.

Au même.

Avril 1889.

CHER AMI,

Je ne veux point vous faire attendre votre manuscrit. Ma matinée s'étant heureusement trouvée à peu près libre, je me suis mis immédiatement à l'œuvre. Que vaut mon appréciation, ou plutôt mon impression? Vous l'accepterez sous

réserves. Comme un photographe, je vous dis : Je commence.

L'ensemble me paraît très heureux, et je suis convaincu que votre conférence réussira. Votre pensée, votre phrase n'ont rien de solennel, d'empesé, de convenu; tout marche bon train, sans arrêts prolongés, sans trop de secousses non plus. Les divers points de vue sous lesquels on pouvait considérer Veuillot sont indiqués, et vous avez fait à l'éloge la part méritée. L'*Univers* ne peut pas demander mieux, et les mauvais caractères auraient mauvaise grâce à trouver que vous avez trop loué l'écrivain. Il est toujours permis d'écrire un peu mieux que les médiocres ou les maladroits. Votre phrase me semble avoir singulièrement gagné en rapidité, en pittoresque, et vous êtes dans le mouvement de la chronique alerte du jour, — peut-être trop. Il est vrai qu'une conférence est pour l'audition et non pour la lecture, et, comme vous le dites, le ton familier, un peu sans façon, est là nécessairement de mise.

La part de l'éloge est-elle suffisante? J'arrive à la critique, vous avertissant, mon cher ami, que je juge : 1° d'après un idéal, ce qui n'est pas petite chose; 2° d'après un idéal qui est le mien,

ce qui a tout lieu de vous rassurer. Vous voyez si je suis modeste. Pour tout dire, nous causons entre amis, dont l'aîné ne manque pas de fierté quand il s'agit du valide et du jeune.

Et d'abord, votre Veuillot me semble un peu morcelé. Il est un peu trop partout, et pas assez concentré. Vous en faites de charmants petits ruisseaux qui bavardent finement sur un cailloutis bien blanc, bien poli. J'aurais mieux aimé un torrent d'une seule venue, sans tributaires. Vos points de vue ne sont pas assez rattachés l'un à l'autre. C'est charmant, mais c'est peut-être kaléidoscope. A vrai dire, j'ai tant de peine à suivre deux idées que la faute doit être plus à moi qu'à vous.

Il y a des esquisses pas assez terminées; vous vous arrêtez trop sec et trop court. Ceci vient peut-être et de la pensée que vous avez voulu trop ramasser, et de l'expression, de la coulée de la phrase que vous voulez avant tout nerveuse. En cherchant le vif, ce dont je vous ai loué à l'instant, vous avez mis à nu le rocher, sans laisser, pour l'habiller, un brin de verdure. Du relief, il y en a, presque trop; de la couleur, beaucoup moins. Puisque nous en sommes au roc vif, on en fait de bonnes bases, de bons pre-

miers plans, mais froids, durs; il faut y ajouter des herbes qui ondulent et des eaux qui ondulent encore mieux, et de beaux tons. Les *expressions imagées* sont rares, les termes lumineux qui font tout voir. Par contre, abus des verbes sans valeur : être, avoir, trouver... J'ai pris sur moi de vous en effacer quelques-uns, comme j'ai effacé des *cela*, dont la végétation est luxuriante.

Avec un Veuillot si spirituel, il vous était facile de jeter quelques traits d'un esprit que vous avez en réserve. J'ai eu encore l'audace de changer une phrase ou deux. Rien n'y a gagné.

Le début ne vaut pas la fin qui est excellente. Un peu trop de laisser-aller. Dix lignes plus vives, spirituelles, lanceraient votre auditoire. Un moment, je voulais vous passer un essai. C'était trop osé. Je mets au dos d'une page de votre manuscrit les annotations correspondant aux chiffres du texte. Je glisse sous ce pli les pages qui, ayant des observations (forme de correspondance), n'auraient pas été acceptées à la poste. Dites-moi, mon cher ami, ce que vous pensez de mes réflexions. Surtout n'en soyez pas ému, puisque l'ensemble vous promet un succès. Quand vous aurez à voir ma préface, que je vous enverrai sous peu, ce sera autre chose. si ce

n'est que vous n'oserez pas, à mon exemple, faire des réserves encore plus motivées.

Adieu, mon cher ami. Remercions Dieu qui nous donne de nous entendre de la vraie manière.

Au même. — Même sujet.

Avril 1889.

MON BIEN CHER AMI,

Et moi qui croyais vous avoir trop maltraité! Vous en arriverez, comme certains personnages de Molière, à vouloir grande fréquence de coups. Vous critiquer fort me réussit mal. J'en suis quitte pour des compliments que je ne mérite pas.

Votre péroraison est bonne et mérite d'être gardée. L'exorde m'a semblé un peu maigre : « D'autres éveillent des sentiments calmes... » C'est pour moi un peu vague. Louis Veuillot détestait les placides qui, au fait, sont médiocres. Comme vous voulez accuser la supériorité de Veuillot, ne serait-il pas bon de l'augmenter de

ce que vous enlevez aux esprits tranquilles, ou plutôt uniquement tranquilles? Veuillot a eu le calme vrai, se possédant et possédant par là l'art exquis de descendre et de monter en se jouant toutes les gammes d'un instrument merveilleusement souple. La mesure, pour ceux qui reprochaient à Veuillot d'en manquer, n'était que la stagnation.

J'ai pris la pédante fantaisie d'écrire une mauvaise page où j'ai glissé, entre vos idées, des idées intermédiaires. Ce n'est certainement pas cela. Y trouverez-vous des jalons? Amplification de rhétorique. Je n'ai pas besoin de vous dire que s'il y avait, par-ci par-là, dans la hottée d'herbes que je vous ai envoyée, quelques fleurs sauvages qui vous plussent par leur sauvagerie même, piquez-les où vous voudrez. Tout est à vous et pour vous, sauf avis que, si j'appuyais là-dessus, ce serait prétentieux et sot.

La question de la « plasticité » est difficile, d'autant plus que le terme a besoin d'être défini. Prendre les formes des arts, sculpture, peinture, etc., du relief, du modelé, de la couleur, c'est avoir de la plasticité. Veuillot a surtout du relief. Voici (je n'ai plus que cinq minutes) quelques indications de paysage :

Dans *Çà et là*, 1er volume. — Paysages et chansons. Un vieux château. Commencement de l'épître dédicatoire. — La description du lever de l'aurore est, je crois, dans le premier volume des lettres.

. . . . . .

Je n'ai pas le temps de me relire.

Tout à vous de tout cœur.

SUR M. DE VOGÜÉ.

Riom, mai 1889.

MON BIEN CHER AMI,

Me voici en retard d'un jour, mais sans être pour cela mieux préparé à vous satisfaire. J'ai lu à deux reprises votre article sur M. de Vogüé, en conservant chaque fois une excellente impression, mais fort embarrassé s'il s'agit de le juger en pleine connaissance de cause. J'ai compris qu'il me manquait de *connaître* d'abord M. de Vogüé. Les deux volumes que j'ai parcourus, le *Roman russe* et *Souvenirs et visions*, ne m'ont pas permis de me dessiner un type assez consistant, outre que votre écrivain me semble facilement échapper à l'analyse.

Pour conclure, que vous dire? Que je ne fais que bavarder, et sur votre morceau, et sur votre auteur, refaire un devoir de rhétorique, de cette bonne rhétorique de professeur, jamais en déficit de mots en place d'idées.

Vous voyez que je n'ai presque rien trouvé à annoter.

Au 1° j'ai remarqué que vous bondissiez trop vite d'une idée à l'autre, sans une idée intermédiaire.

Le 2° demanderait un tableau un peu plus achevé, un peu plus de bric-à-brac qui se jouerait dans les traînées de lumière faisant tourbillonner la poussière que le regard retrouve changée en poudre d'or.

3° La pensée est présentée d'une manière peut-être un peu commune, en termes usés.

Et c'est tout. Avec cela, l'agilité de la phrase, saccadée, pittoresque, forcée dans quelques endroits, mais sans fatigue à la lecture, pleine malgré le morcellement recherché.

Si j'avais un reproche à vous faire, je renouvellerais celui que j'ai eu l'audace de vous adresser relativement à Veuillot. De tous ces coups de pinceau ou de ciseau donnés dextrement, sans bavures, il ne ressort pas assez un personnage

bien un, en grandes masses. Votre portrait voyage comme son modèle. Il n'est pas assez fixe et vous plante gracieusement là, en gentilhomme qu'il est, quand vous voulez le parachever. La dominante du talent de M. de Vogüé, quelle est-elle? De quoi est fait ce talent en demi-relief, comme certaines théories grecques? Je ne sais pas si le ressouvenir de la Grèce jure avec M. de Vogüé. Vous, mon cher ami, qui avez si bien étudié le sujet, qui en avez tiré une conférence, vous ne pouvez vous leurrer à l'endroit de ma critique. Ne serait-ce pas, chez M. de Vogüé, la flexibilité de l'esprit, chose innée et amenant la variété des aptitudes, qui le ferait vraiment ce qu'il est? Quelle souplesse, qui fait soupçonner le diplomate! Comme il va d'une idée à l'autre et d'un homme à l'autre, par cette habitude de se plier à tout ce qui provoque sérieusement ou gaiement l'esprit, à tout ce qui émeut le cœur à la pointe des fibres ou jusqu'aux entrailles, et par un besoin de curiosité que ses aptitudes multiples ne risquent point de ne pas satisfaire! Il passe de l'histoire à la politique, à la morale, à la poésie, à la peinture, comme il doit passer d'un salon à l'autre, sans laisser croire à chaque divinité de ces salons qu'elle est moins bien

traitée que sa voisine. Ce qui me frappe le plus chez lui, c'est qu'il part de la sensation créée par un phénomène matériel, un spectacle, un coin de ce monde russe si bizarre, et court droit à la pensée, mais sans contraste démesuré. C'est ce passage du monde physique au monde du sentiment et de l'idée qui est la pierre d'achoppement de nos coloristes. Ou ils restent dans les rochers, les bois, les steppes, les eaux douces ou torrentueuses, sans leur trouver autre chose que de l'étendue, de la figure et de la couleur, ou ils en tirent un je ne sais quoi qui, par sa filiation trop éloignée de l'objet visé, ne pénètre pas notre esprit et résiste à l'assimilation. Je ne sais si je m'explique raisonnablement. Nos Grecs changeaient toute la nature en divinités charmantes, si charmantes que les plus harmonieuses montagnes auraient envié les contours, les ondulations de ces corps devenus les Oréades, que les vagues les plus mollement balancées n'auraient pas reconnu les Océanides qu'Eschyle leur donnait pour sœurs. Ce qui plaît dans M. de Vogüé, c'est bien cette façon de se promener en artiste par l'Occident et l'Orient, mais de se promener encore mieux dans les deux mondes de la matière et de l'esprit. Il supprime de la couleur

et de la ligne, de l'histoire et de la morale, la gare frontière, et n'a pas d'âpres sifflements quand il passe outre. Et moi qui vais des Océanides à la locomotive!

Allons, assez divagué. Dimanche j'ai eu un triomphe en ce genre, « *ut humanum dicam* ». Il s'agissait pour moi, d'ailleurs, avant tout de dire, n'importe comment, que nous étions les ouvriers du bon Dieu et non ceux de la phrase. Ce malheureux toast a été un peu exploité. Franchement, je ne le croyais pas si mauvais, bien que la défectuosité m'en fût connue. Ce n'est pas fait pour me donner une confiance que je n'ai jamais eue.

L'heure approche. Mon voyage de Lyon m'a fatigué sérieusement. Vous excuserez tout, écriture et langage. Le langage. — Non. J'aurai le suffisant pour vous demander une petite prière, (l'excellente façon de parler à Dieu de ceux qu'on ne veut oublier) et de vous donner en échange, en le faisant passer par le même divin canal, le souvenir de mon plus affectueux dévouement.

A PROPOS D'UN TOAST.

17 mai 1889.

MON BIEN CHER AMI,

J'arrive de Lyon, où votre lettre, après des pérégrinations nombreuses, est venue m'atteindre. Encombré par la correspondance en retard, je ne puis que vous dire : A demain. Je reverrai votre conférence et vous la rendrai dimanche au plus tard.

Quant au toast que vous semblez désirer, vous le trouverez ci-contre. Les ennuis et la fatigue m'avaient *permis* de le terminer dimanche matin, sans force et sans vie. C'est en plein mauvais goût de fausse rhétorique. Je ne l'ai vu qu'en le lisant à midi. Pas de couleur, rien de saillant. Celui de Charles Goyon a été une fort heureuse compensation.

On me demande ce méchant morceau pour le joindre au bulletin. Gardez-le ou déchirez-le, à votre choix.

A bientôt, mon cher ami, tout à vous de tout cœur.

P. S. — J'avais lu je ne sais combien de dis-

cours de M. de Mun. Quelle désillusion! La rhétorique là est bonne, mais c'est de la rhétorique. Il y a une allusion que vous comprendrez et qui est restée insaisissable pour la masse. Vous m'étiez bien le plus présent à cette heure.

Je regrette que votre souvenir m'ait si mal inspiré, quand il le pouvait si bien.

LA BASILIQUE DE FOURVIÈRES.

A Monsieur ***.

29 août 1889.

MON BIEN CHER AMI,

Me voici de retour à Riom après un voyage qui ne m'a reposé d'aucune manière. En six jours, nous avons eu de trente-sept à trente-huit conférences. Comme je suis peu fait pour ce genre de travail! La péroraison a heureusement racheté le reste. C'est une longue visite à Fourvières. J'ai vivement regretté votre absence. Vous auriez joui en voyant se dégager cette œuvre d'une entente si merveilleuse. C'est du nouveau et du meilleur. Il y a là tout un poème

de pierres, de marbres, d'ors, de couleurs, comme il y a toute une vie d'homme. Je me figure chaque parcelle de cette belle intelligence se choississant une parcelle de l'édifice pour s'y déposer à l'aise, et l'intelligence entière rayonnant dans le tout.

Malheureusement je n'étais pas seul, et le temps me manquait. Je comprends que l'on divague à propos de ce monument. Il est tellement en dehors de nos goûts, de nos données, que tout nous y semble étrange. On a de la peine à se faire à cet Orient mis en pierres. Descendre dans une crypte par une porte d'hypogée en marbre sombre, par une longue rampe, sembler marcher dans la mort, et s'épanouir dans la vie!... (M. Bossan a le génie des contrastes.) Couché sur cette porte, se tient un lion remplaçant le sphinx. Partout la force, puisqu'il s'agit de louer la femme forte de nos saintes Lettres, la Vierge immaculée. Et la femme forte est la femme riche des trésors de Jésus-Christ. Quel luxe de symboles!

Quand pourrons-nous faire ce voyage ensemble?

Et vos bords de la Sioule?

J'ai bien fait de vous donner mes couleurs de

carton oriental avant d'avoir vu quelques tableaux à Lyon. J'aurais tout jeté dehors.

A bientôt.

SOUVENIRS DE CAUSERIES. — LE SOLEIL AUVERGNAT.

Riom, 13 novembre 1889.

CHER AMI,

Le temps m'est bien long depuis votre départ. Comme j'ai au cœur ces longues causeries où l'on parlait de tout sans rhétorique et où l'on ne pensait pas plus mal... J'espérais presque les renouveler en passant à Paris et me promettais avec vous d'intéressantes visites à Notre-Dame, au Louvre, au Luxembourg. Mes beaux projets conçus en automne sont tombés comme les feuilles mortes. Ils n'avaient de vie que celle que nous aimions à leur prêter.

La demande que j'avais faite dans un but assurément sérieux a été rejetée sans discussion. Réflexion faite, j'admets qu'il y avait de l'audace à me proposer, même en termes plus que modestes, pour aller développer des rêveries devant

un congrès. La société n'accepte pas d'être représentée ainsi, et au fond je l'approuve. Le plus désastreux de l'affaire est que je perds l'occasion de vous voir et de faire une nouvelle provision de souvenirs doux à caresser. J'avoue aussi, pourquoi pas? que je perds le peu de confiance que j'avais en mes pauvres idées. Je me demande avec inquiétude si je longe le vrai ou le faux, si je ne passe pas mon temps à tirer des bordées toujours avec mauvais vent. Et dans la position que j'occupe, avec charge de donner des conseils en enseignement, j'ai peur de dévoyer les pauvres Pères.

Donc mon rapport est aux incurables. Il m'était venu l'idée d'en reproduire les parties essentielles et de les présenter sous une autre forme à l'appréciation de Léon Gautier. Ne se mêle-t-il pas là un vain désir de jugement moins sévère? Je crois aussi que ce contrôle me rassurerait en dehors de toute question de vanité. Je vous affirme franchement, mon bien cher ami, que je suis tellement convaincu de mon incapacité dans le penser juste et l'écrire médiocrement que j'en suis paralysé. Si je n'avais pas à parler par devoir, à écrire pour le même motif, je deviendrais un paresseux réussi. Une chose vous a fait

illusion. Une vieille habitude de correcteur me fait saisir quelques défauts dans une page; je les mets au jour et je joue l'illusion de plusieurs professeurs; je parais savoir. C'est vous dire que lorsque j'aurai annoté votre nouvelle, vous ferez bien de ne tenir compte que fort modérément d'un jugement peu autorisé.

Vous m'avez demandé les quelques lignes sur le bronze de Frémiet. Ce serait honteux de vous envoyer ce rien. A tête reposée, je me demande comment j'ai pu dire semblable chose. En un mot, je ne vois plus rien. Si au moins c'était la fatigue de la préparation des examens, des répétitions, etc.

Aujourd'hui, n'en pouvant plus, je me suis mis à badigeonner un Tournoël. C'est passablement décoratif. C'est chaud comme un vieux meuble; mais ça ne dit pas plus que tout ce qui est décoratif, gens et mobilier.

Comme ces tons de pierre grise sont d'un froid glacial, j'ai supposé un coucher de soleil pour chauffer ces murs noircis. Au reste, nous avons, ces temps-ci, des couchers très orangés, incandescents, mais jetant dans le vague tout ce qu'ils touchent. Ils durent si peu... Nous n'avons chez nous la chaleur, la couleur dorée, qu'aux

dépens de la netteté. Notre soleil auvergnat est trop peu poli pour aller visiter tout ce qu'il rencontre; il ne touche la main qu'aux grandes masses, qui sont pour lui les bourgeois du pays. Le peuple des détails se dérobe dans une brume d'un jaune violacé, et s'y perd humblement.

... Allons, c'est assez bavardé. Dimanche, je demanderai pour vous à notre Bienheureux, dont la sainteté va être solennellement reconnue, de vous réserver une grâce de choix.

ENVOI DE PHOTOGRAPHIE.

Janvier 1890.

MON BIEN CHER AMI,

Ma vie est plus que du surmenage depuis un mois. Aussi, en désespoir de cause, je vous envoie en colis postal :

1° Un volume oublié aux vacances;

2° Votre manuscrit sans annotations;

3° Une étude de manteau pour un portrait.

Ce serait fort prétentieux d'envoyer à d'autres qu'à vous ce je ne sais quoi. Gendraud, d'ailleurs, m'a trompé.

Comme je voulais lui faire étudier quelques plis de notre costume tel que les Pères l'ont porté à Rome aux fêtes de béatification, il me l'a jeté sur les épaules pour une petite photographie, un essai, et me voilà.

Vous devez avoir de vieux cartons à cet usage.

J'ai pris une page de notes à votre intention. Je suis trop épuisé pour vous les envoyer. Elles partiront demain. Vous aurez un aperçu d'ensemble. Je n'ai pas le temps de m'occuper des détails.

Comme il arrive fréquemment que l'idée qui plaît moins au correcteur est celle qui sourit avec raison à l'auteur, je vous rappelle à la liberté et à la plus que légitime appréciation de mes appréciations.

Ne m'en veuillez pas trop de mes promesses si longtemps retardées et si mal tenues. Ce soir, en une heure et demie, quinze personnes dans ma chambre; des malades à visiter toute la journée. Je ne sais plus ce que je fais.

Adieu, mon bien cher ami, accordez-moi un grand pardon et une petite prière.

UN COMMENTAIRE DE L'*IMITATION*.

Riom, janvier 1890.

MADAME,

Je vous offre la primeur d'une excellente étude de M. de Lescure sur Chateaubriand. L'analyse critique qu'en a faite M. de Vogüé dans une revue et que j'ai lue avec immense plaisir m'a engagé à l'acheter. Vous ne m'en voudrez pas de ne pas aller prendre des nouvelles de Charles, étant moi-même maladroitement retenu. Je souhaite qu'il soit vite remis sur pied, et je souhaite bien plus qu'il prépare à Notre-Seigneur un intérieur de douce effusion d'âme. Je prie pour qu'il réponde à vos vœux sur ce point essentiel, ce qui sera, si vous le permettez, répondre aux miens.

Vous m'avez demandé une photographie de Marie. Mon laboratoire est si froid que je n'ai pas eu le courage d'aller y loger mes rhumatismes. C'est la même raison qui ne m'a pas permis de développer le cliché pris aux X...

Le Père N. va nous arriver à dix heures et demie pour passer la soirée jusqu'à cinq heures.

Riom lui tient au cœur. Quel immense privilège que cette faculté de tout voir dans un rayonnement de chaude lumière!

Je viens de trouver une pensée plus décourageante. Je vous la cite pour que vous donniez raison au Père N. « Pour aimer les hommes, il faut ou ne pas les connaître, ou les jeter, connus, au pied de la croix. En ce qu'ils se connaissent et connaissent Dieu, les saints sont héroïques à nous aimer; en ce qu'ils se connaissent en deçà de Dieu, les mondains nous refusent à bon escient créance et sympathie. » C'est un commentaire de l'*Imitation* qui ne vaut rien contre les exceptions, d'autant plus fortifiantes qu'elles sont plus rares.

SUR LE BROUILLON D'UNE NOUVELLE. CONSEILS LITTÉRAIRES.

15 janvier 1890.

MON BIEN CHER AMI,

Pour achever de me mettre à flot, le Père économe, mandé dans sa famille, m'a laissé le soin de le remplacer. Je viens donc des chiffres à la littérature, d'excellentes gens faisant des

réclamations de comptes à vous me réclamant de vous dire ce que j'ignore. La transition est brusque. En dehors de l'impression générale que je vous ai manifestée avant-hier, impression fort bonne, le reste est dans le vague.

Ainsi il m'a semblé que l'analyse psychologique se montrait incomplète. Je serais embarrassé de dire où et comment :

1° Il y a dans votre Guy une double vie, vie de l'artiste inconscient qui raisonne à sa manière, qui émet des jugements tout d'une pièce, et du souffrant qui ramène le *comprendre au sentir*.

N'avez-vous pas à faire l'analyse de ce double jeu, puisque votre nouvelle s'encadre de psychologie ?

Guy va incessamment d'un point à l'autre. Toutes ses sensations, il les ramène, en artiste qu'il est, à un sentiment ou à une idée. Il ne termine pas, comme les réalistes du jour, le sentiment par le sensible extérieur qui l'appuie. Il volatilise le matériel, lui jette une parcelle de son âme. Puis, quand sa sensibilité refuse des aliments à sa vie intime, son imagination lui crée un monde de choses passées, vues et senties, ou même jamais vécues, mais prenant vie à ce souffle qui rassemble des grains de poussière,

et crée d'un seul coup. N'est-ce pas l'imagination qui jette à son besoin de sentir les plaintes des noyés, les frissons des êtres cachés, les mille ondoiements de la nature ?

N'auriez-vous pas à faire saisir plus énergiquement, comment la vie vécue, celle de chaque heure, s'accroît de cette vie imaginative ? Et cela d'autant mieux qu'expliquer cet état psychologique, c'est expliquer un être qui souffre de ce qu'il aime, qui use ses jours en surchauffant les deux facultés qui, même séparées, sans contact habituel, s'usent si vite, faites qu'elles sont de tissus si légers que les doigts les plus fins y laissent, à force de passer, une succession de déchirures. On ne prête pas impunément son âme aux choses; ces choses, avides de s'enrichir, ne rendent rien. Bien vêtues, costumées à nos frais, elles ont souvent sans nous les honneurs de la soirée.

Indiquez-vous assez comment on s'épuise à émietter ainsi son âme, comment chaque heure de jouissance ne fait que précéder une heure d'alanguissement ?

Non seulement parce que, ainsi que je l'ai remarqué, vous mettez constamment sous pression ces deux machines si fragiles, sensi-

bilité et imagination, mais parce que vous les lancez à tout saisir, sensations, sentiments, idées, et cela dans tous les arts, partout où il y des soupirs de nature qui sont des soupirs d'âme.

Ajoutez encore qu'à vivre ainsi, dans l'isolement de sa compréhension, on en veut à toute la tourbe à qui il faut les coups de tonnerre pour ébranler les oreilles, le rouge bœuf et le bleu enseigne pour captiver le regard.

N'auriez-vous pas là un moyen psychologique d'expliquer le détraquement physique de votre pauvre Guy, qui s'en va plus du mal qu'il s'est fait que de la maladie constatée par la Faculté? Et partant, vous seriez peut-être plus analyste.

Tout cela, est-ce une rêverie de ma part? Probablement.

2° Il faudrait que chaque description de paysage, chaque jugement, appréciation, correspondît par là même à tel ou tel état d'âme. J'admets bien que le pays doit être décrit pour lui-même ; mais, si possible, appuyez sur ce que la nature gagne de vie à la correspondance avec ceux qui l'aiment pour sa manière d'avoir ses lignes, ses jeux de lumière, ses gammes de cou-

leurs. Il y a des couleurs qui font du bruit. Guy devait les comprendre.

3° Votre fin est trop écourtée, et à vous parler franc, je lui voudrais une note chrétienne, trois ou quatre lignes. Les artistes surtout ont un besoin inouï de mourir dans les espérances infinies. Rien de mystique, mais un élan de votre malade qui, pendant que les bruits les plus ténus de la terre l'agitent, rêve du repos où il attend de retrouver la calme possession de ce qui lui échappe pour une heure.

J'ai noté l'emploi trop fréquent de *comme* revenant presque à chaque comparaison, et l'usage également trop répété de l'imparfait.

La langue n'en est pas moins bonne, vive, alerte, coupée. J'ai dû remarquer quelques bouts de description qui se ressemblent, une *faute de couleur* quelque part à propos de *jaunes*. Je crois m'être permis de mettre une note rectificative.

Vous ferez, mon bien cher ami, de ce salmigondis ce que vous jugerez opportun. J'ai étudié votre nouvelle trop à la dérive, sans suite, ajoutez ce qui est l'habitude, sans compétence suffisante, pour que vous preniez au sérieux des impressions écrites comme elles venaient. Ai-je

même pu expliquer clairement ce que j'ai ressenti ? J'en doute.

Le plus sûr est que l'ami vaut mieux que le critique.

Quoi qu'il en soit, vous serez assez aimable pour me donner votre avis sur le mien. Je ne sais si j'aurais le courage de faire avec d'autres ce que je fais avec vous. Il est vrai qu'il n'est tel ami qu'ami maladroit. Je vous laisse avec une prière en échange des vôtres.

CONSEILS LITTÉRAIRES.

Avril 1890.

CHER AMI,

Pardon de ce retard de plusieurs semaines. Qu'il y ait ennui à vous lire, vous ne pouvez le croire. Mais c'est dans ma vie un tel débordement de faits auxquels il faut opposer bonne figure que le plaisir passe longtemps après.

Je vais droit à votre lettre.

Je maintiens strictement les éloges que j'ai donnés à votre nouvelle, et, pour vous prouver

ma sincérité, je vous dis franchement que la fin ne me plaît pas.

La note spiritualiste que vous avez ajoutée sans doute ne compromet rien, mais se perd en un quart de note qui ne se chante ni ne se murmure. C'est trop ou trop peu.

De plus, et c'est là que je me permets de n'être pas de votre avis, croyez-vous qu'avec cette intensité de sentiment, cet affinement de faculté, on puisse ne rien regretter ? Ou il est sceptique et, depuis longtemps, l'harmonie ne touche plus son âme, ou il s'émeut en sincérité, et l'au-delà lui laisse alors, avec quelques regrets d'un présent où il n'a saisi, même éperdu de jouissances, que des atomes de vraie musique, le désir de respirer à l'aise dans un monde de plénitude. Je ne parle pas de la piété ; je me contente d'une observation purement psychologique et morale.

Ceci mis à part, vous avez du trait. Les dernières lignes sont très vivantes de style, mais moins de vérité.

Et maintenant allez trouver M. *** et marchez hardiment.

J'ai fait un voyage de quatre jours à Moulins, une fatigue un peu forte ayant nécessité un

repos absolu. Allons, c'est pour mériter votre indulgence.

Heureusement, l'année est au milieu. Je vois que, si je restais, le cercle de mes relations s'étendrait outre mesure, sans profit pour la maison. Jamais je n'ai moins travaillé. L'âme, l'esprit, le corps souffrent.

. . . . . .

LE SACRÉ-COEUR DE MONTMARTRE. LE SALON DU CHAMP DE MARS.

A Madame ***

Paris, mai 1890.

MADAME,

Je ne sais si vous méritez d'être pardonnée. Ma lettre n'avait rien de ce que vous lui prêtez trop généreusement. Si je crois sincèrement que, pour le bien général, ma place serait bien mieux occupée par un successeur de facile découverte, pourquoi conclure que je ne suis pas touché par des témoignages de sympathie qui m'ont rendu moins lourdes les heures d'une direction pénible? Encore moins pouvez-vous me faire ranger de si

excellentes choses au nombre des banalités courantes. Je ne l'ai ni dit ni pensé.

Je n'ai pas été *perspicace*. Je n'ai pas vu le bien qui, à mon insu, s'était fait autour de moi. J'avoue sur ce point mes hésitations, tant ma confiance en mes propres forces est limitée, mais ma reconnaissance n'est que plus entière pour les âmes qui comblent les vides de leur générosité de surplus.

Je vois que douze ans de rhétorique et de philosophie ne m'ont pas appris à me faire saisir. Je comptais toutefois que n'ayant mis *aucune banalité*, je vous l'assure, à m'occuper de Charles, et à reporter sur lui un dévouement que le souvenir de son père me rendait fort aisé, je coupais court à toute interprétation du genre de celle que vous m'offrez à l'improviste.

Pour résumer, hier je suis monté à Montmartre et, après consécration de notre collège au Sacré-Cœur, j'ai de tout cœur donné une prière à quiconque je ne veux point traiter banalement.

Je me permets de glisser sous ce pli une photographie en souvenir de cette visite.

Je n'ai pas été distrait par l'admiration. Il n'y a pas, dans cet amas de pierres, le sens religieux

qui crée l'église. C'est pittoresque, lourd, sans entente du symbolisme chrétien. On est saisi par le froid, et cela dans un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur, à l'amour qui se donne divinement. Quoi que vous disiez, l'âme a d'autres émotions à Fourvières, et j'y ai joui comme nulle part. D'un côté, il y a un poème tout neuf, tout ruisselant de poésie; de l'autre, un froid pastiche d'un byzantin incompris.

. . . . . .

Hier soir, sans scrupule, j'ai donné mon temps aux arts. Pas d'enthousiasme pour la tour Eiffel et son entourage. Le fer est la tuerie en grand du goût. Lui donne-t-on le revêtement des émaux, faïences, ors, etc., il ne sait pas porter cette toilette. On le plaint comme il vous arrivait d'en plaindre d'autres, un jour de quête. Le salon du Palais de l'Industrie étant fermé le lundi, j'ai visité celui du Champ de Mars merveilleusement organisé. Salles superbes et pour la causerie et pour les yeux. Tentures, fleurs, élégances de tous genres, rien n'y manque que le principal, une collection de belles œuvres.

Quelques noms échappent à la vulgarité. Il y a de beaux portraits de Carolus Duran. D'autres sont de telles horreurs que l'on n'a que la dis-

crète ressource de croire à la fantaisie du peintre plutôt qu'à celle de la nature.

D'ici de là, des paysages passables mêlés à des croûtes qui me consolent. L'année prochaine, j'ai je ne sais quelle envie d'exposer un paysage d'Auvergne (sans y mettre de personnages). M. *** me donnait encore un bon rang dans ce milieu d'empâtements qui enrichissent la droguerie plus que la peinture. Quelle décadence!... Au sortir de là, il ne faut pas aller au Louvre ni au Luxembourg; le contraste est trop fort.

Notre *Triduum* commence mardi matin; je vous envoie le programme des fêtes. La décoration de l'église de Notre-Dame des Champs ne me plaît pas. Elle est maigre et sent la tapisserie. C'est toujours l'écueil. A Paris, on décore une église comme un appartement. On facilite la transition du salon et du boudoir. Quelle envie de murmurer là un appel au bon Dieu? Il y a deux Paris bien distincts; il ne faut pas que l'un entre dans l'autre.

Mais je m'aperçois, Madame, que je ne vous accorde ni pardon ni indulgence, puisque ma prose déborde le papier. Ne vaut-il pas mieux réserver ces commentaires pour mon retour? En attendant, j'ai peu de temps à perdre. J'ai

même retrouvé ici d'excellents élèves qui, ce soir, doivent venir se confesser pour faire leur *Triduum*. Avouez que les caractères ne sont pas tous atrophiés en plein milieu de plaisirs.

Je finis. Une prière pour un infirme.

SUR UN CONGRÈS

A la même.

Paris, mai 1890.

MADAME,

Rassurez-vous. Rien n'est ennuyeux comme un savant; je risque de l'être d'une autre manière... Il y a ici des savants qui parlent, beaucoup qui déparlent, et un grand nombre qui ont souvent une science méritoire, celle d'écouter. Je suis de cette catégorie. Mes impressions sur le congrès vous intéresseraient peu. Au reste, je vous le dirai de vive voix, puisque vous avez aussi la science de m'écouter, et celle-là est de bonne marque.

Jusqu'ici, je suis plongé dans une métaphysique au moins aussi noire que la caverne de Pluton. Je suis pourtant allé à Montmartre et à Notre-

Dame des Victoires, où j'ai essayé de rendre à Marie et à sa mère, sans oublier Charles et sa tante, un peu de ce que je leur dois. C'est peut-être plus facile de prier à Paris qu'ailleurs, le bruit assourdissant des boulevards vous portant au silence.

F... m'a fait une aimable visite que je me dispose à lui rendre. Ce matin (je deviens content de moi), j'ai eu une longue causerie de plus d'une heure avec M. L. Gautier, membre de l'Institut. Cet excellent homme m'a trouvé fort original dans mes idées, ce qui m'a prouvé que j'en avais (j'en étais si peu sûr!). Il m'a encouragé pour un long travail dont je lui ai soumis le plan. Il a poussé l'amabilité jusqu'à m'offrir plus qu'une lettre d'approbation, mais une introduction entière. Vous allez croire que j'en ai naïvement été ravi. — Mon Dieu! j'ai conclu que c'était bien utile de recevoir un petit cordial dans ce genre, et j'aurai moins peur d'aller mon chemin.

Je m'arrête.

J'ai longue provision de causeries.

L'A-PROPOS DE LA DOULEUR.

A la même.

Riom, juin 1890.

MADAME,

J'ai d'autant plus à vous remercier de votre consolante lettre qu'elle m'est arrivée à propos. Ah ! l'à-propos de la douleur ! Comment se fait-il que nous ne puissions nous y soumettre et que l'à-propos de l'homme ne soit jamais celui de Dieu, et cela en réciprocité ? On se croit fort et, l'heure venue de souffrir, ou l'on regimbe par la raideur qui n'est que la faiblesse déguisée, ou bien l'on cache en un coin les larmes qui crient la faiblesse vraie.

Merci, encore une fois, et pour la pensée et pour sa délicate expression. Je n'ai pas de termes meilleurs pour traduire les mêmes expressions.

Assez parlé de moi !

. . . . . .

Votre envoi de l'article de Sarcey m'a semblé, Madame, spirituellement méchant. C'est le « goûtez et comparez ». Sarcey est quelqu'un et dit des riens avec une allure dégagée qu'on peut

lui envier. Si je vous ai fait passer ces feuilles d'un galop de plume, c'est bien pour ne pas être toujours trop défiant.

Encore une fois merci et croyez...

CONSEILS.

A la même.

Riom, septembre 1890.

MADAME,

C'est un vrai repos de quitter affaires, corrections de copies, préparations de classe, pour faire une fugue jusqu'à ... L'entrée ne sera ni mérovingienne, comme celle du Père N..., à Lyon, ni cérémonieuse d'aucune sorte. Vous ne m'admettrez au salon qu'après les causeries de choix, quand les enfants auront droit de harangue. C'est l'avantage des lettres, qu'on n'est jamais tenu de traiter comme ceux qui les écrivent.

Vous êtes bonne, Madame, excellente, de penser à un infirme, et bien généreuse de croire que cet infirme-là, au cours de la nouvelle année, pourra vous encourager *utilement*, sans morale ennuyeuse, la pire des morales.

Ce digne curé dont vous me parlez, et qui excite votre trop malicieuse verve, a peut-être tort, non de moraliser, mais de moraliser *de omni re scibili*. Avouez qu'il est malaisé de vous ramener à cette simplicité d'enfant qui croit bien à l'aise, sans jamais fatiguer l'oreiller du doute. Et pourquoi n'en prendrions-nous pas un peu de cette naïveté d'antan qui a des charmes pour Marie et, ce qui pourrait vous gagner, qui a des charmes en Marie...

... Vous m'annoncez, Madame, qu'aux instances de votre famille, vous avez répondu par des larmes pour le passé et par un « c'est fini ». Je vous ai longuement dit, trop peut-être, ce que je pensais sur cette si grave question. Si j'avais un semblant de conviction que cet avenir rêvé pour vous par ceux qui vous aiment le plus fût moins gros de tristesses, d'amertumes incessantes, que le présent si dur parfois, je joindrais ma prière à tant d'autres avec le même désir inconscient de vous voir heureuse. Cette conviction, je ne puis me la faire, après la pénible expérience faite sur la vie, après ce que j'ai vu et entendu, après cette connaissance de vous-même où votre sympathie délicate m'a fait lire tout un livre de sensibilité trop fine, de puis-

sance à souffrir, de ce je ne sais quoi que le moindre oubli suffirait à terriblement blesser et briser.

« Il me reste d'avoir pleuré. »

Il vous reste plus qu'à celui que vous avez trop lu (sans admonestation). Je ne veux certainement pas recommencer un sermon. Aux X..., j'avais l'excuse d'un entretien que vous dirigiez vous-même. Croyez-moi, Madame, il est des passés qui valent mieux que l'avenir. Et le présent, c'est Charles, c'est Marie. C'est, aux X..., un monde où il y a un art de cicatriser toute blessure, où l'on fait provision, sinon de joies sans mélange, au moins de cette douceur assez intraduisible qui fait vivre sans trop de cahots sur la longue route du sacrifice. Ce sacrifice, dans dix ans, vos deux enfants vous en feront une couronne tressée avec le meilleur de leurs cœurs. Je ne parle pas de Dieu, dont les mystérieux desseins peuvent vous échapper, sans que vous échappiez à la plénitude de sa miséricorde.

Vous m'avez accordé, Madame, de vous parler ainsi, et je vous estime assez pour en user avec sympathie, sans crainte de reproche. D'ailleurs, en matière de cette importance, ce n'est qu'un

conseil que je hasarde, laissant à plus expérimentés et surtout plus autorisés le soin de discuter sagement.

Nos Pères arrivent aujourd'hui de la retraite. Nous avons eu pour quinze jours un économe remplacé par le Père *** qui ne peut se résoudre à accepter quelques changements comme d'habitude. Le professeur de 6e est le même.

Je vous adresserai pour votre famille une épreuve photogravure d'un dessous de bois des X... C'est plus doux que la photographie, et mon travail est moins mauvais. J'ai également préparé des épreuves pour François et Jeanne. Je ne sais où les leur remettre.

Les X... seront-ils accessibles en automne? C'est la saison de la peinture; tons dorés, harmonies plus douces, etc., etc. Mais le temps et..... on disait autrefois la ville.

J'ai été long. Depuis le départ de M..., vous me dites être plus seule, et avoir plus de temps. Voilà un moyen de le passer en pénitence.

A Marie, l'inverse de sa commission. Le Père *** réserve à Charles des insectes des Alpes. Il en sera plus content que de mon bonjour.

UN PAYSAGE. — CONSEILS.

A la même.

MADAME,

Mardi a bien été ma meilleure journée de vacances. Vous serez assez bonne pour le croire, comme je suis assez sincère pour le dire après l'avoir pensé. J'ai fait maintenant pleine connaissance avec les X... Air pur, superbes lointains que vous m'avez fait connaître, sous bois tout frais et lumineux par les petites traînées de soleil qui viennent chercher qui s'y promène ; chemins creux qui se tordent sur le rocher ou s'étendent sur un gazon ras, roussi, comme j'en ai tant vu dans l'Isère, etc. Je n'en finirais plus et je n'ai pas dit le plus charmant.

J'aime encore mieux les échappées d'entretien que les échappées de soleil.

J'ai montré à M. *** le morceau grec qui vous a été remis. Affaire de mauvais amour-propre. Je n'ai accepté l'éloge plus ou moins mérité que parce qu'il m'en coûtait d'offrir un si chétif remerciement. Ce n'était pas autre chose, vous avez pu le saisir, et sa destination était

fixée à l'avance. Sujet et vulgarité m'arrêtaient. Si c'est vraiment moins mauvais que je ne redoutais (on me le demande, je l'ai refusé pour cause), j'en suis fort content.

Mais que tout cela est peu de chose, à l'égal des pinceaux, palettes, marbres, etc., etc.! Saint Jérôme désespéré d'être appelé Cicéronien me fait peur. Sur ce point, il est vrai, je suis à couvert, et sur d'autres du même genre.

Vous voyez, Madame, que je me fais la morale autant qu'à vous. A vous, que je la ferais répétée, instante, si je pouvais obtenir que Dieu mît dans votre âme cette mystérieuse effusion de calme qui fait jouir quelque peu, même en pleine vie de sacrifices. Soyez assurée qu'à vous obtenir cette tranquillité, je mettrais et je mets tout ce que j'ai de souhaits les meilleurs. Puis c'est à titre de revanche et de gratitude. Affirmez-moi que mes espérances ne seront pas vaines.

Vous me répétez avec tant de bienveillance que je dois rester, ayant du bien à faire. Laissez-moi le faire où il est facile et agréable. Mais non, « *servi inutiles sumus.* » Vous savez assez de latin pour comprendre et vous serez assez bonne pour m'accorder une prière pour que la Providence me mette où je ferai un peu de bien aux autres

et moins de mal à moi-même. Et mon sermon fini, je vous demande indulgence.

Je reçois une lettre qui ne me permet guère de faire de nouvelles instances de départ.

Je ne puis oublier Charles. Je l'étudie beaucoup, ces temps-ci, et me fais un plan à son égard.

SUR LE LAC DU BOURGET. — UNE LÉGENDE.

A la même.

Belley, le 7 septembre 1890.

MADAME,

Si cette nouvelle vous semble de quelque intérêt, je puis vous annoncer que mon maintien à Riom est à peu près définitivement réglé. Mes démarches et mes instances des derniers jours n'ont pas abouti. Je compte bien voir, à mon retour à Lyon, notre supérieur général, dont j'attends ici l'arrivée, mais j'espère peu qu'il revienne sur une décision qu'il m'a fait transmettre. Ce sera une dernière tentative. Elle sera probablement faite avant la réception de ma lettre, et vous n'aurez pas eu en ma faveur la moindre prière.

Je suis, depuis vendredi, dans notre vieille maison de théologie. Oui, tout y est vieux, mais avec le vrai parfum de la bonne antiquité. J'y ai retrouvé un supérieur comme il en est peu; nature d'élite, esprit fin, saint aimable, portant avec ses soixante-dix-huit ans tout un monde des meilleurs souvenirs. Comme ces souvenirs-là m'ont ému, et comme le passé, avec ses bonnes inspirations, ses allers à Dieu tout d'un coup, sans souci du sacrifice, fait tristement honte au présent! Que cette vie se recommencerait si elle pouvait se clore au seuil de notre cloître! Notre chapelle est encore fermée depuis les décrets. La statue de la sainte Vierge qui s'abritait sur la façade a été brisée à coups de pierres. Ce sont les deux mondes en présence. Que de changements depuis mon premier départ! Des casernes, des écoles laïques qui sont des palais et dont la mitoyenneté nous envoie le tapage au lieu de la solitude. La nature seule n'a pas changé. Appian et de nombreux peintres y viennent chercher fortune à leur palette et en emportent des coins ravissants. Nous sommes à deux pas de la Suisse et de la Savoie. Lointains des Alpes noyant leurs dentelures, gorges franchement taillées, vallées cachant des arbres superbes, des pelouses

fines, etc., etc. Il faut bien être supérieur de collège, avoir écrit maintes lettres sur des paires de galoches perdues, du quinquina et du sirop de raifort mal pris, des reprises de bas ou de vestons... pour s'amuser ainsi en passant à jouir de la nature que Dieu a faite si belle, n'ayant pas laissé aux hommes le soin de la défigurer. Vous rirez gaiement, Madame, et ma naïveté n'en aura pas moins saisi de bonnes heures. Malheureusement, je n'ai ni *caisse à couleurs,* ni appareil photographique, ni compagnon de route.

Derrière la montagne qui encadre ma fenêtre, dort le lac de Lamartine. Deux jours avant mon arrivée, le bon Père *** l'avait revu avec ses « apostoliques ». Ils ne l'ont assurément pas réveillé. Excellentes âmes, dont la simplicité nous manque. Je ne réponds pas de ne pas y aller faire l'épreuve de la vérité des lieux. Si je trouve une bonne photographie, je vous l'enverrai, ce qui vaudra moins que le lac, la poésie et même la musique de Niedermeyer qui faisait rager ce pauvre Lamartine. Sa musique, à lui, lui semblait plus harmonieuse, et il jugeait bien.

On me propose de monter à la Grande-Chartreuse. C'est une course du matin à onze heures. On peut faire le voyage en un jour. Vous voyez

que nous sommes au centre des plus séduisants paysages. On oublierait presque les X..., s'ils n'avaient leur cicerone.

Pour être pratique, je n'ai pas reçu avis du récépissé de mon colis postal contenant deux livres et de mauvaises épreuves. Le paquet se serait-il égaré? Ce n'est certes pas pour vous demander longue réponse. Je sais que, près des vôtres, en dehors de vos tristesses habituelles, dans une demi-joie que je voudrais constante, vous avez à vous laisser jouir. Je suis pauvre consolateur et, dès l'heure où la consolation est hors de mise, je me traite comme elle, et vous demande d'en faire autant.

N'ignorant pas votre scepticisme vis-à-vis des légendes, je vous glisse une hépatique avec son histoire.

Le doux saint François de Sales venait fréquemment voir son ami, l'évêque de Belley. Un jour qu'il visitait la vallée des lépreux, sur les bords du Rhône, encaissé là entre des remparts de rochers qui ne s'ouvrent que du côté de ladite vallée, il fut si ému de tant de misères faisant horrible contraste avec une nature forte, pleine de vie, que des larmes descendirent de ses yeux et cette sainte rosée fit pleuvoir au

renouveau une neige d'hépatiques. « *Si non e vero, e molto dolce al cuore.* » Et que Coppée y aurait mis de poésie, puisque la poésie est toute faite! Si je savais rimer, je trouverais bon de rimer cette exquise charité de mon saint patron.

Il est bien temps que j'achève votre pénitence, que vous me pardonnerez, Madame, de vous avoir imposée si longue.

A PROPOS DE PHOTOGRAPHIE.

A la même.

Belley, mardi soir, septembre 1890.

MADAME,

Nous sommes à une telle distance que ma lettre vous arrivera quand je serai déjà rentré à Riom.

Je vous en supplie, goûtez en paix les heures si courtes que vous valent à X... les douceurs de l'intimité. Ma première lettre vous a dit que là finit mon rôle, ou plutôt (le mot est trop prétentieux) que là s'arrête la discrétion. Exquise qualité, la discrétion. Je crains toujours de lui donner un croc-en-jambe.

De ce chef, ne me répondez plus et croyez que

je vous sais et aime à vous voir mieux occupée. Et moi je suis bon tout au plus à occuper des loisirs qui menaceraient d'être des ennuis. A plus tard. Je regrette la longue lettre précédemment envoyée. C'est pour vous de minime intérêt que je contemple le Bourget ou m'enfonce dans la Grande Chartreuse.

Pour être bref, mauvaises photographies...

Si une journée d'octobre vous retrouve aux X..., vous m'accorderez de me montrer moins maladroit. De la photogravure d'Hugues le Roux je ne dirai qu'une chose. A me dépouiller, il y a plaisir et bénéfice. Si je restais longtemps ici, tout irait au feu ou au vent. L'art ne vaut rien pour nous, si ce n'est dans une cellule de Fra Angelico, entre la discipline et l'oraison prolongée. Mais là qu'on serait bien...

REMERCIEMENTS.

A la même.

Janvier 1891.

MADAME,

Pourquoi ne pas me laisser intact le plaisir si rare d'avoir été quelquefois utile et d'avoir

trouvé là la meilleure revanche de la fatigue et du découragement? Puis utile à quoi? Que nous pouvons peu de chose, si Dieu ne vient couronner de sa force les ressources humaines, courtes par tant d'endroits! Vous voulez donc me gâter le souvenir de ces riens qui ne valent que parce que vous les avez recueillis avec le souci de ne pas les laisser mourir trop tôt?

Cette belle étude de Paul Mantz, surtout riche d'eaux-fortes particulièrement soignées, fera excellente figure comme livre de salon.

Je vous supplie, Madame, de la remettre où elle a sa place marquée. Elle détonne dans mon réduit, et surtout quand plus que jamais j'ai je ne sais quelle terrible envie de jeter au feu pinceaux et cartons. Se débattre dans ces niaiseries, fol enivrement ou des désœuvrés, dont je ne saurais être, ou des vrais artistes, qui élèvent les niaiseries à des hauteurs qui les changent; ce n'est pas fait pour moi.

Vous allez dire que je prends le vertige du grand cloître.

J'étais si sûr, avant ces derniers jours, d'en finir avec ma charge...

Et me voici avec la même perspective de la même voie d'angoisses à parcourir... Vous me

pardonnerez, Madame, de trembler, de reculer devant l'étendue, le poignant du sacrifice. Non certes que j'oublie tout ce qui, jusqu'à cette heure, m'en a adouci l'amertume, et, au départ, ce m'eût été une affliction de ne pouvoir plus reconnaître la délicatesse de tant de dévouements si généreusement offerts. Mais demandez au moins à Dieu un surcroît de courage au lieu de cette peur qui doit vous étonner. C'est bien vrai. Ne devons-nous pas presser et presser de nos lèvres tout calice d'amère liqueur? Ne sommes-nous pas, par vocation, hôtes choisis du jardin des Oliviers? Que Notre-Seigneur qui s'est accordé pour nous de fremir devant sa passion, me pardonne et m'éclaire. « *Fiat voluntas tua.* »

A quoi bon d'ailleurs mettre tout cela au jour?

Votre projet relativement aux études de Charles ne me semble pas de facile exécution. Nous en causerons plus à l'aise, ce soir même, si cette visite n'entame pas la disposition de votre temps.

SUR L'ART MYSTIQUE.

A la même.

Moulins, août 1891.

MADAME,

Il vous serait bien difficile de troubler ma retraite. Ma retraite, dès mon arrivée, a été une suite de crises violentes dont je sors à peine. Qu'il faut de vertu pour se supporter soi-même, en pensant que l'on doit être si insupportable aux autres... Ici toutefois on m'accepte avec une charité qui se saupoudre de franche amitié. Adieu la Trappe! Vous me retrouverez le même, jusqu'au moment où je pourrai voler deux ou trois jours pour Sept-Fonts.

En attendant, j'ai un chez-moi assez doux, malgré la fatigue. De bons livres, c'est-à-dire de bons amis connus, qui donnent généralement ce qu'ils promettent. Je fais de l'art mystique et je rêve que je suis dans quelque cloître du quinzième ou du seizième siècle à peindre saints ou saintes dans l'échappée de leur gloire. Ah! les moines d'autrefois, qui trempaient leurs pinceaux en pleine pâte de la piété douce, naïve!...

Je lis des ouvrages sur les catacombes, sur les premières heures de l'Art chrétien, etc... et je ne vois plus Riom que dans un lointain d'où émergent quelques figures que vous connaissez...

J'ai causé longuement de don R... avec un moine du grand séminaire, un de nos Pères, dont la santé n'a pu supporter le noviciat de Solesmes. Le portrait est flatteur. On dit votre cher parent fort modeste, ce qui probablement l'attire vers nous; et sérieux dans la science, ce qui l'éloigne de quelques autres. Il est *éminemment simple,* et je me demande s'il a laissé un peu de son manteau à ses descendants.

Dans une heure, nous allons subir, au grand séminaire, une conférence de l'abbé Garnier. On est bien disposé à l'interrompre, s'il est lui-même. Les Moulinois auront quelque peine à se laisser prendre à ces éclats de fanfare encuivrée.

. . . . . .

Marie est toujours héréditairement aimable et se contente de peu, dès que ce peu est pour elle. Vous êtes en progrès, si tout ne vous semble pas parfait, mais cela sans découragement ni amertume. Mon respectueux et reconnaissant souvenir à Mlle ***, avec rappel à Charles, l'homme

aux échasses. A vous, Madame, la nouvelle assurance de sentiments bien sincèrement dévoués.

C'est aujourd'hui fête de sainte Marguerite de Cortone. Je regrette que vous ne vouliez pas de cette sainte. Je vous aurais offert mes vœux les meilleurs. Si vous lisiez son histoire (2e partie) dans la vie de saint François d'Assise, vous seriez ravie.

SUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.

A la même.

Mai 1891.

MADAME,

Je vous adresse un volume qui a immense chance de vous convenir. La saison n'est pas aux lectures de dilettante, et je sais qu'à travers vos ennuis démesurément grossis, vous aimez mieux jeter quelques prières qui, en allant généreusement aux autres, finissent toujours par vous revenir. A Charles vous faites large part. Qu'il est bon, en effet, que cette première descente divine dans l'âme de l'enfant soit une vraie prise de possession, esprit et corps, toutes les facultés faisant cercle autour du maître!

Mais tout cela, croyez-le, se fait toujours un peu inconsciemment. Ne demandez pas un calme, une régularité, qui répugnent à l'âge et au tempérament. En ces visites sacramentelles, le visité est si peu de chose, et le visiteur est si bien l'hôte qui agit de lui-même, qu'il ne nous reste guère qu'à subir les stigmates de Dieu qui nous marque pour l'Éternité.

Ne soyez donc pas en perpétuelle inquiétude. Le bien ne s'accommode pas de ces portées de regard vers l'inconnu et l'inconnaissable. Vous y perdrez (avec une forte crise de souffrance en plus) la tranquillité qui vous est nécessaire.

Ainsi, exemple en main, vous voyez que la fatigue de Charles n'a rien de sérieux, et que de voyages en zigzag vous avez dû faire...

Pardon, il semble presque que je prenne le ton de directeur. Ce serait double emploi.

J'attendais, ce matin, mes colis entre neuf et dix. M. G*** voulant prendre des études de pommiers en fleur, seriez-vous assez bonne pour me faire porter mes bagages par François, après deux heures et demie, quand les élèves sont en classe?

Quand une visite sera utile comme diversion,

faute de mieux, vous n'aurez qu'à me prévenir.

Veuillez croire...

LES PEINTRES. — PAGNON.

A la même.

1891.

MADAME,

En même temps que le livre que vous m'avez demandé, je vous adresse un volume dont la préface par Victor de Laprade ne manquera pas de vous plaire, et dont la suite ne manque pas de charmes.

Peut-être est-ce illusion. Nous avons toutes les faiblesses de l'esprit pour certains milieux où nous nous sommes surpris à vivre pour la première fois de la vraie vie intellectuelle. J'ai été incidemment l'élève d'un Lacuria, et j'ai, pendant quatre ans, goûté Pagnon et son existence d'artiste, côte à côte avec son meilleur ami et l'admirateur de cette douce mémoire. La peinture n'aurait-elle que l'aimable privilège de mettre un peu de couleur sur les tonalités plus que grises de chaque jour qu'il faudrait remercier Dieu de nous en donner les secrets. Si elle dé-

voile une âme, comme il en est peu, où l'art n'a fait qu'élever les dons d'une riche nature, on lui sait encore plus gré d'être (c'est la mode) admirablement *suggestive*. Les peintres, artistes de tout genre, et les amateurs plus ou moins échelonnés sur cette route, où un tel défilé vaut encore mieux que celui de Longchamps, sont de bonnes gens, des naïfs. L'espèce en est si rare qu'elle vaut bien qu'on la conserve. Pagnon était un naïf d'art et de foi. Il n'avait guère lu que dans les lignes et les couleurs, et dans son âme que Dieu avait modelée d'une merveilleuse façon. Il n'avait jamais fait de rhétorique, dit Laprade, de cette rhétorique où l'on apprend à ne pas penser, sans souci d'écrire bien. (Or, enseigner, c'est apprendre deux fois. Concluez.)

Je ne sais vraiment pas pourquoi j'accompagne mon envoi de ce fatras. Je me venge sur le papier de ne pas mieux faire sur la toile. Hier j'ai été malade comme depuis longtemps je ne l'avais pas été. Aussi je passe toute ma journée à finir mon orientale. Je ne sais pourtant, Madame, si je vous la remettrai. J'ai un projet qui, exécuté, sera de moins mauvaise facture, et surtout dira peut-être quelque chose. La couleur seule, fût-elle riche, n'est que le plaisir des yeux.

Le moindre sentiment dégagé de la moindre étude ferait mieux mon affaire. Ce soir j'aurai terminé la rue d'Alger. Est-ce assez banal ?

ENVOI D'UN MANUSCRIT.

A la même.

Riom, janvier 1892.

MADAME,

Sous cet énorme pli, vous trouverez les lourdeurs et les énormités d'une première partie de conférence, de celle de ce soir qu'évidemment j'ai entremêlée de lectures en rapport. Si c'était œuvre littéraire, je ne vous l'enverrais pas, ayant une forte dent, vous le verrez, contre ce qui peut sembler précieux et pédant. C'est un premier jet qu'un ou deux Pères n'ont pas trouvé trop mauvais. Je me servirai de ce canevas pour une petite étude que je dois envoyer à M. ***, et j'ai encore à traiter la question de la moralité des romans de Feuillet.

Vous direz que je malmène certain monde que je ne connais pas.

Vous serez assez bonne pour me remettre ce

boniment que je vais travailler après son retour.

Si vous ne m'aviez pas manifesté le désir de l'avoir, je ne me serais pas permis de gâter vos occupations sérieuses.

ENVOI D'UNE CONFÉRENCE SUR OCTAVE FEUILLET. — UN MOT SUR LE JOURNAL LITTÉRAIRE DES GONCOURT.

A Monsieur ***

Riom, le 24 février 1891.

MON CHER AMI,

Il n'y a pas de gens plus occupés que ceux qui font tout et ne font rien. Je suis de ce nombre. Donc, plaignez-moi et surtout acceptez mes excuses, les yeux fermés. Mauvaise santé, ennuis que vous savez, visite de notre nouveau provincial, un tas de riens qui surgissent à l'envi, voilà de quoi gaspiller le temps...

J'espérais faire un voyage à Paris ces derniers temps. La partie est remise jusqu'aux premiers jours d'avril. Je suis autorisé à assister au Congrès des catholiques. Primitivement, il devait se tenir fin avril et commencement de mai. J'avais

le charmant avantage d'assister à l'ouverture du Salon. Adieu la peinture et les arts.

... M. *** vient de m'annoncer que vous aviez fait vendredi une conférence sur Maurice Faucon et sa poésie.

Pour moi, *longo tamen intervallo*, je fais aussi de minuscules conférences à mes académiciens en herbe. Personne n'a voulu s'en charger. Quelquefois le sujet me gagne et je vais au delà. C'est donc un mélange d'entretien enfantin, un peu pédagogue, avec quelques vues jetées au delà.

Pour bien vous montrer que je vous traite comme autrefois, et ici je vous traite mal, je vous envoie une première partie d'une conférence écolière sur Feuillet. Ç'a été écrit et recopié en un jour et demi. Ce sera mon excuse. Je n'ai pas tout lu exactement, vous le comprendrez. Le sujet m'avait plu. Mais j'étais gêné. C'est donc un morceau hybride. Ajoutez surtout la gêne de ne pas savoir écrire. Vous me direz simplement s'il y a *matière* à développement, et s'il s'y trouve quelques lignes... Pratiquement, mes littérateurs de seize ans n'ont rien compris et à mon texte et aux explications qui l'accompagnaient. Je vais me mettre à traiter de la mo-

rale des romans de Feuillet. La question est intéressante.

. . . . . .

Quelle malencontreuse idée d'acheter le *Journal littéraire* des Goncourt! On l'avait loué de toutes manières. J'en ai été pour une désillusion absolue. Des riens qu'on a voulu peindre sans raison, et tout cela malpropre. La princesse Mathilde aurait encore mieux fait de leur envoyer son P. P. C. qu'à Taine. Je la croyais plus éloignée de son frère.

. . . . . .

Je n'en finis plus, au risque de charger votre carême et votre plan de pénitences. Ajoutez-y un *Memorare* à mon usage.

RÉPONSE A L'ENVOI D'UN LIVRE.

Au même.

Riom, 12 juin 1891.

MON BIEN CHER AMI,

Merci pour votre travail imprimé. J'ai mis à le recevoir toute la naïvété affectueuse d'un grand-père. Comptez bien que j'aime un peu votre livre comme vous, et, si c'est peu raffiné, c'est au

moins du dernier sincère. Vous êtes bien le seul dont j'aie désiré le succès avec je ne sais quelle impatience qui me fait dire que je suis de la maison.

Ajoutez à tout cela que je fais avec vous l'office d'un vieux troupier tout éclopé à la première bataille et demandant aux jeunes qui ont tenu campagne comment l'on se bat au pays d'où l'on vient tout vaillant. On est égoïste au point de croire que l'on fait bien par ceux qu'on affectionne, et l'amour-propre se couvre des richesses du voisin.

Puisque ce genre d'égoïsme est avoué, vous me direz ce que devient votre livre. Voulez-vous qu'on en parle dans notre pays? Je tenterai volontiers un article. Mais c'est niais, la littérature ci-contre, et l'on s'inquiète du bien dire comme du bien sentir.

. . . . . .

Un reproche. Vous voyez si j'ai souci de l'étiquette. Je vous en ai voulu... deux minutes de ne m'avoir pas mis deux mots sur la couverture, en dehors de votre nom, puisque vous gardez l'anonyme.

J'ai beaucoup de fatigue et beaucoup de travail. Enfin, un point semble à peu près réglé. Je

pense en avoir fini avec ma fonction où je sais si mal faire tourner à mon avantage et au bien de tous les épreuves qui surabondent. Parfois, elles dépassent les forces humaines.

PIÉTÉ DANS LE MONDE.

A Madame ***.

Riom, mai 1892.

MADAME,

J'ai assisté hier, chez le Père directeur, à la fin des interrogations faites à Charles sur son catéchisme. Vraiment, elles n'ont pas été brillantes; examinateur, j'aurais été plus sévère. Le Père directeur m'a assuré que le commencement et le milieu avaient été bons. Je parle des réponses et non des interrogations. Je renouvellerai chez moi cet exercice, qui obligera Charles à se donner un peu de peine.

Sans transition, j'en viens au tiers ordre. Je connais suffisamment votre pensée. Est-il prudent d'écrire la mienne?

Excellente chose, chose bénie, un tiers ordre, mais qui devient parfois, grâce aux participants,

surtout aux participantes, une triste caricature de la vie religieuse et dévote. On oublie et (souvent comment le savoir?) qu'il y a un double appel, celui de Dieu qui dispose ses grâces suivant les conseils de sa merveilleuse Providence, et un appel de son propre esprit et de son cœur. Je m'explique. Tout tiers ordre n'est qu'une *manifestation intelligente,* en un milieu du monde, de l'esprit propre, de la vitalité surnaturelle d'un ordre, d'une société religieuse. Ainsi qu'en face d'une toile de maître, on a été saisi du faire du maître, de la *manière* supérieure dont il a jeté son âme dans son œuvre, et on prend place sur les bancs d'une école, parce que là *plus qu'ailleurs* on a trouvé de quoi répondre à des aspirations vaguement démêlées, ainsi on adhère à un ordre parce que là s'est peint l'idéal de la vie chrétienne, telle que la raison la saisit et que le cœur la désire. Toute congrégation religieuse a son mode rationnel, évangélique, d'interpréter les choses saintes. Un Jésuite, un Dominicain, un Franciscain, un Mariste, peignent Dieu, Notre-Seigneur, la Très Sainte Vierge, le ciel et la terre à leur façon, qui est la façon d'un esprit à part, mais reconnu, accepté par l'Église. Le jour où il y a illumination dans l'âme, où l'on

constate je ne sais quelle providentielle égalité entre une de ces formes divines de l'esprit de Notre-Seigneur et les élans *réfléchis* de son propre esprit, ce jour-là on a *choisi* une nouvelle vie dans un tiers ordre de choix.

Hélas! qu'est rare cette intelligence de la dévotion, recueil divin des multiples manifestations de l'Évangile, vaste, universel comme le monde de Dieu, qui devient le monde des âmes! Son monde à soi est autre chose. Tout au plus s'élargit-il jusqu'à la circonférence de celui de son directeur, dont on a bien soin, pour sauvegarder sa modestie, d'interpréter les conseils.

... On donne son goût et son esprit à une société qui n'en peut mais... On entre dans un tiers ordre sans l'esprit de l'ordre... Et, au sortir de ces catacombes nouveau genre, on bavarde comme ci-devant, on juge du même ton solennel, on lit les mêmes petits livres dévotieux fabriqués avec les raclures avariées de la doctrine solide des bons auteurs. Il faut, dans un encadrement rouge ou bleu, des exclamations quintessenciées, des pâmoisons de mots et de sentiments, et surtout pas une raison au bout, parce qu'au bout ce serait la chute sans merci. On ne va pas jusque-là. Et si le confesseur veut ramener — grande af-

faire — au vrai, au sérieux, ces bonnes âmes égarées dans l'adoration d'elles-mêmes, religieux, il ne comprend rien ni à son ordre ni à son caractère, encore moins à ses disciples si bien disposés à ajouter à l'éclat de l'école leur modeste rayonnement. C'est *l'or et l'alliage* de la vraie dévotion du Père Monsabré, et s'il parle d'or, c'est que l'habitude de manier le doublé lui donne l'envie de n'être plus bijoutier en faux.

Excusez-moi, Madame, j'estime trop tout tiers ordre pour n'en pas poursuivre la caricature partout où elle foisonne. Je voudrais qu'il y eût là des âmes éprises du christianisme raisonné et raisonnable, non pas épaves du monde brillant où l'on fait mauvaise figure, mais victimes d'un monde qui a beaucoup promis et peu tenu, et demandant à Dieu, en pleins tourbillons mondains, de consacrer ou de pures affections, ou des affections tristement brisées par les coups de la Providence et par ces coups plus terribles partis de l'infidélité corrompue, si souvent corruptrice. Quel beau et réjouissant spectacle que celui de natures d'élite demandant leur part d'une vie surnaturelle dont le trop-plein vient les arroser et les fait croître sur le terrain prolongé d'un cloître, d'un couvent, où il y a des

fraîcheurs pour les haletants de l'existence, de l'air à pleins poumons, de la doctrine substantielle, succulente pour les habitués et les dégoûtés de la *dévotionnette !*

Que je voudrais vous faire lire l'article remarquable où L. Veuillot, que vous méprisez moins, l'ayant lu, fait le portrait de notre fondateur et de la société qu'il a bâtie sur un coin obscur de l'Église! Grâces à Dieu, l'humilité n'est pas l'abaissement, si elle est la conscience que toute force humaine ne vaut que par la force d'en haut ; l'obscurité, qui exige que notre travail s'élabore lentement, sans bruit, n'est pas l'effacement. Le travail de la pensée ne demande-t-il pas une concentration toute à l'intérieur? Les grands penseurs ne pensent pas dans la rue ou les salons. Franchise, simplicité, dévouement qui ne compte pas, un peu de ce ton doux, calme, sûr, qui s'échappe des pages de l'Évangile, à l'endroit où l'Évangile ne présente de Notre-Seigneur qu'une image faiblement rayonnante, voilà qui nous a épris, nous tous qui, sans être des batailleurs turbulents et munis de casques flambants au soleil, de trompettes retentissantes, avons du sang à verser en des sillons perdus...

Et maintenant, j'avoue que la portion est

petite de ceux qui peuvent assez s'abstraire légitimement des relations de société pour s'avancer dans la voie des conseils. De fait, il ne faut pas oublier que cette carrière des conseils est libre, qu'il serait même imprudent d'y engager le grand nombre, et que c'est la masse qui encombre fâcheusement la chaussée. Causer agréablement dans un salon, quand faire se peut (vous me dites que c'est rare), accepter des plaisirs permis tout ce qui forme, élève, charme, en un mot, vivre dans le monde, et vivre du monde chrétien et spirituel, gai, sociable, affiné, n'emporte pas de défense. On peut s'y plaire, même à tout âge, puisqu'il y a, paraît-il, une science de vieillir avec esprit; on peut y réussir, s'accommoder des goûts qui ne répugnent ni au franc esprit de société, ni à l'esprit chrétien. Une femme du monde peut être admirablement une femme chrétienne. Je n'en crois pas l'espèce éteinte, si le nombre va diminuant.

Mais la femme du monde mêlée fortement à tout ce qui l'entoure peut-elle sans peine mettre une partie de sa vie dans l'isolement d'un tiers ordre? La solution varie avec chaque personne, chaque personne ayant son genre de relations et d'affaires.

C'est là que seul le directeur reste juge autorisé.

Que de bavardages, Madame, et n'allez-vous pas vous demander à quoi tout cela rime? Votre consolation sera que j'aurai mis deux heures à vous le dire et que la lecture en sera moins longue, partant moins pénible.

. . . . . .

Vous mettrez au feu ce fatras indigeste, n'en retenant qu'une chose, mon désir de vous affirmer ma reconnaissance sous l'enveloppe de pensées que j'estime, à tort peut-être, utiles et raisonnables.

SUR UN DISCOURS DE DISTRIBUTION DE PRIX. SUR DES FIANÇAILLES.

A Monsieur ***.

29 juillet 1892.

MON BIEN CHER AMI,

J'ai reçu un numéro de la *Gazette de France* où il n'y a pas trace de votre article sur Saint-Simon. C'est le numéro du vendredi 22 juillet. Je n'ai donc ni le plaisir de la lecture ni le souci

de la critique. Vous réparerez l'erreur, et, en échange, je vous enverrai ma pochade que j'ai dû faire samedi dans ma journée. N'ayant pas eu le temps de penser, j'ai eu encore moins celui de raturer. C'est sorti tel quel de six heures qui m'ont semblé bien longues. Les journalistes ne doivent pas mettre six heures à bâcler un semblable travail.

Hier soir, à tête reposée, quand je l'ai lu à mon copiste le généreux P***, j'ai trouvé que mon boniment manquait excellemment de style. C'est terne d'ailleurs comme une distribution de prix. J'étais gêné par la présence de ..... qui veut du solennel. Vous en trouverez du faux mêlé à des essais d'esprit douteux. Vous verrez que l'on y passe maladroitement de l'un à l'autre. Des idées, il y en a peut-être trop, mais condensées sous forme de propositions, de thèses dont la démonstration ne pourrait évidemment se faire. C'est un pot pourri. Qu'on a donc besoin de calme et de temps pour écrire...

C'est mauvais de courir la poste et de jeter sur un papier tout ce qui vient. Ce qui vient, c'est le désordre banal. Je me juge froidement, vous voyez. Je n'ai d'autre excuse à mal faire que l'impromptu et la difficulté de se mettre bien en

face de l'auditoire que nous avons. . . . . J'avais eu projet de traiter ce sujet : Enseignement officiel et sa banalité, enseignants et enseignés. On m'a engagé à me taire. J'eusse été plus à l'aise, mais les autres moins.

C'est trop de ma prose.

Je suis ravi de la conclusion que vous m'annoncez. Cette poésie du cœur, neuve, fraîche, savourée à deux, sans artifice, sans duperie, avec le jaillissement spontané d'émotions et d'idées qu'à peine écloses chacun a déjà faites siennes, tant il les retrouve en lui avec des airs de fraternité enchanteresse, que tout cela soit vôtre sous le regard de Dieu, à qui je confie sympathiquement deux vies nouvelles. Vous m'accorderez bien, n'est-il pas vrai, d'ajouter un nom de plus au vôtre dans mes prières et mon désir de dévouement sincère !

Au même, pour son mariage.

Octobre 1892.

CHER AMI,

Quelque absorbé que je sois par les débuts d'une pénible année, je ne veux point que ce

jour passe sans que j'y glisse discrètement mon souvenir de sympathies et de prières. Vous saurez qu'en un petit coin, un angle perdu, sans bruit, sans accord probable avec le tapage ou l'indifférence, quelqu'un pense à vous.

Il y a si long et si beau temps qu'il me plaît d'y penser! Et comment demain ne vous réserverais-je pas une bonne place, non plus dans ce passé qui me fait vieux quand j'oublie de vous y voir, vous et quelques autres, mais dans l'avenir où mes vœux vous conduisent à Dieu, à toutes les choses qui durent?

Que vous saisirez bien, vous, mon cher ami, les paroles que l'Église va jeter à vos cœurs et qui donnent à la parole humaine sa consécration durable! Pauvre parole humaine, d'où qu'elle sorte! Mais quand elle se divinise, quand elle a son incarnation assortie, rivée à la parole du Christ, *magnum sacramentum*, dit saint Paul, c'est le grand serment. La soudure de Jésus-Christ sur nos appareils toujours mal cimentés! Oh! oui, que Notre-Seigneur, le créateur du vrai nouveau, fasse demain surgir, éclater cette nouveauté (rare nouveauté) d'âmes qui perdent leur vie dans l'affection pure de la terre sertie d'affection d'en haut.

On m'appelle pour la bénédiction. C'est-à-dire que je ne vous quitte pas.

Faut-il vous demander de croire encore et de faire croire tout près de vous que je reste, mon bien cher ami,

Toujours cordialement à vous?

DE LA DOULEUR.

A Madame ***.

Riom, septembre 1892.

MADAME,

Je viens de faire porter cher Mlle *** un paquet de livres à l'usage des vacances : *Souvenirs* de Legouvé, *Souvenirs* de Nisard, Pierre Loti (*Pêcheurs d'Islande*), F. Mistral (*Mireille*)... Vous pouvez les garder jusqu'en octobre. Ils seront d'excellente compagnie et de fort aimables visiteurs.

Nous sommes revenus plus que contents de notre journée, et moi, pour des raisons que vous pourrez saisir, encore plus satisfait que mon compagnon de route. Je suis d'autant plus à l'aise pour vous répéter toute la peine que j'avais

eue de cette inexplicable affaire que vous n'avez pas été sans en souffrir. Le mieux est encore de ne pas aller aux sources. J'en fais d'assez bon gré le sacrifice. La découverte des esprits mal faits ne guérit pas le passé et ne peut rien contre l'avenir. Si tout cela me vaut de mieux connaître et d'apprécier le vrai et le franc, la compensation est largement suffisante. Vous m'excuserez d'avoir été hier des plus embarrassés. Il m'était si difficile de ne pas m'embrouiller. C'est la première fois que j'ai à traiter une semblable question d'un début toujours pénible. Ce que je regrette avant tout, c'est que vous en ayez été si vivement attristée.

Ce que je regrette non moins, c'est de vous avoir laissée avec toutes ces secousses d'une douleur intime qui déchirent à la fois et le cœur et l'esprit. Vous redire incessamment tout ce que mérite la souffrance grandement acceptée, malgré les sursauts de notre pauvre être, toujours redressé contre ce qui l'écrase, c'est risquer non de mal me faire venir (vous feriez grâce à l'intention), mais de vous fatiguer sans profit. Et pourtant, de gré ou de force, il nous faut lire dans ce livre de la souffrance, il nous faut, bon gré, mal gré, accepter notre rôle, entrer en scène,

et y jeter, en de longs actes, tous les cris qui s'échappent entre les larmes. Les Grecs, vous le savez, Madame, avaient à leur théâtre un *crescendo* de terreur et de pitié, et ils se piquaient, en artistes consommés, d'être les grands peintres de la vie humaine. Eh bien, oui! terreur dans l'âme qui s'agite sous la main qui la broie, et un brin de pitié chez les spectateurs du drame! Et encore quelle pitié aux temps antiques... La foi n'a pas changé le mystère de la souffrance; elle l'a expliqué, en a diminué la terreur et augmenté la pitié, l'ayant prise toute divine, chaude du sang du jardin des Olives et du Calvaire. Douce pitié des âmes vraiment nobles qui ont toujours une larme pour des larmes et un brisement de leur propre cœur à offrir au cœur brisé. Vous me direz que tout cela n'est rien, ne rend rien, n'est pas même un flot d'eau douce à l'océan d'amertumes. Vous me direz tout ce que je sais vous étreindre en objections qui ne résoudront rien contre la miséricorde de Dieu qui vous enlace plus que vous ne voyez et ne sentez.

Et moi, je bénis Dieu qui, dans des angoisses torturantes à l'excès, m'a fait recueillir la sympathie qui console et relève. Si vous estimez si

bien que rien ne vaut contre la vraie souffrance, à quoi donc avez-vous obéi en jetant à votre tour, le détachant du meilleur de vous-même, un fragment de cette chrétienne pitié, faite de tout ce que l'Évangile a de plus suave, de plus divinement humain ?

Mais où en suis-je ? Je me venge peut-être d'être moins entrepris sur le papier en laissant ma plume vous imposer de la suivre en courant.

Les choses s'arrangent de telle manière que je ne pense pas partir avant le milieu de la semaine prochaine. Si je m'écoutais, je vous reviendrais lundi. Ce serait le comble de l'indiscrétion, n'ayant d'autre motif que celui de passer d'agréables heures. Mauvaise préparation à une retraite.

Vous m'avez mis en réveil d'aptitudes ou plutôt de goûts photographiques. Ayant un bon appareil à ma disposition et de plus les conseils de Gendraud aimablement offerts, je vais essayer quelques plaques, et, si c'est passable, dans l'hypothèse d'une nouvelle course aux X... nous prenons habitation et habitants, sans oublier le panier de Charles et l'hôte accoutumé. Vous n'aurez pas le courage de me dire qu'une première édition suffit aux lecteurs. Et c'est bien

vrai. Que m'habituez-vous à aller ainsi en franchise et sans gêne? Dans l'intervalle, A... serait capable d'exercer les vaches à poser sous sa conduite. Il est né décidément paysagiste. Quel prolongement de ma visite d'hier! Je la termine comme je puis en vous remerciant, ainsi que Mlle ***, de votre délicate hospitalité.

Je n'oublie ni Charles en jubilation devant le Père ***, ni Marie qui m'en veut moins.

SOUHAIT DE BONHEUR.
UN MOT SUR M. ANATOLE FRANCE.

A Monsieur ***.

Riom, novembre 1892.

MON CHER AMI,

Vous êtes heureusement arrivé où j'espérais vous conduire. Votre bonheur déborde, et je ne sais si beaucoup y trouveront comme moi une part de sincère jouissance. Mais je me figure, avec ma réelle expérience de la vie, que conseils (c'était même jadis prétentieux), longues causeries de solitaires sur tous sujets, tout cela disparaît dans les devoirs et encore plus dans les

charmes d'une existence qui doit s'abstraire.

Et d'ailleurs que de fois ne vous ai-je pas reproché, en ces bonnes années où je vous apprenais à souffrir (jouir ne s'apprend pas), de me donner trop l'air d'un mentor classique, à moi qui pouvais si peu en vos études, qui jetais mon blé au hasard, plus amicalement fier du sillon d'à côté que de mes épis maigres comme en Égypte...

Oui, je vous lirai avec plaisir, votre croissance de talent m'ira à l'esprit pour se répandre ailleurs. Mes vœux, mes pauvres prières, tristes épis encore, celles-là, seront comme un dédoublement de moi-même qui vous suivra à la façon d'une ombre.

Puis, c'est tout.

Je serai fort curieux de lire votre article sur A. France. Figurez-vous que je parcourais ses trois volumes de la *Vie littéraire* quand vous m'avez annoncé votre travail dont le titre me plait. La lecture fera rentrer en carton les notes prises. Il y a là matière à de belles et de bonnes pages. Le mérite sera de saisir cet insaisissable talent d'un mysticisme libre penseur.

... Mme *** acceptera, je l'espère, que je ne sépare pas respectueusement son souvenir du

vôtre, en vous priant, mon bien cher ami, de croire à mon meilleur dévouement.

UN JOUR DE L'AN.

A Madame ***.

Riom, décembre 1892.

MADAME,

La littérature d'étrennes est bien, en effet, des plus banales. Louis Veuillot y aurait ajouté méchamment la littérature des mois de Marie. Pour ne pas alourdir votre fardeau, puisque lettres à faire et à lire vous pleuvent, je vous promets, ces quinze jours, silence absolu. Au reste, je n'ai que ma soirée de demain pour me reposer, et le travail va se condenser avec la fin du trimestre. Il est même probable que, malgré ma fatigue, je serai obligé à un voyage d'affaires. Vous voyez, Madame, que forcément je serai peu ennuyeux, et tout cela sans mérite.

J'ai quelques exemplaires tirés de votre salon, différents de celui que vous avez reçus, mais tout aussi mauvais. Ils sont à votre disposition, si vous les désirez. J'ai préparé pour Mlle ***

les épreuves qui semblent lui faire plaisir.

Je plaindrais fort M. *** s'il ne pouvait avoir que de l'esprit d'emprunt. Son allocution est toute de lui ; j'ai tant à faire pour moi que je ne vais aux autres que pour chercher secours et non pour en donner. Quant à mon toast, il a un immense avantage sur la rédaction que vous avez ; on l'a allégé de son trop de couleur et de son poids. Avouez que je me laisse bien faire et partant n'en suis pas à conseiller autrui.

Je comprends que le recul de Charles, cette semaine, vous ait causé de l'ennui. La suite dans le travail n'est pas sa qualité maîtresse...

Patience et longueur de temps ! Mais l'enfant... Ajoutons une courte et bonne prière, et, quand nous aurons donné notre part, laissons la part de Dieu. C'est bien lui qui arrange le mieux nos misérables choses humaines. C'est à lui que je confie vos peines et mes vœux pour qu'elles s'allègent et disparaissent. En retour, je compte sur un même souvenir, surtout ces jours-ci, où la fatigue physique s'accroît à l'improviste et la fatigue morale menace d'empirer.

C'est trop parler de moi et mal tenir ma promesse. Merci.

Veuillez croire, etc.

SUR PIERRE LOTI.

A Monsieur ***.

MON CHER AMI,

Riom, 11 juin 1893.

Je me suis fait un Loti de ma façon qui a chance de n'être pas le vrai, c'est-à-dire le vôtre. Comment le dire et l'écrire ? Je ne sais. Il y a en lui une frénésie de jouir, et ce jouir multiplié en sensations incessantes, il le demande aux rêveries de la mer et de l'Orient. Océan et voyages lui servent d'opium et de narghileh. Coloris et lumière de ses tableaux ne sont que des draperies lascivement jetées, non sur le nu, mais sur le déshabillé... C'est là son jeu d'artiste. Au dix-huitième siècle, le cadre de ce jouir était salon de roués. Loti lui offre l'étendue, le lointain, la couleur en plein air. C'est plus large, plus nouveau, plus enivrant. En dernière analyse, il a bu à l'Orient l'ivresse cherchée de l'esprit toujours mollement terminée par l'ivresse des sens. Inutile, n'est-ce pas? de formuler mes réserves au point de vue moral.

E. Everat, nommé secrétaire de l'Association,

me réclame impérieusement mon dernier toast, aucun autre n'ayant paru. Il a terminé la préparation du futur bulletin et attend ma prose. Je vous prie de me noter les grosses éraillures de cette mauvaise fonte. Impossible de la soumettre telle quelle. Je viens de relire ma page sur Loti. *Du pathos* qui ne dit pas ce que je voulais. Peu importe. J'ai si peu la tête à penser. Tous les jours au moins une classe et un paquet de copies à corriger, avec le train administratif.

Depuis douze jours, j'ai dû me mettre au régime lacté, la dyspepsie ayant atteint la crise chronique.

DE L'HOPITAL.

A une petite fille.

Paris, octobre 1893.

MA BIEN CHÈRE MARIE,

Pour vous montrer que nous sommes en bon accord, je vous envoie la belle moitié de votre lettre, rouge comme votre figure sur la balançoire des X....

Que vous êtes aimable de penser à moi, à la condition toutefois de demander à Mère Augus-

tine d'en prendre le temps sur celui de l'étude et non des récréations !

Figurez-vous si votre style est fait pour venir en droite ligne d'Auvergne à l'hôpital (1), où tout est noir, gris, de vilaine couleur. Avec cela que l'on ne parle que de couper les jambes, les bras, les oreilles.... On ne parle pas de la langue ; il n'y a pas de femmes.

Adieu, ma bonne Marie. J'écrirai bientôt à Charles. Je vous embrasse un bon coup de tout cœur. Priez pour moi.

Au Père ***.

Paris, 10 octobre 1893.

Dans quelques jours, j'aurai à subir la fameuse opération que l'on me donne comme possible, mais dangereuse. Il en sera ce que Dieu voudra, et vous prierez dans le sens qui est le vrai. J'ai tant souffert d'ailleurs *extra et intra !* Pourquoi se plaindre de souffrir ? *In cruce salus.*

Pensez à moi comme à quelqu'un qui s'en

(1) Le Père Imbert, mortellement malade, était à Paris à l'infirmerie des Frères de Saint-Jean de Dieu, où il devait subir une inutile opération.

veut d'avoir connu si tard ce qu'il vous doit, à titre d'échange, d'affectueuse reconnaissance. Je n'ai plus même le temps de me retrouver vis-à-vis de vous. Adieu ici ou ailleurs.

A un enfant.

Paris, octobre 1893.

MON BON CHARLES,

Vous êtes gentil à croquer de voler sur l'étude, je suppose, le temps de penser à un infirme. Le Père Économe m'annonce que vous ne voulez pas croire que je suis bien malade. Hélas ! oui, mon cher enfant, et si l'on me fait prendre le chemin de guérir, c'est un chemin où, à le parcourir, l'on cueille autre chose que des fleurs. C'est un peu le chemin de la Croix. Il est vrai que, dût-on y tomber quelquefois, on y rencontre assez souvent la guérison de l'âme, sinon celle du corps.

Et pourquoi vous parler de choses si tristes ? Je m'imagine que vous voilà bien lancé, désireux de travailler, non par quintes, mais avec suite. C'est mauvais, les quintes. Ainsi l'on dit les quintes de fièvre, les quintes de toux, et

les... quintes de paresse. Laissez-moi tout cela à l'hôpital. Ce n'est pas gai, l'hôpital, mon cher Charles, et si vous pouviez m'y amener pour quelques jours toute votre ménagerie, j'accepterais encore, faute de mieux, votre manière de distraire les gens.

Merci de vos prières. Elles serviront à nous deux, à vous et à moi. A vous, mon cher enfant, puisque c'est encore là qu'il faut aller chercher la clef de tout ce qui se fait de bien et de grand. Et si maman prie tant pour vous, c'est pour que vous soyez bon et grand ; rien de vulgaire, rien de cette race qui ne pense qu'à vivre, c'est-à-dire à mal vivre.

Allons, voilà que je tourne au sermon, et ça vaudrait la pluie.

Adieu, mon cher Charles, soyez toujours pieux et devenez travailleur.

Je vous embrasse bien fort.

A Madame ***.

Paris, octobre 1893.

MADAME,

Je ne pouvais laisser sans réponse la lettre de Charles. C'est un bon cri du cœur, et j'aime à les

entendre. De plus, je ne puis clore l'enveloppe sans vous envoyer un bonjour. Même état. Hier j'ai eu une crise qui a duré violente pendant huit heures. Il me semblait que ma tête partait.

Quand je vous ai écrit, j'étais en triste état. Aussi qu'ai-je dit ? Je l'ignore ! Excusez l'écriture, la pensée, la forme. Je décline à l'avance toute responsabilité en mal. Il m'arrive, après des douleurs particulièrement aiguës, d'oublier ce que j'ai précédemment fait. Je mérite pitié. Extérieurement, malgré la douleur, j'ai pu, par un coup de la sainte Vierge, garder un calme imperturbable, bien que je ne me fasse aucune illusion sur mon état. Autour de moi, on est effrayé.

Eh ! grand Dieu ! qu'est-ce que tout cela, si j'étais prêt ? Saint Augustin me console en disant qu'eût-on la force de comprendre, la force de vouloir, étant de boue, nous n'arriverions à rien sans Dieu.

Là-dessus je vous quitte. Après mardi, je suis condamné, s'il y a réussite, à ne pas lire et écrire de longtemps. Je compte sur une particulière prière.

Croyez, Madame, à mon respectueux dévouement.

Marie, comme nous ne sommes pas à l'Aca-

démie, je vous embrasse une fois de plus.

Mon meilleur souvenir à François et à Jeanne.

A LA VEILLE D'ÊTRE OPÉRÉ.

Au Père ***.

Paris, 13 octobre 1893.

MON BON PÈRE,

Comme votre lettre m'est arrivée providentiellement! J'étais en pleine crise, ne sachant où passer, me demandant si je n'allais pas niaisement tomber en syncope. Et avec ces quatre bonnes petites pages, j'ai revécu un excellent moment.

Depuis aujourd'hui, on me prépare à l'exercice de mardi. Si je juge de la séance solennelle par les préliminaires!... Enfin, quand la secousse est un peu passée, je ris et plaisante; ce qui donne grand espoir au frère qui me soigne.

De fait, il y a parfois une telle âcreté de souffrances, que j'envie la solution opératoire. Faut-il être fou pourtant?

Et après... j'ai fait une confession générale, j'ai tout abandonné entre les mains de la Sainte Vierge.

Savez-vous quel est le saint que j'invoque ? Le bon larron. Son passé devait fameusement le gêner, et d'un coup sublime d'amour de Dieu, il est entré dans la plénitude surnaturelle.

Qu'il me protège.

Je m'en veux, dans l'alternative que l'on ne me cache pas, d'être encore si peu effrayé. Les malades qui m'entourent ne me comprennent pas. Ah ! je crois fermement à toutes les prières que les saintes âmes font pour moi. Mon courage n'aurait pas tenu jusqu'ici sans ce contrepoids de la grâce qui me vient d'ailleurs. Excellent homme aussi mon chirurgien, et son père, ancien médecin des hôpitaux de Metz, deux compatriotes. Le père est directeur de notre tiers ordre des hommes. Ils m'ont dit que la prière précéderait le bistouri.

Vous ne sauriez croire combien tout ce que vous me dites des sympathies que l'on m'accorde me touche profondément. Et vous n'ignorez pas que, sur ce point, je suis assez calme.

Le bon Père *** et le Père *** en perdent presque la tête, comme si j'étais quelqu'un, quelque chose.

Ah ! que je voudrais n'être examiné que sur le chapitre de l'orgueil ! Je puis me rendre cette

justice que jamais, au grand jamais, je n'ai cru avoir le suffisant d'un supérieur. Là-dessus on ne voulait pas me connaître. Si le bon Dieu me prête vie, qu'il me laisse en un coin, opérer efficacement une conversion comprise. Mon état est un miracle de la grâce, et pour moi et pour la maison.

Demandez et que je supporte les souffrances et que je les aime en expiation.

APRÈS L'OPÉRATION.

Au Père ***.

Paris, octobre 1893.

MON BIEN CHER AMI,

C'est à genoux que je vous écris, non que ce soit pénitence de le faire, mais je ne puis rester assis cinq minutes. Quelle rude besogne vous donnez à ma reconnaissance !

. . . . . .

Que de choses vont petitement ! Mon pauvre ami, c'est fini pour la tête. Idiot à perpétuité. Ah ! le vide s'y est fait d'une façon étrange, et comme Dieu frappe au bon coin, au coin de la

vanité de l'esprit qui avait encore résisté à tant de charges...

Je me figure que la Sainte Vierge s'est émue de tout cet affreux moi, un Bethléem en ruine, sans lumière, pour y mettre, en une nouvelle naissance pour moi, Notre-Seigneur, l'ami du rien.

Oh! oui, j'ai parfois souffert à demander grâce, à demander la fin. Je sens bien que le courage faiblit, que les forces me trahissent... Ah! vous m'avez mal jugé; si j'ai caché beaucoup cet état pénible, c'était le début, et il y avait peut-être là trop de raideur humaine. Que j'ai besoin de prières!

Pour le moment, la partie chirurgicale est terminée...

. . . . . .

Comme il n'y a plus de pansement à faire, j'espère quitter bientôt cette triste solitude pour notre maison de Paris.

J'ai de nombreux visiteurs, et des confrères de Vaugirard, et de nos anciens élèves. Le Rév. Père Ch... est particulièrement bon pour moi.

M. *** vient tous les soirs me gagner une heure d'insomnie, de huit à neuf heures. Nous causons, ou plutôt il me cause littérature, un son

qui m'arrive de loin, comme une complainte perdue. Aujourd'hui il m'envoie des articles à voir et à juger pour me donner le change, l'illusion que je dépasse encore l'orthographe usuelle.

Qu'il m'a donc été doux, même en étrange posture, de vous écrire si longuement! C'est la première fois depuis cinq semaines, et cela vous était bien dû, outre que j'y trouve mon plaisir. Je vous prie d'être mon interprète de remerciements auprès des personnes qui pensent à moi près de vous.

Au même.

Paris, novembre 1893.

. . . . . .

MON BIEN CHER CONFRÈRE,

Vos lettres, tout ce que vous y mettez, que cela est touchant et me rend la reconnaissance facile! Non, vous ne me connaissez guère, m'étant énigme à moi-même. Si je guéris, la véritable guérison sera celle de l'âme. Car *contristum et humiliatum, Deus, non despicies.* Que je me suis traîné dans le mondain, le superficiel, dans cette folle brillantise de l'esprit qui sert à tout et ne

suffit à rien! Si je vaux, c'est de m'être au fond jugé plus sévèrement qu'on ne le fait autour.

. . . . . .

Que j'avais besoin de Dieu, de foi intense, d'abandon en la Sainte Vierge! Ah! que le vide des saintes choses m'a parfois glacé l'âme, et que c'est mauvais travail de mauvais ouvrier de jeter aux fondations des bribes de paroles cadencées, des éclats de pensée essoufflée!

. . . . . .

Je n'ai rien fait d'ensemble, l'ensemble venant du céleste travailleur. *Nisi Dominus ædificaverit domum*... Voyez-vous si l'on est bon, et au collège, et au dehors, de ne pas m'oublier...

DERNIERS JOURS.

A Madame ***.

Paris, novembre 1893.

MADAME,

J'ai beaucoup de peine à voler quelques instants de calme en faveur d'un bout de papier. Puis le calme survenu, la tête, les mains, la plume, tout est anéanti. Je suis de plus en plus ému de

toutes les sympathies dont on entoure ma maladie, qui ressemble fort à une lente agonie. La souffrance unie à l'absence, cadre excellent pour faire miroiter un mauvais portrait. Et quand je dis, dans ces longs monologues coupés par quelques cris, que tout cela est bâti sur l'inconnu, je me demande avec frayeur quelle n'a pas été la comédie de mon côté, si elle n'est pas de l'autre. Qu'il est effrayant de fractionner sa vie pour la voir au grand jour des détails! Le Dieu bon me fera-t-il miséricorde? Je tremble parfois, tout éperdu devant et ce que j'ai fait et ce que je n'ai su faire.

Priez pour qu'il s'y glisse un peu d'espérance.

Où en suis-je de ma santé? je l'ignore.

. . . . . .

J'ai beaucoup de peine à prier. Je dis au bon Dieu d'accepter mes souffrances en bloc. J'ai au moins la consolation de penser qu'un baiser et un regard à mon crucifix rachètent un peu le passé. Il me semble, si je revenais à la vie, que Jésus-Christ et la Sainte Vierge seraient plus vivants en moi et autour de moi, bien que je ne puisse réformer tout.

Mais pourquoi tant parler de moi? « Aime Dieu et va ton chemin. »

EN FACE DE LA MORT.

Paris, novembre 1893.

Eh bien, mon cher ami, c'est fini.

Quoniam si voluisses, sacrificium dedissem utique. Que ce soit du fond du cœur plus que des lèvres. Le docteur vient de reconnaître la récidive de la tumeur enlevée. L'évolution sera rapide et ma lâcheté le souhaite, les douleurs étant d'une violence qui me dépasse.

Hier j'ai eu une crise de une heure du soir à une heure du matin. Il est bien évident que des douleurs de ce genre et de cette intensité qui durent depuis quinze jours indiquaient quelque chose d'anormal.

Il me reste à demander le pardon de mes fautes à mes confrères de Riom (ils ont été si bons pour moi), aux élèves pour qui j'ai si peu fait, et si peu religieusement, à tous ceux qui ont si peu gagné à m'approcher. Et comme cela, en face de la mort, est encore plus vrai que je ne le dis...

Jeudi soir, les Pères de la maison commencent une neuvaine qui se terminera le jour de

l'Immaculée Conception. Je laisse demander à la Sainte Vierge ce miracle que je ne mérite pas. S'il y va de sa gloire et du bien, *Deo gratias*.

Je me recommande aux prières de tous, en particulier des Pères que j'ai le plus connus.

Adieu, mon bien cher confrère. Je vous remercie de votre bonne lettre. Je vous embrasse *tanquam peregrinus in terra*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... v

I. — PENSÉES.

Pensées religieuses et morales..... 3
Pensées sur les lettres et sur l'art..... 20

POÉSIES.

Le moyen âge..... 33
Crux amor..... 34

II. — SERMONS ET DISCOURS.

Plan d'un sermon sur le *Magnificat*..... 37
Projet de conférence. — La charité par l'enseignement. 43
Discours de distribution de prix au collège de Riom, le 28 juillet 1892. — De l'enseignement chrétien..... 53
Réponses à des souhaits de nouvel an..... 66
Toasts portés au banquet annuel des anciens élèves du collège Sainte-Marie de Riom..... 73

III. — ESSAIS ET FRAGMENTS.

Essais littéraires. — Octave Feuillet (esquisse d'une conférence)..... 89
Fantaisie sur les *Plaideurs*..... 104

Fragments. — Soirée d'hiver..... 113
Jour de brume..... 115
Extraits d'un journal..... 120

IV. — Lettres.

Sur Joubert. — Sur l'art..... 127
A propos d'un mariage. — Promenade et peinture..... 130
Exhortation amicale à une préparation de thèse..... 132
Théâtre de collège. — Adaptation d'une pièce de François Coppée..... 134
Maladie. — Usage de la souffrance..... 137
Pour une première messe..... 139
Réponse à l'envoi d'un memento..... 142
Conseils littéraires..... 143
Sur M. de Vogüé..... 146
Question d'avenir. — A propos d'un fauteuil académique. 148
Sur Louis Veuillot. — Le réalisme russe..... 151
Le rôle historique des papes. — Un toast..... 156
Difficulté d'écrire..... 159
Projet de conférence sur Louis Veuillot..... 161
Même sujet..... 165
Sur M. de Vogüé..... 167
A propos d'un toast..... 172
La basilique de Fourvières..... 173
Souvenirs de causeries. — Le soleil auvergnat..... 175
Envoi de photographie..... 178
Un commentaire de l'*Imitation*..... 180
Sur le brouillon d'une nouvelle..... 181
Conseils littéraires..... 186
Le Sacré-Cœur de Montmartre. — Le Salon du Champ de Mars..... 188
Sur un congrès..... 192

L'à-propos de la douleur..... 194
Conseils..... 195
Un paysage. — Conseils..... 199
Sur le lac du Bourget. — Une légende..... 201
A propos de photographie..... 205
Remerciements..... 206
Sur l'art mystique..... 209
Sur une première communion..... 211
Les peintres. — Pagnon..... 213
Envoi d'un manuscrit..... 215
Envoi d'une conférence sur Octave Feuillet. — Un mot sur le journal littéraire des Goncourt..... 216
Réponse à l'envoi d'un livre..... 218
Piété dans le monde..... 220
Sur un discours de distribution de prix. — Sur des fiançailles..... 226
Pour un mariage..... 228
De la douleur..... 230
Souhait de bonheur. — Un mot sur M. Anatole France. 234
Un jour de l'an..... 236
Sur Pierre Loti..... 238
De l'hôpital..... 239
Au Père ***..... 240
A un enfant..... 241
A Madame ***..... 242
A la veille d'être opéré..... 244
Après l'opération..... 246
Au Père ***..... 248
Derniers jours..... 249
En face de la mort..... 251

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

YC146559